



POËSIES

MÊLÉES,

&c.

TOME PREMIER.

GENEVE.

M. DCC. LXXI.



POËSIES.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

à l'occasion de la tragédie des GUEBRES.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres* exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette piéce n'est pas une tragédie ordinaire dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, & dont le seul mérite soit d'arracher avec le secours d'une actrice quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudissemens qu'on a si souvent prodigués sur les théatres aux plus mauvais ouvrages encor plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer autant qu'il est en lui le respect pour les loix, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'est ce qu'on a déja remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jetter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hazarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, & dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère. Enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages qui se rapprochent plus de la nature, & la simplicité du stile qui leur

convient, ont paru devoir faire plus d'impreſſion & mieux concourir au but propoſé, que des princes amoureux & des princeſſes paſſionnées; les théatres ont aſſez retenti de ces avantures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre des ſouverains & qui ſont de peu d'utilité pour le reſte des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette piéce: mais ce n'eſt ni pour frapper les yeux par le faſte de la grandeur, ni pour étaler ſon pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; & c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les Dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien* dont les prédéceſſeurs avaient longtems perſécuté une ſecte perſane & même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens & aux ſectaires de Perſe la liberté de conſcience par un édit ſolemnel. C'eſt la ſeule action glorieuſe de ſon régne. Le vaillant & ſage *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première choſe que fit *Conſtantin* après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveller le fameux édit de liberté de conſcience porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainſi c'eſt proprement la liberté donnée au chriſtianiſme qui était le ſujet de la tragédie. Le reſpect ſeul pour notre religion empêcha, comme on ſait, l'auteur de la mettre ſur le théatre; il donna la piéce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait préſentée ſous le titre *des Chrétiens*, elle aurait été jouée ſans difficulté, puiſqu'on n'en fit aucune de repréſenter le *St. Geneſt* de *Rotrou*, le *St. Polyeucte* & la *Ste. Théodore vierge & martyre* de *Pierre Corneille*, le *St. Alexis* de *Desfontaines*, la *Ste. Gabinie* de *Bruis*, & pluſieurs autres.

Il eſt vrai qu'alors le goût était moins rafiné; les eſprits étaient moins diſpoſés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans ſon caractère.

On applaudit ſur le théatre ces vers de *Marcele* dans la tragédie de *St. Geneſt*, jouée en 1647, longtems après *Polyeucte*.

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe;

D'un imposteur, d'un fourbe & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?
Un nombre d'ignorans & de gens inutiles,
De malheureux, la lie & l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité:
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encor davantage cette réponse de *St. Geneſt.*

Si mépriser leurs Dieux, c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidelle,
Et que loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces Dieux de métal & de pierre
Seront puissans au ciel, comme on les croit en terre;
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un Dieu, dont la créance y passe pour erreur.
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans & ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *St. Polyeucte* le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés & briser les statues des Dieux dès qu'il est batisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui. On ne s'apperçut pas que l'action de *Polyeucte* est injuste & téméraire. Peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur,

A ij

de fracaſſer des ſtatues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes! Ce n'eſt que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* eſt inſenſée & coupable. La ceſſion qu'il fait de ſa femme à un payen, a paru enfin à pluſieurs perſonnes choquer la raiſon, les bienſéances, la nature & le chriſtianiſme même. Les converſions ſubites de *Pauline* & même du lâche *Félix* ont trouvé des cenſeurs qui en admirant les belles ſcènes de cette piéce, ſe ſont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Trouver le ſecret de faire en France une tragédie intéreſſante ſans amour, oſer faire parler un enfant ſur le théatre & lui prêter des réponſes dont la candeur & la ſimplicité nous tirent des larmes, n'avoir preſque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens; ſe ſoutenir ſurtout (& c'eſt-là le grand art) par une diction toûjours pure, toûjours naturelle & auguſte, ſouvent ſublime; c'eſt-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine* & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut longtems que des cenſeurs. On connait l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers: *a*)

Pour avoir fait pis qu'Eſther,
Comment Diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale ſi acharnée contre le grand *Racine*, que ſi l'on en croit l'hiſtorien du *théatre Français*, on donnait dans des jeux de ſociété pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la ſociété de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait impoſé la pénitence de lire une page de la *Pucelle* de *Chapelain*. C'eſt ſur quoi l'écrivain du *ſiécle de Louis XIV* dit, à l'article Racine: *l'or eſt confondu avec la boüe pendant la vie des artiſtes, & la mort les ſépare.*

Enfin ce qui montre encor plus à quel point nos premiers

a) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, Tome V. page 138.

jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours, *Alcibiade* pour qui

La fille d'un grand roi
Brule d'un feu secret sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le comte d'*Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la reine *Elizabeth* amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge de soixante & huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère?
Ce qu'il faut qu'il espère ! & qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer !

Ces énormes platitudes qui suffiraient à deshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie* il n'en était pas question ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie ; une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence, qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand entousiasme.

Malgré cet entousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie & de goût, qui n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands-

hommes, à-peu-près comme des bourgeois de la rue St. Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions ſenſées & patriotiques de pluſieurs ſeigneurs conſidérables, ſoit Français, ſoit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de dépoſer ſon empereur *Henri IV*, de le perſécuter juſqu'à la mort, & de lui faire refuſer la ſépulture.

Je crois rendre ſervice à la littérature, aux mœurs, aux loix, en rapportant ici la converſation que j'eus dans Paris avec mylord *Cornsburi* au ſortir d'une repréſentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer, diſait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment! conſpirer contre ſa reine à laquelle il a fait ſerment d'obéiſſance! La trahir par le plus lâche des menſonges en lui diſant qu'il y a de l'or dans ſa ſacriſtie, & qu'il lui donnera cet or! La faire enſuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux ſans forme de procès! Une reine! une femme! quelle horreur! Encor ſi *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! Mais il n'en a aucun. *Athalie* eſt une grand'-mère de près de cent ans; le jeune *Joas* eſt ſon petit-fils, ſon unique héritier; elle n'a plus de parens; ſon intérêt eſt de l'élever & de lui laiſſer la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'eſt une abſurdité inſupportable de ſuppoſer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'eſt pourtant ſur cette abſurdité que le fanatique *Joad* aſſaſſine ſa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puiſqu'il parle ainſi à ſa femme (à cette femme aſſez inutile dans la piéce) lorſqu'il la trouve avec un prêtre qui n'eſt pas de ſa communion.

> Quoi! fille de David, vous parlez à ce traitre!
> Vous ſouffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas
> Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous vos pas,
> Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui les embraſent,
> Ou que tombant ſur vous ces murs ne vous écraſent!

Je fus très content du parterre qui riait de ces vers, & non

moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce *Joad* ; je m'intéressais vivement à *Athalie*, je disais d'après vous-même,

Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie
Si méchamment mise à mort par Joad.

Car pourquoi ce grand-prêtre conspire-t-il très imprudemment contre la reine ? Pourquoi la trahit-il ? Pourquoi l'égorge-t-il ? C'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit *Joas*. Car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant, dont il est le maître ?

Ce n'est pas tout, il veut qu'on extermine ses concitoyens, *qu'on se baigne dans leur sang sans horreur ;* il dit à ses prêtres :

Frappez & Tyriens & même Israëlites.

Quel est le prétexte de cette boucherie ? C'est que les uns adorent DIEU sous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres sous le nom caldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parens, comme il l'ordonne ? Quoi ! parce que *Racine* est jansénisté, il veut qu'on fasse une St. Barthelemi des hérétiques !

Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat & les fureurs de *Joad* que les livres juifs, que toute la terre sait être inspirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* & *Cromwell*. Ils disent que l'un & l'autre se servirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'assassiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'assassiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous ; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette piéce ; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de spectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous; c'est que tout s'y passe en longs discours; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que *Josabeth* & *Mathan* sont des personnages peu agissans; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité & dans l'élégance noble du stile. La simplicité n'est poinr du tout un mérite sur notre théatre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action & d'événemens variés: les autres nations nous blâment; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacin en long habit de lin*, & le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, & fortemenr remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette piéce, jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate: car assurément on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas*; elle n'en a nulle envie; *elle veut l'élever comme son propre fils*. Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres & par sa férocité, fait tour ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver: car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte?

En un mot ce qui peut être bon pour une nation, peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit:

> J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre;
> Ce sont deux puissans Dieux,

Le petit Juif lui répond:

Il faut craindre le mien,
Lui ſeul eſt Dieu, madame, & le vôtre n'eſt rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan?* Cette réponſe ne ſignifie autre choſe, ſinon, j'ai raiſon & vous avez tort: car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monſieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*, & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* eſt d'un très dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais; chaque peuple a ſon caractère. Ce n'eſt point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit ſon *Athalie*; c'eſt pour madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas*; ils raiſonnent; mais les Français ſentent; il faut plaire à ſa nation; & quiconque n'a point avec le tems de réputation chez ſoi, n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que ſa piéce devait faire ſur notre théatre; il conçut que les ſpectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant eſt menacée, quoiqu'elle ne le ſoit point du tout. Il ſentit qu'il ferait illuſion par le preſtige de ſon art admirable, que la préſence de cet enfant & les diſcours touchans de *Joad* qui lui ſert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger ſon petit-fils, ſon unique héritier; je ſais qu'elle a un intérêt preſſant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui ſervir de ſauvegarde contre ſes ennemis, que la vie de cet enfant doit être ſon plus cher objet après la ſienne propre; mais l'auteur a l'adreſſe de ne pas préſenter cette vérité aux yeux; il la déguiſe, il inſpire de l'horreur pour *Athalie* qu'il repréſente comme ayant égorgé tous ſes petits-fils, quoique ce maſſacre ne ſoit nullement vraiſemblable. Il ſuppoſe que *Joas* a échappé au carnage; dès-lors le ſpectateur eſt allarmé & attendri. Un vrai poëte tel que *Racine* eſt, ſi je l'oſe dire, comme un DIEU qui tient les cœurs des hommes dans ſa main. Le potier qui donne à ſon gré des for-

mes à l'argile, n'eſt qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées & nos paſſions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs eſprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à préſent à la tragédie des *Guèbres* que je ſuis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du ſtile, pour la ſimplicité de la conduite, pour la majeſté du ſujet, pour les reſſources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenſer; celui d'être fondée ſur une religion qui était alors la ſeule véritable, & qui n'a été, comme on ſait, remplacée que par la nôtre. Les noms ſeuls d'*Iſraël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment ſur cette tragédie je ne ſais quelle horreur religieuſe qui ſaiſit un grand nombre de ſpectateurs. On rappelle dans la piéce tous les prodiges ſacrés dont DIEU honora ſon peuple Juif ſous les deſcendans de *David; Achab* puni, les chiens qui léchent ſon ſang ſuivant la prédiction d'*Elie* & ſuivant le pſaume 67: *Les chiens lécheront leur ſang...*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cent cinquante prophêtes du roi *Achab* qu'ils ſont de faux prophêtes, en faiſant conſommer ſon holocauſte d'un bœuf par le feu du ciel; & il fait égorger les quatre cent cinquante prophêtes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands ſignes de la puiſſance divine ſont retracés pompeuſement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première ſcène. Le pontife *Joad* lui-même prophétiſe & déclare que l'or ſera changé en plomb. Tout le ſublime de l'hiſtoire juive eſt répandu dans la piéce depuis le premier vers juſqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces ſecours divins; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux ſimples officiers, pleins d'honneur & de généroſité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres payens. Point de prodiges, point d'oracles, point d'ordre des Dieux; la ſeule nature parle dans la piéce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'eſt pas ſoutenu par le merveilleux: mais enfin la morale de cette tragédie eſt ſi pure & ſi touchante,

qu'elle a trouvé grace devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théatre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages & vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudit avec transport si on lui entendait dire :

> Je pense en citoyen, j'agis en empereur,
> Je hais le fanatique & le persécuteur.

Tout l'esprit de la piéce est dans ces deux vers, tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, & plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hazarder dans un siécle tel que le nôtre des allusions si fausses & si ridicules. S'il y a peu de génie dans ce siécle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de *Molière* : il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites le *Tellier* & *Doucin*, qu'*Arzame* est une religieuse de Port-royal, que les *Guèbres* sont les jansénistes. Cette idée est folle ; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque tems des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cent citoyens pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très bien fait de les punir.

D'autres qui veulent absolument trouver une clef pour

l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'état. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé du *Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII*.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée & les inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monumens à la gloire des ministres d'Espagne & de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satyre de l'inquisition. Eh bien, bénissez donc tous les parlemens de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie & opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions, adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, & qui ne sont point persécuteurs.

Ces pontifes divins justement respectés
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.

Vous trouverez si vous voulez une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, & ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette piéce, vous n'y verrez que l'éloge du siécle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du tems présent, dans une antiquité de quinze cent années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs Romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitans

des Gaules du dix-huitiéme ſiécle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa paix intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nouvelle population, ſa force ; ſi ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enſeigne, s'ils oſent s'élever contre cette vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle eſt recommandée par *Sévère* dans *Polyeucte* :

> J'approuve cependant que chacun ait ſes Dieux.

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel eſt bien plus reſtraint dans des limites raiſonnables :

> Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière ;
> Mais la loi de l'état eſt toûjours la première.

Auſſi ces vers ont été toûjours reçus avec une approbation univerſelle partout où la piéce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des *Guèbres* n'entend point & ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les aſſemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui ſuivent en paix ce que leur conſcience leur dicte & qui adorent la Divinité ſans troubler la ſocieté. Il ne veut pas qu'on puniſſe ceux qui ſe trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé ſur une loi ſi ſage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines ; les plus abſurdes délations devenir des convictions ; une ſecte accuſer continuellement une autre ſecte d'immoler ſes enfans ; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats ; des opinions ſimplement philoſophiques traitées de crimes de lèze-majeſté divine & humaine ; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir ſoulagé la faim dont il était

pressé en mangeant de la chair de cheval en carême; *b*) une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; & enfin les mœurs les plus barbares étaler à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse & des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des tems d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant & cruel: l'absurdité a élevé plus d'échaffauts qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier*; c'est l'absurdité sans doute qui fut l'origine de la St. Barthelemi. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce, les bœufs & les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes; commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison.

b) *Claude Guillon* exécuté en 1629 le 27 Juillet, pour ce crime de léze-majesté divine au premier chef.

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CESENE, son frère & son lieutenant.

ARZEMON, Parsis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, son fils.

ARZAME, sa fille.

MEGATISE Guèbre, soldat de la garnison.

PRÊTRES de Pluton.

L'EMPEREUR & ses officiers.

SOLDATS.

La scène est dans le château d'Apamée sur l'Oronte en Syrie.

LES GUEBRES,

OU

LA TOLÉRANCE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

JE ſuis las de ſervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliſſement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hazards
Prodigué votre ſang dans les camps des Céſars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant ſubalterne & lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux eſt un ſéjour d'horreur.
J'eſpérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre ſous vos loix, ſuivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains à Pluton conſacrés
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.

Ma raifon s'en indigne, & mon honneur s'irrite,
De vous voir en ces lieux leur premier fatellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes fens font pénétrés;
Moins violent que vous je les ai dévorés.
Mais que faire? & qui fuis-je? un foldat de fortune
Né citoyen Romain, mais de race commune,
Sans foutiens, fans patrons qui daignent m'appuier,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eft trop bien confirmée.
Plus l'abus eft antique, & plus il eft facré.
Par nos derniers Céfars on l'a vu révéré.
De l'empire Perfan l'Oronte nous fépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans & d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eft toûjours légitime.
Le culte des Perfans à fes yeux eft un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconftant, prompt à fe révolter,
N'embraffe aveuglément cette fecte étrangère
A nos loix, à nos Dieux, à notre état contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans fon fein
De vingt cultes nouveaux le dangereux effain.
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Céfars un jour la puiffance ébranlée.
C'eft ainfi qu'il excufe un excès de rigueur.

CESENE.

Il fe trompe; un fujet gouverné par l'honneur
Diftingue en tous les tems l'état & fa croyance.

Le trône avec l'autel n'eſt point dans la balance.
Mon cœur eſt à mes Dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi! ſi des Perſans vous embraſſiez l'erreur,
Aux ſermens d'un tribun ſeriez-vous moins fidèle?
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zèle?
Que Céſar à ſon gré ſe venge des Perſans;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens!
Et pourquoi vous charger de l'affreux miniſtère
Que partage avec vous un ſénat ſanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
Je ſais qu'au capitole on a plus d'indulgence:
Mais le cœur en ces lieux ſe ferme à la clémence.
Dans ce ſénat ſanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai ſouvent amolli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers conteſtent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CESENE.

Ah! laiſſons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déſerts
Du travail de mes mains chez un peuple ſauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur eſclavage.

IRADAN.

Cent fois dans les chagrins dont je me ſens preſſer,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
Et, foulant à mes pieds la crainte & l'eſpérance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échappe aux ſoupçons de nos accuſateurs;
Hélas! vous ſavez trop qu'en nos courſes premières

On nous vit des Perſans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emeſſe un lien dangereux,
Un himen clandeſtin nous enchaina tous deux.
Ce nœud ſaint par lui-même, eſt par nos loix impie.
C'eſt un crime d'état que la mort ſeule expie.
Et contre les Perſans Céſar envenimé,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaines,
Avons-nous combattu ſous les aigles romaines?
Triſte ſort d'un ſoldat! docile meurtrier,
Il détruit ſa patrie & ſon propre foyer,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le ſang humain! c'eſt donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui ſait ſi dans Emeſſe abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes?
Nous étions commandés pour la deſtruction.
Le feu conſuma tout. Je vis notre maiſon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune.
Mais nos femmes hélas! nos enfans au berceau,
Ma fille, votre fils ſans vie & ſans tombeau!
Céſar nous rendra-t-il ces biens ineſtimables?
C'eſt de l'avoir ſervi que nous ſommes coupables.
C'eſt d'avoir obéï quand il falut marcher,
Quand Céſar alluma cet horrible bucher;
C'eſt d'avoir aſſervi ſous des loix ſanguinaires
Notre indigne valeur & nos mains mercénaires.

IRADAN.

Je penſe comme vous ; & vous me connaiſſés ;
Mes remords par le tems ne ſont point effacés.
Mon métier de ſoldat pèſe à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toûjours ſur ma famille en cendre :
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver.
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous conſume
Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

CESENE.

Pourquoi donc voulez-vous, de nos malheureux jours,
Dans ce fatal ſervice empoiſonner le cours ?
Rejettez un fardeau que ma gloire déteſte.
Demandez à Céſar un emploi moins funeſte.
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empreſſée
D'un préfet du prétoire eſclave intéreſſée,
Ces flots de courtiſans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs ;
Et qui laiſſent languir la valeur ignorée
Loin des palais des grands honteuſe & retirée ?

CESENE.

N'importe, à ſes genoux il faudra nous jetter ;
S'il eſt digne du trône, il doit nous écouter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuſe, inquiète, allarmée,
Veut qu'on ouvre à l'inſtant, & prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MEGATISE.

Ah tyrans!

CESENE.

C'en eſt trop, mon frère, je vous quitte:
Je ne contiendrais pas le couroux qui m'irrite.
Je n'ai point de ſéance au tribunal de ſang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang.
Si j'y dois aſſiſter, ce n'eſt qu'en votre abſence.
De votre miniſtère exercez la puiſſance.
Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,
Et ſi vous le pouvez, ſauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le grand PRÊTRE de Pluton & ses suivans; MEGATISE. Soldats.

IRADAN.

Ministres de nos Dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND PRETRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous;
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND PRETRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil & blasphemait nos Dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathême.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRETRE.

Elle est juste, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités....

LE GRAND PRETRE.

Elle mourra, vous dis-je.

On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Rempliſſez de Céſar les ordres ſouverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant !

LE SECOND PRETRE.

Ni le ſexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande : il faut l'entendre au moins.

LE GRAND PRETRE.

Nous ſommes à la fois & juges & témoins.
Un prophane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand prêtre.
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des Dieux la loi terrible & ſainte.
Elle exige de vous le reſpect & la crainte ;
Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir ;
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats, nous ſervons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND PRETRE.

Oui, ſur vous.

IRADAN.

Sur vous auſſi peut-être.

LE GRAND PRETRE.

Nos maîtres ſont les Dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND PRETRE.

Nous les fervons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je fais quels font vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins juftement refpectés,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
Jamais le fang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux furtout je pourrai commander,
N'efpérez pas me nuire & me dépoffféder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne fe fait ici par des loix arbitraires :
Montez au tribunal, & fiégez avec moi.
Vous, foldats, conduifez, mais au nom de la loi,
La malheureufe enfant dont je plains la détreffe.
Ne l'intimidez point : refpectez fa jeuneffe,
Son fexe, fa difgrace ; & dans notre rigueur
Gardons-nous bien furtout d'infulter au malheur.

(*Il monte au tribunal.*)

Puifque Céfar le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND PRETRE.

Céfar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ARZAME.
(Iradan eſt placé entre le premier & le ſecond pontiſe.)

IRADAN.

APprochez-vous, ma fille, & reprenez vos ſens.

LE GRAND PRETRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais Dieux des Romains refuſé vos hommages;
A nos préceptes ſaints vous avez réſiſté.
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

Elle ne répond point : ſon maintien, ſon ſilence
Sont aux Dieux comme à nous une nouvelle offenſe.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
Si le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
Tout ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique....
Ma fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
Le culte antique & ſaint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Oui, ſeigneur, il eſt vrai.

LE GRAND PRETRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
Eſt dans ſa propre bouche. Elle en ſera victime.

IRADAN.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez : & ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſanne : on peut de ce ſéjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née ;
Quelle eſt votre famille & votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends graces, ſeigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie ;
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop ſincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, prêtres des Dieux ! faut-il que votre cœur
Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe ?

LE GRAND PRETRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.
Il a vu ſon erreur ; il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit contre nous eſt en vain prévenu ;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,

Ne ſont point les objets que mon culte enviſage ;
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage ;
C'eſt au Dieu qui le fit, au Dieu ſon ſeul auteur,
Qui punit le méchant & le perſécuteur ;
Au Dieu dont la lumière eſt le premier ouvrage.
Sur le front du ſoleil il traça ſon image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ſes faibles portraits.
Nous adorons en eux ſa ſplendeur éternelle.
  Zoroaſtre embraſé des flammes d'un ſaint zèle
Nous enſeigna ce Dieu que vous méconnaiſſez,
Que par des Dieux ſans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la juſtice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
Il veut qu'on ſoit ſoumis aux loix de ſes parens,
Fidèle envers ſes rois, même envers ſes tyrans
Quand on leur a prêté ſerment d'obéiſſance ;
Que l'on tremble ſurtout d'opprimer l'innocence ;
Qu'on garde la juſtice & qu'on ſoit indulgent ;
Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
Il veut que parmi nous l'amitié ſoit ſacrée.
Ce ſont là les devoirs qui nous ſont impoſés....
Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, ſi vous l'oſez.

IRADAN.

Vous ne l'oſerez point : ſa candeur & ſon âge,
Sa naïve éloquence & ſurtout ſon courage,
Adouciront en vous cette âpre auſtérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par ſa bouche & m'a trouvé ſenſible.

Je céde à cet empire, & mon cœur combattu
En plaignant ſes erreurs admire ſa vertu.
A ſes illuſions, ſi le ciel l'abandonne,
Le ciel peut ſe venger; mais que l'homme pardonne.
Dût Céſar me punir d'avoir trop emouſſé
Le fer ſacré des loix entre nos mains laiſſé,
J'abſous cette coupable.

LE GRAND PRETRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne ſouffrirons pas qu'un ſoldat, un profane,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité
Protége ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRETRE.

Il faut ſavoir ſurtout quel mortel l'a ſéduite,
Quel rebelle en ſecret la tient ſous ſa conduite;
De ſon ſang réprouvé quels ſont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'expoſerais mon père à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je ferais parricide?
Plus votre ordre eſt injuſte, & moins il m'intimide.
Dites-moi quelles loix, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ſes parens.
J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus: je n'ai rien à répondre.

LE GRAND PRETRE.

On vous y forcera.... Garde de nos priſons,
Tribun, c'eſt en vos mains que nous la remettons;
C'eſt au nom de Céſar; & vous répondrez d'elle.
Je veux bien préſumer que vous ſerez fidèle
Aux loix de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, & tout au nom des Dieux !
C'eſt en ces noms ſacrés qu'on fait des miſérables.
O pouvoirs ſouverains, on vous en rend coupables !...
Vous, jeune malheureuſe, ayez un peu d'eſpoir.
Vous me voyez chargé d'un funeſte devoir :
Ma place eſt rigoureuſe, & mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un ſoldat vous abſout & veut vous ſecourir.
Mais que puis-je contre eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les ſoutient ; leur ordre ſanguinaire,
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur eſt plus ſenſible à votre humanité,
Qu'il n'eſt glacé de crainte à l'aſpect du ſupplice.

IRADAN.

Vous pourriez deſarmer leur barbare injuſtice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur ;
J'oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, ſeigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir ; & j'ai peine à comprendre
Tant d'obſtination dans un âge ſi tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres oppoſés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un ſupplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penſer comme eux !
Pardonnez cette plainte, elle eſt trop excuſable :
Je n'en ſaurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainſi vous ſurmontez vos mortelles allarmes,
Vous, ſi jeune & ſi faible ! & je verſe des larmes ;
Je pleure, & d'un œil ſec vous voyez le trépas !
Non, malheureuſe enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace :
De vos perſécuteurs je braverai l'audace.
Laiſſez-moi ſeulement parler à vos parens :
Qui ſont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignité, ſans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainſi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le ſilence,
Quand de mes oppreſſeurs la barbare inſolence
Voulait que mes parens leur fuſſent décelés.
Mon cœur fermé pour eux, s'ouvre quand vous parlez.

Mon père eſt Arzémon. Ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit ſa deſtinée:
A peine je l'ai vuë; & tout ce qu'on m'a dit,
C'eſt qu'un chagrin mortel accablait ſon eſprit:
Le ciel permet encor que le mien s'en ſouvienne.
Elle mouillair de pleurs & ſa couche & la mienne.
Je nâquis pour la peine & pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans ſa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle eſt ſimple, elle eſt pure;
C'eſt un préſent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel! ô Dieux qui l'écoutez,
Sur cette ame ſi belle étendez vos bontés!....
Mais parlez, votre père eſt-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, ſeigneur, de Céſar il a ſuivi l'armée:
Il apporte en ſon camp les fruits de ſes jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arroſai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, ſont ſimples & ruſtiques.

IRADAN.

Reſtes de l'âge d'or & des vertus antiques,
Que n'ai-je ainſi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéreſſans?
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteſte cet aſtre & ſa lumière pure,
Lui par qui je vous vois & que vous révérés;
S'il eſt ſacré pour vous, vos jours ſont plus ſacrés;
Et je perdrai ma place avant qu'en ſa furie
La main du fanatiſme attente à votre vie....
Vous la ſuivrez, ſoldats: mais c'eſt pour obſerver

Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence;
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en est trop : mes jours infortunés
Méritent-ils, seigneur, les soins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un sauveur & d'un père.

SCENE VI.

IRADAN *seul.*

JE m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du souverain:
Je crains mes soldats même, & ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage,
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition! que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puissances des enfers, & comme eux inflexibles,
Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles.
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense & m'en fait un devoir;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la presse.
Mon indignation redouble ma tendresse.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité;
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste & de sa patience,
Me saisit de respect & redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel ! & quelles loix sinistres !
Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour ministres ?
Numa qui leur donna des préceptes si saints,
Les avait-il créés pour frapper les humains !
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les tems sont divers ! que la terre est changée !...
Ah ! mon frère achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur & des Dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires ;
Tant attesté le ciel & leurs loix sanguinaires,
Que mes soldats tremblans & vaincus par ces loix,
Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.
Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare

Avan-.

Avancent fiérement, & d'une main barbare
Ils faififfent foudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant fi fublime (*Arzame*, c'eft fon nom).
Ils la trainaient déja : quelques foldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance fur eux, je l'arrache à leurs mains ;
Tremblez, hommes de fang, arrêtez, inhumains,
Tremblez, elle eft Romaine, en ces lieux elle eft née,
Je la prends pour époufe. O Dieux de l'himenée !
Dieux de ces facrés nœuds, Dieux clémens que je fers,
Je triomphe avec vous des monftres des enfers.
Armez & protégez la main que je lui donne.
Ma cohorte à ces mots fe lève & m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proye & reftent éperdus.
Vous favez, ai-je dit, que nos loix fouveraines
Des faints nœuds de l'himen ont confacré les chaines.
Que nul n'ofe porter fa téméraire main
Sur l'augufte moitié d'un citoyen Romain ;
Je le fuis : refpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre.
Mais bientôt revenus de leur ftupidité,
Reprenant leur audace & leur atrocité,
Leur bouche ofe crier à la fraude, au parjure.
Cet himen, difent-ils, n'eft qu'un jeu d'impofture,
Une offenfe à Céfar, une infulte aux autels ;
Je n'en ai point tiffu les liens folemnels,
Ce n'eft qu'un artifice indigne & puniffable....
Je vais donc le former cet himen refpectable ?
Vous l'approuvez, mon frère, & je n'en doute pas :
Il fauve l'innocence, il arrache au trépas

Un objet cher aux Dieux auffi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime;
Et qui par fa vertu, plus que par fa beauté,
Eft l'image à mes yeux de la divinité.

CESENE.

Qui? moi! fi je l'approuve! ah mon ami, mon frère,
Je fens que cet himen eft jufte & néceffaire.
Après l'avoir promis, fi, rétractant vos vœux,
Vous n'accompliffiez pas vos deffeins généreux,
Je vous croirais parjure, & vous feriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour fon fupplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obfcurément puifé la fource de fon fang.
Avons-nous des ayeux dont les fronts en rougiffent?
Ses graces, fa vertu, fon péril l'annobliffent.
Dégagez vos fermens, preffez ce nœud facré;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'eft point là fans doute un himen ordinaire,
Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire;
La magnanimité forme ces facrés nœuds;
Ils confolent la terre, ils font bénis des cieux;
Le fanatifme en tremble. Arrachez à fa rage
L'objet, le digne objet de votre jufte hommage.

IRADAN.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud folemnel,
Les témoins, le feftin, les préfens & l'autel.
Je veux qu'il s'accompliffe aux yeux des tyrans même,
Dont la voix infernale infulte à ce que j'aime.

(*à des Suivans.*)

Qu'on la faffe venir.... Mon frère, demeurez,
Digne & premier témoin de mes fermens facrés.

La voici.

CESENE.

Son aſpect déja vous juſtifie.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

ARzame, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie,
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des Dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, & qui vous eſt utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt azile ;
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puiſſance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même tems ce ſaint nœud qui nous lie.
Je vous préſente un frère. Il va tout préparer
Pour cet heureux himen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaiſance
Hélas ! j'offre mon trouble & ma reconnaiſſance.

Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs & les plus lumineux.
Goûtez en vous aimant un ſort toûjours proſpère.
Mais ô mon bienfaiĉteur ! ô mon maître ! ô mon père !
Vous qui faites ſur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en ſecret à ma voix.

CESENE.

Je me retire, Arzame, & mes mains empreſſées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère, heureux de ſon bonheur,
Je partage le vôtre, & vois en vous ma ſœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir !

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle & modeſte Arzame,
Verſez en liberté vos ſecrets dans mon ame,
Ils ſont à moi, parlez, tout eſt commun pour nous.

ARZAME.

Mon père ! en frémiſſant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteſte ce ſoleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le ſang
Dont ces prêtres de mort vont épuiſer mon flanc.

IRADAN.

Ah ! que me dites-vous , & quelle défiance !
Tour le mien coulera plutôt qu'on vous offenſe ;
Ces tyrans confondus ſauront nous reſpecter.

ARZAME.

Juſte Dieu ! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté ſi noble , une ardeur ſi touchante !

IRADAN.

Je m'honore moi-même , & ma gloire eſt contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en eſt trop.... bornez-vous , ſeigneur , à la pitié.
Mais daignez m'aſſurer qu'un ſecret qui vous touche
Ne ſortira jamais de votre auguſte bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien....

IRADAN.

Vous ſemblez héſiter ,
Et vos regards ſur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez , & j'entends votre cœur qui ſoupire.

ARZAME.

Ecoutez , s'il ſe peut , ce que je dois vous dire.
Vous ne connaiſſez pas la loi que nous ſuivons :
Elle peut être horrible aux autres nations ;
La créance , les mœurs , le devoir , tout diffère ;
Ce qu'ici l'on proſcrit , ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins ,
Qui ſont un ſacrilège aux regards des Romains.
Notre religion à la vôtre contraire ,

Ordonne que la fœur s'uniffe avec le frère ;
Et veut que ces liens par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La fource de leur fang pour eux toûjours facrée,
En fe réuniffant n'eft jamais altérée.
Telle eft ma loi.

IRADAN

Barbare ! Ah ! que m'avez-vous dit ?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère ?

ARZAME.

Oui, feigneur, & je l'aime.
Mon père à fon retour dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés
De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.
Je ne fuis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jettés fur ma mifère ;
Et d'autant plus coupable à vos yeux allarmés,
Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père ;
Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
Rendez ce trifte cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux fecret je fuis trop offenfé :
Mon cœur le gardera... mais ce cœur eft percé.
Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.

Je dois me fouvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je fuis pénétré,
Malgré tout mon couroux, mon honneur vous fait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant myftère.
Votre efprit eft trompé, mais votre ame eft fincère.
Je fuis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toûjours d'un regard de pitié.
Je ne vous aime plus, mais je vous fers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce jufte couroux,
Puifque je dois mourir, c'eft de mourir par vous;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de fes bienfaits,
Rendra ma mort plus douce; & ma bouche expirante
Bénira jufqu'au bout cette main bienfaifante.

IRADAN.

Allez, n'efpérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel confentement.
Par le pouvoir fecret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable:
Vos nœuds me font horreur; & dans mon defefpoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, feigneur, & moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une fi chere vue;
Et je crois voir en vous un père couroucé
Qui me confole encor quand il eft offenfé.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

MOn frère, tout eſt prêt, les autels vous demandent;
Les prêtreſſes d'himen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reſte en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obſcurs,
Groſſiérement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'eſt des Céſars la pompe ſolemnelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels déſaſtres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur eſt répandue:
Ses yeux baignés de pleurs ſemblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autel, plus d'himen.

ARZAME.

J'en ſuis indigne.

CESENE.

O ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chériſſais cet heureux miniſtère!
Quel plaiſir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CESENE.

Que dites-vous?

IRADAN.

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé ;
Trop basse ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre.
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre :
Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous : sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre ?
Quittons tout & fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé ;
Ils sont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

CESENE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble & quels desseins !
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins,
A ses bourreaux ? qui ? vous !

IRADAN.

Arrêtez : peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire !
Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la sauver.
Mes sermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage.
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel ! ô frères généreux !
Dans quel saisissement vous me jettez tous deux !

Hélas ! vous diſputez pour une malheureuſe.
Laiſſez-moi terminer ma deſtinée affreuſe.
Vous en voulez trop faire, & trop ſacrifier,
Vos bontés vont trop loin, mon ſang doit les payer.

SCENE V.

Les perſonnages précédens, les PRETRES de Pluton ; Soldats.

LE GRAND PRETRE.

EST-ce ainſi qu'on inſulte à nos loix vengereſſes,
Qu'on trahit hautement la foi de ſes promeſſes,
Qu'on oſe ſe jouer avec impunité
Du pouvoir ſouverain par vous-même atteſté ?
Voilà donc cet himen & ce nœud ſi propice
Qui devait de Céſar enchainer la juſtice,
Ce citoyen Romain qui penſait nous tromper !
La victime à nos mains ne doit plus échaper.
Déja Céſar inſtruit connait votre impoſture.
Nous venons en ſon nom réparer ſon injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève ſoudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saiſiſſez-la.

ARZAME.

Mon père !

IRADAN (*aux ſoldats.*)

Ingrats !

CESENE.

Troupe inſolente !...
Arrêtez !... devant moi qu'un de vous ſe préſente,

Qu'il l'ofe, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND PRETRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils affaffins;

Vous n'êtes plus foldats quand vous fervez ces prêtres.

LE GRAND PRETRE.

Les Dieux, Céfar & nous, foldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,

Rentrez dans cet azile à vos malheurs donné.

CESENE.

Ne craignez rien.

ARZAME (*en fe retirant.*)

Je meurs.

LE GRAND PRETRE.

Frémiffez; infidèles.

Céfar vient, il fait tout, il punit les rebelles.
D'une fecte profcrite indignes partifans,
De complots ténébreux coupables artifans,
Qui deviez devant moi, le front dans la pouffière,
Abaiffer en tremblant votre infolence altière,
Qui parlez de pitié, de juftice & de loix,
Quand le couroux des Dieux parle ici par ma voix;
Qui méprifez mon rang, qui bravez ma puiffance;
Vous appellez la foudre: & c'eft moi qui la lance.

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

UN tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront ſans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroit, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle eſt juſte, mon frère, & qu'elle eſt impuiſſante!
Ils ont pour les défendre & pour nous accabler
Céſar qu'ils ont ſéduit, & Dieu qu'ils font parler.

CESENE.

Oui, mais ſauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée
Touche aux états Perſans: la ville eſt déſarmée:
Les ſoldats de ce fort ne ſont point contre moi;
Et déja quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conſeillé, plus juſte, à ſon devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu.
Dites que par leurs mains je conſens qu'elle meure;
Que je livre ſa tête avant qu'il ſoit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut déſarmer.
Enfin, promettez tout: je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura paſſé ces fatales frontières,

Je mets entre elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CESENE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plus tôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie!
Oui, je vais leur parler.

SCENE VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet & égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O Mort! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'allarme: est-il un satellite
Que ces juges sanglans se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux & pour nous épier?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah!.... la connaissez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle: que cherches-tu?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le ſang, les raviſſeurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels....
Arzame! chère Arzame!.... Ah! donnez-moi des armes.
Que je meure vengé!

IRADAN.

Son deſeſpoir, ſes larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,
Les traits que la nature imprima ſur ſon front;
Tout me dit, c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!
Dans quels lieux les deſtins les ont-ils amenés!....
Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard ſévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur & de pitié:
Il peut avec ſa ſœur être ſacrifié.

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques!
Ce font vos cruautés qui font les fanatiques....
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux font remplis de miniftres de mort.
Je te protégerai : réfous-toi de me fuivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre ;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis.... Ah! feigneur, pardonnez
A mes fens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, font en votre puiffance,
Et l'on y traîne ainfi la timide innocence ?
Vos efclaves Romains de leurs bras criminels,
Ont arraché ma fœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma fœur eft menacée.
Vous la perfécutez !

IRADAN.

Va, ton ame eft bleffée
Par les illufions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un perfécuteur.
Et fur elle & fur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas ! dois-je y compter?... daignez donc me la rendre.
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un fort funefte!

Vien, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste.
Sui mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéïs à vos ordres pressans.
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans!
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste?
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grace, sa candeur.
L'autre accroit ma pitié, même par sa fureur.
Un Dieu veut les sauver, il les conduit sans doute,
Ce Dieu parle à mon cœur; il parle & je l'écoute.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

JE marche dans ces lieux de ſurpriſe en ſurpriſe,
Quoi! c'eſt toi que j'embraſſe, ô mon cher Mégatiſe!
Toi, né chez les Perſans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon ſi chéri,
Toi, ſoldat des Romains!

MEGATISE.

Pardonne à ma faibleſſe.
L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeuneſſe,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel & vil! mépriſable eſclavage!
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis.

MEGATISE.

Le pauvre n'eſt point libre, il ſert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ſort près d'Iradan deviendra plus proſpère.

MEGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'eſt rien que j'eſpère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux ſupport?

MEGATISE.

Ah ! croi-moi, les Romains tiennent peu leur promeſſe.
Je connais Iradan , je ſais que , dans Emeſſe ,
Amant d'une Perſanne , il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt déſolant ſon pays
Sur un ordre du prince il détruiſit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un azile.
Oui , les chefs , les ſoldats à nuire condamnés
Font toûjours tous les maux qui leur ſont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop ſenſible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encor & toûjours chancelante !
L'autre eſt prête à tremper ſa main vile & ſanglante
Dans ce cœur ſi chéri , dans ce généreux flanc ,
A la voix d'un pontife altéré de ſon ſang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami , rendons grace au ſort qui nous protége ;
On ne commettra point ce meurtre ſacrilége.
Iradan la ſoutient de ſon bras protecteur ;
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur.
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur , il n'eſt plus de victime.
De la Perſe à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penſes que pour toi , bravant ſes ſouverains ,
Il hazarde ſa perte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit , il le jure.
Ma ſœur , ne le croit point capable d'impoſture.

En un mot nous partons. Je ne ſuis affligé
Que de partir ſans toi, ſans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a ſéduit ? de quels funeſtes charmes,
De quel preſtige affreux tes yeux ſont faſcinés !
Tu crois qu'Arzame échape à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit, dans une heure elle eſt morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non, il n'eſt pas poſſible : on n'eſt pas ſi cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Céſène, ce traître
Trafique de ſa vie, & la vend au grand prêtre.
J'ai vu, j'ai vu ſigner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit ?

MEGATISE.

L'horrible vérité,
Hélas ! elle eſt publique, & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZEMON.

O monſtres! ô forfaits!... Mais non, je doute encore...
Ah! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?

Des mots entrecoupés ſuivis d'un froid ſilence,
Des regards inquiets que troublait ma préſence,
Un air ſombre & jaloux, plein d'un ſecret dépit,
Tout ſemblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eſt leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Déteſtables humains! quoi! ce même Iradan!..
Si fier, ſi généreux!

MEGATISE.

N'eſt-il pas courtiſan?
Peut-être il n'en eſt point qui, pour plaire à ſon maître,
Ne ſe chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je ſauver Arzame?

MEGATISE.

En ce ſéjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, & ma vie eſt à toi.
Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête,
De l'horrible bucher la flamme eſt toute prête.
Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder....
(*l'arrêtant.*)
Où cours-tu malheureux?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander?

MEGATISE.

Crain tes emportemens: j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, & tu crains pour ma vie!

MEGATISE.

Arrête, je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'eſt elle-même.

MEGATISE.

Hélas!

Elle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZEMON.

Ecoute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
Non, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCENE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHer époux! cher eſpoir de mon cœur,
Le Dieu de notre himen, le Dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'eſt là Mégatiſe!.. En croirai-je mes yeux!
Un ignicole, un Guèbre eſt ſoldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZEMON.

Il eſt trop vrai, ma ſœur.

MEGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MEGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout eſt prêt pour la fuite:
De fidèles ſoldats marchent à notre ſuite.
Mégatiſe en eſt-il?

MEGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'eſt tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon ſort diſpoſe avec ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis: quel trouble involontaire
Obſcurcit tes regards de larmes inondés!

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Céſène, Iradan!... De grace, répondez:
Où ſont-ils? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils ſont près du grand prêtre.

ARZEMON.

Près de ton meurtrier!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

ARZEMON.

Ils tardent bien longtems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZEMON (*se jettant dans les bras de Mégatise.*)
Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci !

ARZAME.
Eh quoi ! la crainte encor sur ton front se déploie,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brava le couroux,
Que pour sauver nos jours il hazarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même & qu'il se sacrifie ?

LE JEUNE ARZEMON.
Il en fait trop peut-être.

ARZAME.
Ah ! calme ta douleur,
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZEMON.
Oui, pardonne, ma sœur ;
Pardonne ; écoute au moins : Mégatise est fidèle,
Notre culte est le sien, je réponds de son zèle,
C'est un frère ; à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentimens secrets ce Romain nous conserve ?
Il paraissait troublé, tu t'en souviens : observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des loix que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.
Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander !

LE JEUNE ARZEMON.
Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,

Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;
Tu ne la connais point. Un sentiment si bas
Blesse le nœud d'himen & ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Croi qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime....
J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, & de ma passion.
Par de profonds respects, pour un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ses empressemens j'ai mis ce frein sacré;
Ce secret à jamais devait être ignoré,

Tu

Tu me l'as arraché : mais crains d'en faire ufage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève ; il a donc fu ce ferment qui m'engage,
Qui rejoint par nos loix le frère avec la fœur ?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud fi faint ?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON *à Mégatife.*

C'eft affez, je vois tout : le barbare ! il fe venge.

ARZAME.

Malgré notre himenée à fes yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ofe protéger
Notre fainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces fanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah ! ma fœur !... c'en eft fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures !

LE JEUNE ARZEMON.

Qui ? moi ! .. ciel ! .. Iradan.

ARZAME.

Pourrais-tu foupçonner
Que notre bienfaiſteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne... en ces momens... dans un lieu fi barbare...
Parmi tant d'ennemis... aifément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur eft effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.

Tu fors ! ... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami ; veille fur elle... ô tendreffe ! .. ô nature !

(avec fureur.)

Que vais-je faire ? ah Dieu !... vengeance, entends ma voix !

(il embraffe fa fœur en pleurant.)

Je t'embraffe, ma fœur, pour la dernière fois.

(il fort.)

SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARrête ! .. que veut-il ? qu'eft-ce donc qu'il prépare.
De fa tremblante fœur faut-il qu'il fe fépare ?
Et dans quel tems, grand Dieu !... qu'en peux-tu foupçonner ?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le fort veut s'obftiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont fuivie.

MEGATISE.

Puiffe le jufte ciel veiller fur votre vie !

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je fuis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuife aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces ?
Affez infortuné pour fervir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs myftères affreux.

MEGATISE.

Hélas! en tous les tems leurs complots ſont à craindre :
Céſar les favoriſe, ils ont ſu le contraindre
A fléchir ſous le joug qu'ils auraient dû porter.
Penſez-vous qu'Iradan puiſſe leur réſiſter ?
Etes-vous ſûre enfin de ſa perſévérance ?
On ſe laſſe ſouvent de ſervir l'innocence ;
Bientôt l'infortuné pèſe à ſon protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel eſt mon malheur,
Si le noble Iradan ceſſe de me défendre,
Il faut mourir ... grand Dieu, quel bruit ſe fait entendre!
Quels mouvemens ſoudains, & quels horribles cris !

SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats,
Le jeune ARZEMON *enchaîné.*

CESENE.

QU'on le traîne à ma ſuite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide,
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel !

MEGATISE.

Malheureux !

ARZAME (*tombe ſur une banquette.*)

Je me meurs !

CESENE.

Femme ingrate ! eſt-ce toi qui guidais ſes fureurs ?

ARZAME (*ſe relevant.*)

Comment ! que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

CESENE.

Le monſtre !.. quoi ! plonger une main ſanguinaire
Dans le ſein de ſon maître & de ſon bienfaicteur,
Frapper, aſſaſſiner votre libérateur !
A mes yeux ! dans mes bras ! un coup ſi déteſtable,
Un tel excès de rage eſt trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel ! Iradan n'eſt plus !

CESENE.

Les Dieux, les juſtes Dieux
N'ont pas livré ſa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu ſa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je reſpire un moment.

CESENE (*aux ſoldats.*)

Soldats qui me ſuivez
Déployez les tourmens qui lui ſont réſervés...
Parle, avant d'expirer, nomme-moi ton complice.

(*montrant Mégatiſe.*)

Eſt-ce ta ſœur, ou lui ?.. parle avant ton ſupplice...
Tu ne me réponds rien... quoi ! lorſqu'en ta faveur
Nous offenſions hélas ! nos Dieux, notre empereur,
Quand nos ſoins redoublés, & l'art le plus pénible,
Trompaient pour te ſauver ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce ſéjour d'effroi,
Nous expoſions nos jours & pour elle & pour toi ;

De nos bontés, grand Dieu ! voilà donc le ſalaire !

ARZAME.

Malheureux ! qu'as-tu fait ? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'eſt formé ?
S'il en eſt un plus grand, c'eſt de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON (*à Céſène.*)

A la fin je retrouve un reſte de lumière...
La nuit s'eſt diſſipée... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot : j'oſe t'interroger...
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître ?
Il n'allait pas livrer ma ſœur à ce grand prêtre !

CESENE.

La livrer, malheureux ! il aurait fait couler
Tout le ſang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il ſuffit : je me jette à tes pieds que j'embraſſe.
A ton cher frère, à toi je demande une grace,
C'eſt d'épuiſer ſur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchans :
Je les ai mérités : ton couroux légitime
Ne ſaurait égaler mes remords & mon crime.

CESENE.

Soldats qui l'entendez, je le laiſſe en vos mains,
Soyons juſtes, amis, & non pas inhumains.
Sa mort doit me ſuffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite,
Mais joignez-y ſa ſœur, elle eſt déja proſcrite.
La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejetter dans la nuit du tombeau.

Je ſuis ſa ſœur, ſa femme, & cette mort m'eſt duë.

MEGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix ſoit entenduë.
C'eſt moi qui dois mourir, c'eſt moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté...
Seigneur, je vous ai vu, dans ce ſéjour du crime,
Aux tyrans aſſemblés promettre la victime.
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penſer
Que vous la promettiez pour les mieux abuſer?
Je ſuis Guèbre & groſſier, j'ai trop cru l'apparence,
Je l'ai trop bien inſtruit: il en a pris vengeance.
La faute en eſt à vous, vous qui la protégez.
Votre frère eſt vivant, peſez tout, & jugez.

CESENE.

Va, dans ce jour de ſang, je juge que nous ſommes
Les plus infortunés de la race des hommes....
Va, fille trop fatale à ma triſte maiſon,
Objet de tant d'horreurs, de tant de trahiſon;
Je ne me repends point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en eſt pas moins ſenſible à ton cruel deſtin.
Mes pleurs coulent ſur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras: aux tyrans rien ne peut te ſouſtraire:
Mais je te pleure encor en puniſſant ton frère.

(*Aux ſoldats.*)

Revolons près du mien, ſecondons les ſecours
Qui raniment encor ſes déplorables jours.

SCENE V.

ARZAME *seule.*

DAns sa juste colère, il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère, il est tems que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...
O mort! ô destinée! ô Dieu de la lumière!
Créateur incréé de la nature entière,
Etre immense & parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité!
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature est ta fille, & l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits!
Est-il ton ennemi? Que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse.
J'espère encore en toi; j'espère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon sort.
Oui, je nâquis pour toi, puisque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaisant qui corrompit ta loi,
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie.
Il en est une heureuse, & je veux y courir:
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte & tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront, toi Mégatife !

MEGATISE.

Hélas !
Trifte & cher Arzémon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour fervir les Romains es-tu donc fans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fui ce lieu d'injuftices ;
Crain ce féjour de fang, de crimes, de fupplices.
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans.
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où font mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déja dit, leur péril eft extrême.
Tu ne peux les fervir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort:

Je

Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'eſt-ce pas Iradan que, pendant ſon voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce paſſage?

MEGATISE.

C'eſt lui-même, il eſt vrai; mais crains de t'arrêter.
Hélas! il eſt bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuſerait une ſimple audience?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que Céſar m'admet en ſa préſence,
Qu'il daigne me parler?

MEGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois,
Vers les derniers humains s'abaiſſent quelquefois.
Ils redoutent des grands le ſéduiſant langage,
Leur baſſeſſe orgueilleuſe & leur trompeur hommage;
Mais oubliant pour nous leur ſombre majeſté,
Ils aiment à ſourire à la ſimplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux préſens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur ſuperbe a-t-il la dureté
De rejetter l'hommage à ſes mains préſenté?

MEGATISE.

Quoi! tu ne ſais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

LE VIEIL ARZEMON.

Je ſais qu'ici tout m'intimide.

Que l'inhumanité, la perfécution
Menacent mes enfans & ma religion.
C'eft ce que tu m'as dit, & c'eft ce qui m'oblige
A voir cet Iradan.... fon intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fui, n'augmente point par tes foins obftinés
La foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel difcours effroyable ! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, eft expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui!

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'affaffiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O foleil! ô mon Dieu! foutenez ma vieilleffe !
Qui? lui! ce malheureux, porter fa main traîtreffe
Sur qui!... pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MEGATISE.

Voi quel tems tu prenais, rien ne peut le fauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans fon enfance
J'avais cru de fes fens calmer la violence;
Il était bon, fenfible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé! quel crime!... ah malheureux!

MEGATISE.

C'eſt moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine:
Mais que ta mort au moins ne ſuive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas!
Quelques jours malheureux & voiſins du trépas,
Ce ſoleil dont mes yeux appéſantis par l'âge,
Apperçoivent à peine une infidèle image,
Ces vains reſtes d'un ſang déja froid & glacé.
J'ai vécu, mon ami; pour moi tout eſt paſſé.
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure,
Reſpecte d'Iradan la triſte & dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame?

MEGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voye Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empreſſé
Reſpecte plus le ſang que ton fils a verſé.
Atten, qu'on ſache au moins ſi, malgré ſa bleſſure,
Il reſte aſſez de force encore à la nature,
Pour qu'il lui ſoit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'allarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous allarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te désarment.
Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as su conduire;
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels.

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESENE; MEGATISE.

CESENE.

Megatise aide-nous, donne un siége à mon frère,
A peine il se soutient, mais il vit; & j'espère
Que malgré sa blessure & son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN (*à Mégatise.*)

Donne, ne pleure point.

CESENE (*à Mégatise.*)

Veille sur cette porte,

Et prends garde furtout qu'aucun n'entre & ne forte.
(*à Iradan.*) (*Mégatife fort.*)
Prends un peu de repos néceffaire à tes fens,
Laiffe-nous ranimer tes efprits languiffans.
Trop de foin te tourmente avec tant de faibleffe.

IRADAN.

Ah ! Céfène, au prétoire on veut que je paraiffe !
Ce coup que je reçois m'a bien plus offenfé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois bleffé.
Notre ennemi l'emporte, & déja le prétoire
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puiffant eft toûjours des grands favorifé.
Ils fe maintiennent tous, le faible eft écrafé :
Ils font maîtres des loix dont ils font interprêtes ;
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches font muettes.
On leur donne le droit de juges fouverains ;
L'autorité réfide en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

CESENE.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obfcur qui t'ofe affaffiner ?

IRADAN.

Ah ! qu'il vive.

CESENE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;
Sous le nom de guerriers nous devenons efclaves.
Il n'eft plus tems de fuir ce féjour malheureux,
Véritable prifon qui nous retient tous deux.
Céfar eft arrivé : la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.

Il ne m'eſt plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres ſanglans excitent dans mon cœur.
Et loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur ſang, d'y laver ta bleſſure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir;
C'eſt ton lâche aſſaſſin que nous devons punir.
Et puiſqu'il faut le dire, indigné de ſon crime,
Aux ſacrificateurs j'ai promis la victime:
Ta ſûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il eſt Guèbre, il ſuffit, Céſar te punirait.

IRADAN.

Je ne ſais; mais ſa mort en augmentant mes peines,
Semble glacer le ſang qui reſte dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME (*ſe jettant à genoux.*)

DAns ma honte, ſeigneur, & dans mon deſeſpoir
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le ſens; ma préſence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère:
L'audace de ſa ſœur eſt un crime de plus.

CESENE (*la relevant.*)

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs ſuperflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au ſupplice,
Vous l'avez ordonné; vous lui rendez juſtice;

Et vous me demandez ce que je veux !... La mort,
La mort, vous le ſavez.

CESENE.

Va, ſon funeſte ſort
Nous fait frémir aſſez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils ſont aſſez ſenſibles.
Eh bien, je veillerai ſur tes jours innocens;
C'eſt tout ce que je puis, compte ſur mes ſermens.

ARZAME.

Je vous les rends, ſeigneur, je ne veux point de grace.
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on ſatisfaſſe
Au ſang qu'a répandu ſa déteſtable erreur:
Il faut que devant vous il meure avec ſa ſœur.
Vous me l'aviez promis: votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, & ſi votre courage,
Si votre bras vengeur ſur ſa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'eſt dû,
Ma main ſera plus prompte & mon eſprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CESENE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne ſoulève mes ſens & crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendreſſe & d'horreur.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

Vient-on nous demander le sang de ce coupable ?

MEGATISE.

Rien encore n'a paru.

CESENE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MEGATISE.

Cependant un vieillard dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds.
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande ?

IRADAN.

Une grace ! qui ? moi !

CESENE.

Que veut-il ? qu'il attende.
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux momens ;
Il faut que je vous venge. Allons, il en est tems.

ARZAME.

Ciel ! déja !

CESENE.

Rejettez sa prière indiscrette.

IRADAN.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette

Me

Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler,
Ne peut être fans doute ignoré de perfonne :
Et puifque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puifque mon fort le touche, il vient pour me fervir.

MEGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le faffe venir.

SCENE V.

Les perfonnages précédens, (*Mégatife s'avance vers le vieil Arzémon qu'on voit à la porte.*)

MEGATISE (*à Arzémon.*)

LA bonté d'Iradan fe rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Jufte ciel!... Ah! mon père!
A mes derniers momens, quel Dieu vient vous offrir!
Et que venez-vous faire en ces lieux?

CESENE.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils eft coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perfécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils font feuls condamnables:

Ceux qui forcent au crime en font les feuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène fur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens ! quels témoins ! & quel horrible jour !

SCENE VI.

Les perfonnages précédens, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZEMON.

Helas ! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être,
Dont j'ai deshonoré la vieilleffe & le fang ;
Aux yeux d'un bienfaicteur dont j'ai percé le flanc ;
Aux regards indignés de fon vertueux frère ;
Devant vous, ô ma fœur ! dont la jufte colère,
Les charmes, la terreur, & les fens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités !

LE VIEIL ARZEMON (*les regardant tous.*)

J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
Des confolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en fera jamais après ce coup affreux.

CESENE.

Qui ?... toi nous confoler ! toi, père malheureux !

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom coûta ſouvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verſer de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels diſcours étonnans!

CESENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plus tôt dans mes ſombres retraites
Le lieu, le nouveau poſte & le rang où vous êtes?
La guerre loin de moi porta toûjours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

CESENE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les loix le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous ſouvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Perſans dans Emeſſe enflammée.

IRADAN.

S'il m'en ſouvient, grands Dieux!

CESENE.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emeſſe fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

LE VIEIL ARZEMON.

Non, ſeigneur, & j'abhore
Ce mercenaire uſage & ces hommes cruels
Gagés pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
Je n'ai point par le meurtre offenſé la nature.
Je nâquis vers Emeſſe, & depuis ſoixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je ſais qu'en cette ville un himen bien funeſte
Vous engagea tous deux.

CESENE.

O ſort que je déteſte !
De nos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je les ſais mieux que vous : ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emeſſe embraſée :
La mère de l'un d'eux y périt écraſée ;
Et l'autre fut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

CESENE.

Et qui des deux vivait ?

IRADAN.

Et qui des deux reſpire ?

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous ſaurez tout : je dois d'abord vous dire,
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obſcur ſentier ;
Qu'ayant des deux états parcouru la frontière

Le ſort la conduiſit ſous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du ſort abandonné,
Je diviſai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande; & mon ſenſible zèle,
Seigneur, pour être humain n'avait pas beſoin d'elle.

CESENE.

Eh quoi! privé de biens tu nourris l'étranger!
Et Céſar nous opprime, ou nous laiſſe égorger!

IRADAN (*ſe ſoulevant un peu.*)

Que devint cette femme?... ô Dieu de la juſtice!
Ainſi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obſcure elle a langui deux ans.
Le chagrin deſſéchait la fleur de ſon printems.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut; je fermai ſa paupière;
Elle me fit jurer à ſon heure dernière
D'élever ſes enfans dans ſa religion,
J'obéis. Mon devoir & ma compaſſion
Sous les yeux de Dieu ſeul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins pleins de reconnaiſſance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CESENE.

O deſtins!

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux!

CESENE.

Une faible eſpérance eſt-elle encor permiſe?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'eſpoir qui m'a ſurpriſe.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O cieux! que dois-je croire ?

CESENE.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille & son fils ?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON (*à Iradan.*)

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple & de la vérité.
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*Il donne la lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tien, mon frère, prends, lis.

CESENE.

Oui, c'est ta tendre épouse : ô sacré caractère!
(*Il montre la lettre à Iradan.*)
Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN (*prend la main d'Arzame, & regarde avec larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.*)

Voilà mon fils, ta fille, & tout est découvert.

ARZAME (*à Césène qui l'embrasse.*)

Quoi! je nâquis de vous!

IRADAN.

Quoi ! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon ſang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZEMON (*ſe jettant aux genoux d'Iradan.*)

Du nom de père, hélas ! oſai-je vous nommer !
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier, je ſuis un parricide.

IRADAN (*ſe relevant & l'embraſſant.*)

Non, tu n'es que mon fils.

(*Il retombe.*)

CESENE.

Que j'étais aveuglé !
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé :
Les bourreaux l'attendaient.... quel bruit ſe fait entendre ?
Nos tyrans à nos yeux oſeraient-ils ſe rendre ?

MEGATISE (*rentrant.*)

Un ordre du prétoire au pontife eſt venu.

CESENE.

Eſt-ce un arrêt de mort ?

MEGATISE.

Il ne m'eſt pas connu.
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels !

CESENE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

Je ſais qu'ils ont proſcrit ce généreux vieillard,

Et le frère & la sœur.

CESENE.

O juſtice ! ô Céſar !
Vous pouvez le ſouffrir ! le trône s'humilie
Juſqu'à laiſſer régner ce miniſtère impie ?

LE JEUNE ARZEMON.

Les monſtres ont conduit ce bras qui s'eſt trompé.
J'en étais incapable ; eux ſeuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur ſang mon crime involontaire. . .
Déchirons ces ſerpens dans leur ſanglant repaire ,
Et vengeons les humains trop longtems abuſés
Par ce pouvoir affreux dont ils ſont écraſés.
Que l'empereur après ordonne mon ſupplice,
Il n'en jouira pas, & j'aurai fait juſtice ,
Il me retrouvera , mais mort , enſeveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton déſeſpoir , contien ta violence :
Elle a coûté trop cher. Un reſte d'eſpérance ,
Mon frère , mes enfans, doit encor nous flatter.
Le deſtin paraît las de nous perſécuter.
Il m'a rendu mon fils , & tu revois ta fille ;
Il n'a pas réuni cette triſte famille
Pour la frapper enſemble, & pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le fait !

IRADAN.

A Céſar que ne puis-je parler?
Je ne puis rien, je ſens que ma force s'affaiſſe.
Tant de ſoins , tant de maux, de crainte, de tendreſſe ,

De

De mon corps languissant ont dissous les esprits.
(*à son fils.*)
Soutien-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oserai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ARZAME (*à Césène.*)

Eh quoi! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, assiége encor la porte?

CESENE.

Va, j'en jure les Dieux ennemis des tyrans;
Ces meurtriers sacrés n'y feront pas longtems.
S'il est des Dieux cruels, il est des Dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux sont la constance & l'intrépidité,
Les mépris des tyrans & de l'adversité.
(*au jeune Arzémon.*)
Viens, & pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frère.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, le jeune ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

NOn, ne m'en parlez plus, je bénis ma bleſſure.
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe avanture;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient & Rome & la nature:
Rome les juſtifie, & le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Reſpecteront le ſang d'un citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas! l'eſpérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains ſacrilèges
Oſeraient de ce nom braver les privilèges?
Céſène eſt au prétoire; il ſaura le fléchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié ſeront inacceſſibles?
Les prêtres de ces lieux ſont les ſeuls inſenſibles.

Le tems fera le reſte, & ſi vous perſiſtez
Dans un culte ennemi de nos ſolemnités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à ſe taire.
Dieu qui me les rendez, favoriſez leurs feux,
Dieu de tous les humains daignez veiller ſur eux !

ARZAME.

Ainſi ce jour horrible eſt un jour d'allégreſſe !
Je ne verſe à vos pieds que des pleurs de tendreſſe.

LE JEUNE ARZEMON (*baiſant la main d'Iradan.*)

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père !

IRADAN (*l'embraſſant.*)

Mon cher fils !

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû.
Vous me donnez Arzame !

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'eſt Céſène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

SCENE II.

Les perſonnages précédens, CESENE.

IRADAN.

QUelle nouvelle heureuſe apportez-vous enfin ?

CESENE.

J'apporte le malheur, & tel eſt mon deſtin.
Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe ſans intervale.

Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je ſuis allarmé !

IRADAN.

Quoi ! tout eſt contre nous !

CESENE.

On a déja nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en eſt fait, je vois trop notre entière diſgrace.

CESENE.

Ah ! le malheur n'eſt pas de perdre ſon emploi,
De ceſſer de ſervir, de vivre enfin pour ſoi...

IRADAN.

Qu'on eſt faible, mon frère ! & que le cœur ſe trompe !
Je déteſtais ma place & ſon indigne pompe,
Ses fonctions, ſes droits, je voulais tout quitter ;
On m'en prive, & l'affront ne ſe peut ſupporter.

CESENE.

Ce n'eſt point un affront ; ces pertes ſont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre himen malheureux formé chez les Perſans
Eſt déclaré coupable : on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, & ſurtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reſte au moins le droit de la vengeance :
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naiſſance
Eſt plus ſacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux ſont mes ſeuls ſouverains.

CESENE (*l'embraſſant.*)

Ah ! ma fille, mes pleurs arroſent ton viſage.
Fille digne de moi, conſerve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons beſoin.

CESENE.

Nos lâches oppreſſeurs
Dédaignent ma colère, inſultent à nos pleurs,
Demandent notre ſang.

ARZAME.

J'en ſuis la cauſe unique :
J'étais le ſeul objet qu'un ſacerdoce inique
Voulait ſur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
L'empereur ſerait-il aſſez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une ſeule victime ?
Du ſang de ſes ſujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui ſur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait ſi grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hazard en deſpotique maître ?
Pour laiſſer opprimer ſes généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ſes meilleurs officiers ;
Sur quoi ? ſur un arrêt des miniſtres d'un temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des loix ;
Eux qui, loin de frapper l'innocent miſérable,

Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre Céfar invifible aux humains ?
De quoi lui fert un fceptre oifif entre fes mains ?
Eft-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquile,
Des maux du monde entier fpectateur inutile ?

CESENE.

L'empereur jufqu'ici ne s'eft point expliqué.
On dit qu'à d'autres foins en fecret appliqué
Il laiffe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine & chimérique,
Loi favorable aux grands, & pour nous tyrannique !

CESENE.

Je n'ai qu'une reffource, & je vais la tenter.
A Céfar malgré lui je cours me préfenter :
Je lui crierai juftice : & fi les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce defpote févère,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid filence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à fa vuë : il frémira peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point fans moi.

CESENE.

Quelle erreur vous entraine ?
Votre corps affaibli fe foutient avec peine ;
Votre fang coule encor... demeurez & vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour fi vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez ! . . . ô mon père ! . . .
Cher frère ! cher époux ! . . . ô ciel que vont-ils faire !

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas ! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher ?
Je respecte César ; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.
J'ai pour moi la nature ainsi que l'équité,
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité.
Elle est sans yeux, sans cœur. Le guerrier le plus brave
Quand César a parlé n'est plus qu'un vil esclave.
C'est le prix du service & l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaicteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère !
Il n'a fait que du bien : ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent :
C'est une impiété que dans nous ils punissent.
On me l'a toûjours dit. Le nouveau gouverneur,

Sans doute eſt envoyé pour ſervir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami commandé pour nous prendre
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle eſt des courtiſans la baſſeſſe cruelle.
Notre indigne pontife à ſa haine fidèle
N'attend que le moment de ſe raſſaſier
Du ſang des malheureux qu'on va ſacrifier.
Dans l'état où je ſuis ſon triomphe eſt facile.
Nous voici tous les deux ſans force & ſans azile,
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

VEnérable vieillard que viens-tu nous apprendre ?

LE VIEIL ARZEMON.

C'eſt un événement qui pourra vous ſurprendre,
Et peut-être un moment ſoulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient enſemble,
Du quartier de Céſar ils ſuivaient les chemins.
Du grand prêtre accouru les ſuivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux conſternés le pontife déploie
Un arrêt que ſa brigue au prétoire a ſurpris.
On l'a dû reſpecter; mais, ſeigneur, votre fils,
Dans ſon emportement pardonnable à ſon âge,
Contr'eux, le fer en main, ſe préſente & s'engage;
Võtre frère le ſuit d'un pas impétueux;
Mégatiſe à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des ſoldats s'attroupaient à la voix du grand prêtre,
Frappez, s'écriait-il, ſecondez votre maître.
De toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, ſe frapper, combattre avec furie.
Je ne ſais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des ſoldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître
Indigne de ſa place & du ſaint nom de prêtre.
Je l'ai vu ſe rouler ſur la terre étendu;
Il blaſphémait ſes Dieux qui l'ont mal défendu,
Et ſa mort effroyable eſt digne de ſa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! ſon ſang odieux répandu juſtement
Sera vengé bientôt & payé chérement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême,
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'es devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.

(le vieil Arzémon sort.)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, le jeune ARZEMON.

CESENE.

SAns doute il n'en est point; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs :
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs !
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre :
Que le ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, & ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.

Céfar va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout eft ici victime,
Tout attend fon arrêt. Flétri, dépoffédé,
Prifonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement confacrée.

CESENE.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidèle Arzémon :
Serait-il renfermé dans une autre prifon ?
A-t-on déja puni fon refpectable zèle,
Et les bienfaits furtout de fa main paternelle ?
Au fupplice, ma fille, il ne peut échapper.
Céfar de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déja fonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du fang, des bourreaux & la mort.

CESENE.

Oui, c'en eft fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi fuis-je née ?

CESENE (*embraffant fa fille.*)

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère!... & toi fon déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils font du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire en ces murs avancée,
Déja des deux côtés avec ordre eft placée.
Je vois Céfar lui-même!... à genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens !

SCENE DERNIERE.

Les personnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes, Le vieil ARZEMON & MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

ENfin, de la justice à mes sujets renduë,
Il est tems qu'en ces lieux la voix soit entenduë.
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit,
L'intérêt de l'état m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, soldats, vous êtes tous coupables
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CESENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect & les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi,
Vous avez outragé l'empereur & la loi.
Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable ;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.

Je vous euſſe écouté, la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec ſécurité,
Et l'appui de mon trône eſt la ſeule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, ſeigneur, votre colère:
Epargnez les enfans, & puniſſez le père.

L'EMPEREUR.

Je ſais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Juſqu'aux pieds de mon trône a paſſé quelquefois,
Dont la ſimplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit ſincère.
Il ſe fie à Céſar, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous préſenter.
Dans un culte interdit par une loi ſévère
Vous avez élevé la ſœur avec le frère.
C'eſt la première ſource où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiſer ce vaſte amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeſte zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'inſtruire & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas ſu borner,
Fiers de ſervir le ciel ils ſervaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai ſenti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire & font trop de rebelles.

M iij

Quand le prince eſt clément les ſujets ſont fidèles.
On m'a trompé longtems; je ne veux déſormais
Dans les prêtres des Dieux que des hommes de paix,
Des miniſtres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puiſſance,
Honorés & ſoumis, par les loix ſoutenus,
Et par ces mêmes loix ſagement contenus,
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte & l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos reſpects & dignes de mes ſoins:
C'eſt l'intérêt du peuple, & c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'eſt à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et ſi j'aime l'état plutôt que mon pouvoir....
  Iradan, déſormais loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre ſous mes yeux:
Vous m'avez offenſé; vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'himenée.

(à Arzame & au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,
Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Les Guèbres déſormais pourront en liberté
Suivre un culte ſecret longtems perſécuté.
Si ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire:
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.

Qu'ils jouiſſent en paix de leurs droits, de leurs biens,
Qu'ils adorent leur Dieu; mais ſans bleſſer les miens :
Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière.
Mais la loi de l'état eſt toûjours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en empereur :
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône auguſte,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juſte.

ARZAME.

Nous tombons tous, ſeigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZEMON.

Notre religion eſt de mourir pour vous.

Fin de la Tragédie.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges,
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouït les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade.
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrrithoüs,
Du sage Achate, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les sifle au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la discorde est toûjours avec eux;
L'amitié vit avec très peu de Dieux.
A ses côtés sa fidèle interprète,
La vérité, charitable & discrète,
Toûjours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter:
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,

Où

Où font écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'eftime & de tendreffe,
Donnés fans fafte, acceptés fans baffeffe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé fans regret publiés.
C'eft des vertus l'hiftoire la plus pure :
L'hiftoire eft courte, & le livre eft réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
Or des humains quelle eft donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs eft bannie :
Et cependant on les entend toûjours
De ce beau nom décorer leurs difcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidelle ;
Ainfi qu'on voit devers l'état Romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leur propos la déeffe en colère,
Voulut enfin que fes mignons chéris,
Si contens d'elle, & fi fûrs de lui plaire,
Vinffent la voir en fon facré pourpris ;
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple, au cœur noble, fincère,
Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il fe pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide,
Tous nos Français que la nouveauté guide ;
Un peuple immenfe inonde le parvis.
Le temple s'ouvre, on vit d'abord paraître
Deux courtifans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.

Vint un courier, qui dit, qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, & prix, & temple abandonnèrent,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, & missel à la main,
Unis en DIEU de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Psalmodiaient, & bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dixmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vîte;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le curé du lieu,
Pour son voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus*; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,
Les yeux baissés, va chez le cardinal
De jansénisme accuser son confrère.

Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,

Et détonnant quelques chanfons nouvelles,
Ainfi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'autel enfanglantèrent :
Et le moins fou laiffa, tout éperdu,
Son tendre ami fur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaifance,
Life & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaifirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui rempliffent leurs cœurs,
Se careffant, fe parlant fans rien dire,
Et fans fujet toûjours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A fon nom feul, ô merveille foudaine!
Life & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine.

Enfin Zaïre y parut à fon tour,
Avec ces yeux, où languit la molleffe,
Où le plaifir brille avec la tendreffe.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce féjour!
Que fait ici cette trifte déeffe ?
Tout y languit : je n'y vois point l'amour.
Elle fortit, vingt rivaux la fuivirent ;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU fait alors où ma Zaïre alla ;
De l'amitié le prix fut laiffé là ;
Et la déeffe en tout lieu célébrée,
Jamais connue & toûjours défirée,
Gela de froid fur fes facrés autels.
J'en fuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

Mon cœur, ami charmant & ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?

LE MONDAIN. a)

Regrettera qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or & le régne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rens grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs;
Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts, & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde.
O le bon tems que ce ſiécle de fer!
Le ſuperflu, choſe très néceſſaire,
A réuni l'un & l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux,

a) Cette piéce eſt de 1736. C'eſt un badinage, dont le fonds eſt très philoſophique & très utile: ſon utilité ſe trouve expliquée dans la piéce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de Mr. Melon à madame la comteſſe de Verrue.

Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux ſources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des muſulmans,
Nos vins de France enyvrent les ſultans?
Quand la nature était dans ſon enfance,
Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant, ni le *tien* ni le *mien;*
Qu'auraient-ils pu connaître? Ils n'avaient rien;
Ils étaient nuds, & c'eſt choſe très claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo *b*) n'eſt point du ſiécle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mouſſe, ou la ſéve,
Ne grata point le triſte goſier d'Eve;
La ſoie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos ayeux?
Il leur manquait l'induſtrie & l'aiſance;
Eſt-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre humain?
Careſſais-tu madame Eve, ma mère?
Avouez-moi, que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bize & tannée.

b) Auteur du *Cuiſinier Français.*

Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymmétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſein,
Du doux Corrège & du ſavant Pouſſin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt *c*) Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain. *d*)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés,
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entens ſortir le maître.

c) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

d) Excellent orfèvre dont les deſſeins & les ouvrages ſont du plus grand goût.

Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée & moitié transparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaisir presse, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Gossin, chez Julie.
Il est comblé d'amour & de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Eglé me versent de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.

Or

Or maintenant, monſieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre ſtile flatteur,
Et votre proſe, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je conſens de grand cœur,
D'être feſſé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le Diable & la pomme,
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du paradis ont recherché la place.
Le paradis terreſtre eſt où je ſuis. *e*)

e) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très innocent, mais dans le fond très utile, fut compoſé dans l'année 1736, immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'*Alzire*. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaiſanterie du *Mondain* à un prêtre nommé C...., qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'auteur de *la Henriade*, de *Mérope*, de *Zaïre*, fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſyle qu'il lui a donné depuis; mais l'auteur aima mieux alors aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de Mr. de Voltaire.

LETTRE a)

DE MONSIEUR DE MELON,

ci-devant secrétaire du régent du royaume,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'*APOLOGIE DU LUXE.*

J'Ai lu, madame, l'ingénieuse apologie du luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts, & cet emploi des richesses, cette ame d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce & pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts? *b*) Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout-d'un-coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton Suisse on fasse des loix somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

a) Cette lettre fut écrite dans le tems que la piéce du *Mondain* parut en 1736.

b) Madame la comtesse de Verrue, mère de madame la princesse de Carignan, dépensait cent mille francs par an en curiosités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté & la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

DEFENSE

DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un trifte hazard,
J'étais affis près d'un maître caffard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer ; & moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné.
Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle yvreffe,
Prêchant le luxe, & vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphêmes maudits !
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre mufe polluë
Sera rôtie, & c'eft chofe concluë.
Difant ces mots, fon gofier altéré

Humait un vin, qui d'ambre coloré,
Sentait encor la grape parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait son teint;
Lors je lui dis: Pour DIEU, monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de Canarie:
C'est un nectar, un breuvage d'élû;
DIEU nous le donne, & DIEU veut qu'il soit bû.
Et ce caffé, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
Par le seigneur il me fut destiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
Ce cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée:
Cet argent fin, ciselé, gaudronné;
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux couroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.

Sachez furtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette fplendeur, cette pompe mondaine,
D'un régne heureux eft la marque certaine.
Le riche eft né pour beaucoup dépenfer,
Le pauvre eft fait pour beaucoup amaffer.
Dans ces jardins regardez ces cafcades,
L'étonnement & l'amour des nayades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiffant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eft plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux fi la fource tarit,
L'herbe eft féchée & la fleur fe flétrit.
Ainfi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands;
Et le travail gagé par la molleffe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeffe.
J'entens d'ici des pédans à rabats,
Triftes cenfeurs des plaifirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denis d'Halicarnaffe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des confuls en us,
Béchaient la terre au milieu des allarmes;
Qu'ils maniaient la charuë & les armes;
Et que les bleds tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur.
C'eft fort bien dit, mes maîtres: je veux croire

Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les Dieux par hazard
Faisaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil,
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin *a*) pour étendarts.
Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure œconomie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du midi, du levant & de l'ourse,
Nos fiers voisins de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome;

a) Une poignée de foin au bout d'un baton, nommée *Manipulus*, était le premier étendart des Romains.

C'eſt Salomon, ce ſage fortuné,
Roi philoſophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre juſqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un luxe plus ſuperbe?
Il faiſait naître au gré de ſes déſirs
L'argent & l'or, mais ſurtout les plaiſirs.
Mille beautés ſervaient à ſon uſage;
Mille? On le dit, c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni roi.
  Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves:
Mon doux béat très peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.

SUR

LES EVENEMENS

DE L'ANNÉE 1744.

DISCOURS EN VERS.

QUoi, verrai-je toûjours des sottises en France ?
Disait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu, qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du trône des Césars,
Contre l'or des Anglais & le fer des houssars ?
Dans le jeune Conti, quel excès de folie,
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer, vers Nice, un roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux ?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses aîles ?
A-t-il reçu du moins dans son dessein fatal,
Pour briser les rochers, le secret d'Annibal ?
Il parle, & Conti vole. Une ardente jeunesse,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son héros ;
Du Var qui s'épouvante on traverse les flots ;
De torrens en rochers, de montagne en abîme,
Des Alpes en couroux on assiége la cîme ;

On

On y brave la foudre ; on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domtés.
Conti qu'on cenſurait, & que l'univers louë,
Eſt un autre Annibal, qui n'a point de Capouë.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en eſt-ce aſſez ?
Avec Nice & Demont vous voilà terraſſés.
  Mais, tandis que ſous lui les Alpes s'applaniſſent,
Que ſur les flots voiſins les Anglais en frémiſſent,
Vers les bords de l'Eſcaut LOUIS fait tout trembler ;
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Miniſtres, généraux, ſuivent d'un même zèle,
Du conſeil aux dangers, leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand LOUIS,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils :
L'envie alors ſe tait, la médiſance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la ſatire ;
Et le vieux nouvelliſte, une canne à la main,
Trace au palais royal, Ypre, Furne & Menin.
  Ainſi, lorſqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir ſa ſcène,
En dépit des ſiflets de cent auteurs malins,
Le ſpectateur ſenſible applaudit des deux mains ;
Ainſi, malgré Buſſi, ſes chanſons & ſa haine,
Nos ayeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois eſt léger & moqueur ;
Mais toûjours le mérite eut des droits ſur ſon cœur ;
Son œil perçant & juſte eſt promt à le connaître ;
Il l'aime en ſon égal, il l'adore en ſon maître.
La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.
  Nous l'avons bien prouvé, quand la fiévre fatale,

A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains miniſtres du trépas,
Vint attaquer LOUIS au ſortir des combats.
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes :
L'univers éploré reſſentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'Antonin mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur & de joie,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploie.
Paris n'a jamais vu de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
Autrefois, ô grand roi, les filles de Mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems ſi chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre eſt flétri.
O ma proſe & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros & ſon maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup ; un roi juſte & qu'on aime,
Va ſans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant,
De ce prince, à ſon fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils, éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiécles à venir.
Si pourtant, ô grand roi, quelqu'eſprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flatter, vous peindre à l'univers,

Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité,
De son lustre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous les dents de l'envie;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un roi qui sait régner, nous fait ce que nous sommes:
Les regards d'un héros produisent les grands-hommes.

LE CADENAT. a)

JE triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux. Geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas ; & trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
  Vous connaiſſez la déeſſe Cérès.
Or, en ſon tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, & menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triſte hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux :
Il était Dieu, mais avare & jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juſtice.
Pyrrithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,

a) Cette piéce eſt fort ancienne. L'auteur n'avait que dix-huit ans quand il la fit, au ſujet d'une dame, qui était en effet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

Au Dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas,
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida ſes pas :
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes !
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas, & dit tout à Pluton ;
Il ajouta, que même à la ſourdine
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le Dieu cornu, dans ſon noir tribunal,
Fit convoquer ſon ſénat infernal ;
Il aſſembla les déteſtables ames
De tous ſes ſaints dévolus aux enfers,
Qui dès longtems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : Frère & ſeigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toûjours le meilleur.
Mais, las, ſeigneur ! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſûreté,
Qu'un cadenat de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité :
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie :
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les damnés applaudirent,

Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tiſiphoné, de ces lieux ſerrurière,
Au cadenat met la main la première:
Elle l'achève, & des mains de Pluton
Proſerpina reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage,
Le cruel Dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains! Vous allez être ſage.
Or, ce ſecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon
De cadenats n'ait ſa proviſion.
Là, tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté?
A ſes projets l'Amour ſera funeſte;
Ce Dieu charmant ſera notre vengeur;
Car vous m'aimez; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.

PIÉCES DETACHÉES.

L'ANTI-GITON. a)

A Mademoiselle LE COUVREUR.

O Du théâtre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène!
Puiſſent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit Dieu, de ſon aîle légère,
Un arc en main parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire;
Car le théâtre appartient à l'Amour:
Tous ſes héros ſont enfans de Cithère.
Hélas, Amour! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique,
Etabliſſant l'uſage antiphyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux piés les myrtes de Cypris!
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé

a) Cette piéce eſt auſſi ancienne que la précédente. On l'imprima en 1712, comme adreſſée à la comédienne Duclos.

En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens-de-bien m'ont expliqué la chose
Très doctement; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vériré du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asyle,
Ce pauvre Dieu courut de ville en ville;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence;
Cherchant toûjours, si bien vous l'observez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce Dieu parait sous humaine figure:
Et n'a point pris bourdon de pélerin
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Quand, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, & corrompt la jeunesse;
Lui, dont l'œil louche, & le musle effronté,
Font frissonner la tendre volupté;
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.

Ce

Ce Dieu fait trop, qu'en un pedant crasseux,
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuyant.
Ce faux amour se pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Desespéré, confus,
Des fiers succès du Dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce Dieu descendre;
Sur le théâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que si voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtresse du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vite, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LA MORT

de Mademoiselle LE COUVREUR, *fameuse actrice.*

QUe vois-je? quel objet! Quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs!
Muses, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les siens, secourez votre ouvrage.
Que vois-je? c'en est fait, je t'embrasse, & tu meurs.
Tu meurs, on sait déja cette affreuse nouvelle:
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entens de tous côtés les beaux arts éperdus,
S'écrier, en pleurant; Melpomène n'est plus.
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure,
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;
Je les ai vu soumis, autour d'elle empressés:
Si-tôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle;
Elle a charmé le monde, & vous l'en punissez.
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes, *a*)
Ils contiennent ta cendre; & ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau.
Voila mon saint Denys; oui, c'est là que j'adore

a) Elle est enterrée sur le bord de la Seine.

Tes talens, ton esprit, tes graces, tes appas.
Je les aimai vivans, je les encense encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.
Ah! verrai-je toûjours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toûjours se contredire,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène! ô Londre! heureuse terre!
Ainsi que des tyrans, vous avez su chasser
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, & tout récompenser;
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire,
Le sublime Dryden, & le sage Addisson,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:
Et le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londre est un grand-homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée est-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?

AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG.

le 3 Juillet 1734.

C'Eſt ici que l'on dort ſans lit,
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entens l'atmoſphère,
Qui s'embraſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre ;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire,
A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répétent le refrain.
O nation brillante & vaine !
Illuſtres fous, peuple charmant,

Que la gloire à ſon char enchaine ;
Il eſt beau d'affronter gaîement
Le trépas & le prince Eugène.
Mais hélas ! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes ?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & par vos maîtreſſes.

AVERTISSEMENT.

*Soit que l'*Ecclésiaste *ait été effectivement composé par* Salomon, *soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage ; ce livre a toûjours été regardé comme un monument précieux, & l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même tems l'usage raisonnable des biens que* Dieu *a donnés aux hommes. Il ne fait pas de la sagesse un fantôme hideux & révoltant ; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Ecriture préférable à tout autre, pour en donner un précis en vers, & pour le présenter à la personne respectable à qui on a eu l'honneur de l'adresser.*

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès. Le stile oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin qui s'élève au dessus de nos idées, néglige la méthode : il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées & les mêmes expressions. Il passe rapidement d'un objet à un autre ; il revient sur ses pas : il ne craint, ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répanduës dans ce livre avec une sublime profusion ; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, & un ordre qui était inutile à l'Esprit saint ; & enfin, à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque, qui donne l'abrégé d'un livre divin.

NB. On a attribué ce *précis* à Mr. de *Voltaire*, mais il n'est pas de lui ; il est de Mr. *Eraton* conseiller de S. A. S. M. le Landgrave.

PRECIS DE L'ECCLESIASTE.

DAns ma bouillante jeuneſſe
J'ai cherché la volupté ;
J'ai ſavouré ſon yvreſſe ;
De mon bonheur dégouté,
Dans ſa coupe enchantereſſe
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur & la richeſſe
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la triſteſſe,
L'ennui, la ſatieté,
Ont averti ma vieilleſſe,
Que tout était vanité.

J'ai voulu de la ſcience
Pénétrer l'obſcurité.
O nature, abîme immenſe !
Tu me laiſſes ſans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le ſavoir eſt vanité.

TEXTE.

Vanité des vanités, & tout eſt vanité. J'ai dit dans mon cœur, Je vais me plonger dans les délices, & j'ai trouvé encor que cela eſt vanité. Je me ſuis propoſé d'examiner tout ce qui eſt ſous le ſoleil, & c'eſt une très mauvaiſe occupation.... J'ai voulu connaître la doctrine & les erreurs.... & c'eſt une affliction d'eſprit. J'ai entrepris de grandes choſes ; j'ai bâti des palais &c..... j'ai eu des eſclaves, j'ai fait de grands amas d'or.... & j'ai vu en tout cela vanité & affliction d'eſprit.

De quoi m'aura fervi ma fuprême puiffance,
Qui ne dit rien aux fens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouïffance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines;
Je le redemandais aux voix de mes fyrènes;
Il n'était point dans moi; je ne le trouvais pas.

J'accablai mon efprit de trop de nourriture;
A prévenir mon goût j'épuifai tous mes foins;
Mais mon goût s'émouffait en fuyant la nature.
Il n'eft de vrais plaifirs qu'avec de vrais befoins.

Je me fuis fait une étude
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la fecrette habitude
De leurs penchans criminels.

L'artifte le plus habile
Fut le moins récompenfé;

Le

T E X T E.

J'ai fait de grands amas d'or. J'ai accumulé les fubftances des provinces. J'ai eu des muficiens & des muficiennes.... J'ai conftruit des palais & j'ai planté des jardins.... Je ne me fuis refufé à aucun défir.... j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité & affliction d'efprit...... La vie m'eft devenue infupportable..... J'ai regardé enfuite avec déteftation mes applications..... après avoir cherché en vain la doctrine & la fageffe.

Le ferviteur inutile
Etait le plus careffé ;
Le jufte fut traverfé,
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour ;
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime & te quitte en un jour ;
Et dans l'inftant qu'il t'outrage
On le trahit à fon tour.

J'entends fifler partout les ferpens de l'envie :
Je vois par fes complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traine une affreufe vie ;
Il s'écrie en mourant, nul ne m'a confolé.

Le travail, la vertu, pleurent fans récompenfe ;
La calomnie infulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la ftupide infolence
Ne fait pas feulement s'il eft des malheureux.

Il l'eft pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de fon cœur les defirs inquiets ;

TEXTE.

J'ai tourné mes penfées ailleurs. J'ai vu que fous le foleil le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni le triomphe pour le plus courageux, ni la faveur pour l'artifte le plus habile, &c....

J'ai porté mon efprit ailleurs ; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes fans fecours & fans confolateur...... Un étranger dévorera toutes vos richeffes après vous, & c'eft là encor une très grande mifère.

Il hait ſon héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, & meurt dans les regrets.

Dans leur courſe vagabonde
Les mortels ſont entrainés ;
Frêles vaiſſeaux que ſur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage deſtinés.

D'eſpérances menſongères
Nous vivons préoccupés ;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés ;
Nous éprouvons les miſères
Dont nos fils ſeront frappés.

Rien de nouveau ſur la terre ;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout eſt confondu ;
Et le vice & la vertu
En bute aux coups du tonnerre.

Le ſage & l'imprudent, & le faible, & le fort,
Tous ſont précipités dans les mêmes abîmes ;

TEXTE.

Qu'eſt-ce qui a été ? Ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui s'eſt fait ? Ce qui ſe ſera encore ; rien de nouveau ſous le ſoleil. Ne dites point que les premiers tems ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui, c'eſt le diſcours d'un fou.

Le cœur juste & sans fiel, le cœur paîtri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux, qui déchire son flanc:
Le tombeau réunit la race bienfaisante;
Et les brigands cruels enyvrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez: c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la désire.
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.

TEXTE.

Le juste périt dans sa justice, & le méchant vit longtems dans sa malice.... Tout arrive également au juste & à l'injuste, au pur & à l'impur, à celui qui offre des sacrifices & à celui qui n'en offre pas. Le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité..... Les vivans savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien; il ne leur reste plus de récompense. L'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux.....

Qu'un homme ait eu cent enfans, qu'il ait vécu longtems, & qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui: c'est en vain qu'il est né: il va dans les ténèbres, & son nom dans l'oubli.... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivans, & j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, & qui n'a point vu les maux qui sont sous le soleil..... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort.

O mortel infortuné !
Soit que ton ame jouiſſe
Du moment qui t'eſt donné,
Soit que la mort le finiſſe ,
L'un & l'autre eſt un ſupplice ;
Il vaux mieux n'être point né.

Le néant eſt préférable
A nos funeſtes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens & des vrais maux ,
A notre eſpoir périſſable
Qu'engloutiſſent les tombeaux.

Quel homme a jamais ſu par ſa propre lumière ,
Si lorſque nous tombons dans l'éternelle nuit ,
Notre ame avec nos ſens ſe diſſoud toute entière,
Si nous vivrons encor, ou ſi tout eſt détruit ?

Des plus vils animaux DIEU ſoutient l'exiſtence,
Ils ſont ainſi que nous les objets de ſes ſoins ;
Il borna leur inſtinct, & notre intelligence ;
Ils ont les mêmes ſens & les mêmes beſoins.

T E X T E.

J'ai dit en mon cœur, DIEU met en probation les enfans des hommes. Il montre qu'ils ſont ſemblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur ſort eſt égal ; ils reſpirent de même ; l'homme n'a rien

NB. L'*Eccléſiaſte* ſemble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait ſans doute à ſon tems, & qui doit être adoucie dans le nôtre. Auſſi l'auteur du *précis* ne dit point, *l'homme n'a rien de plus que la bête ;* mais qui ſait, par ſa propre lumière, ſi

Ils naiſſent comme nous, ils expirent de même;
Que deviendra leur ame au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment ſuprême?
Humains, faibles humains, vous ne le ſavez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ſes travaux inſenſés.
Les biens dont l'Inde ſe pare,
Avec fureur amaſſés,
Sont vainement entaſſés
Dans les tréſors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière;
Il tombe dans ſa carrière;
Et ce géant ſourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux,
Eſt caché dans la pouſſière.

La beauté dans ſon printems
Brille pompeuſe & chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouïe,
Le ſoir livide & flétrie,
En horreur à ſes amans.

T E X T E.

de plus que la bête. Tout eſt vanité; tout tend au même lieu: ils ont tous été tirés de la terre; ils iront tous en terre. Qui connait ſi l'ame des hommes monte en haut, & ſi l'ame des bètes deſcend en bas?

l'homme n'a rien de plus que la bête? C'eſt le ſens de l'*Eccléſiaſte*. L'homme ne fait rien par lui-même, il a beſoin de la foi.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe.
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace :
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la sève nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés, dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie ! ô précieuse yvresse !
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toûjours.

Du tems qui périt sans cesse
Saisissons donc les momens ;
Possédons avec sagesse,
Goûtons sans emportemens,
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgens.

TEXTE.

Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul sans enfans ni frères : cependant il travaille sans cesse. Il est insatiable de richesses ; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire, Pour qui est-ce que je travaille ?... La femme est plus amère que la mort.

Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire les jambes) commenceront à trembler ; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire les dents) seront en petit nombre & oisives ; quand l'amandier fleurira (c'est-à-dire quand la tête sera chauve) ; que les capres se dissiperont, (c'est-à-dire, que les cheveux seront tombés ;) quand la chaine d'argent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine, (c'est-à-dire, quand on ne sera plus propre aux plaisirs) &c.

Que les plaiſirs de la table,
Les entretiens amuſans,
Prolongent pour nous le tems;
Et qu'une compagne aimable
M'inſpire un amour durable,
Sans trop régner ſur mes ſens.

Mortel, voilà ton partage
Par les deſtins accordé;
Sur ces biens, ſur leur uſage
Ton vrai bonheur eſt fondé:
Qu'ils ſoient poſſédés du ſage,
Sans qu'il en ſoit poſſédé.

Uſez, n'abuſez point, ne ſoyez point en proie
Aux déſirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, & le rire eſt trompeur.

T E X T E.

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de ſe réjouir dans ſes œuvres, & que c'eſt là ſon partage; car qui le ramenera de la mort pour connaître l'avenir?.... Ne vaut-il pas mieux manger & boire, & faire plaiſir à ſon cœur avec le fruit de ſes travaux? cela même eſt de DIEU. J'ai donc crû qu'il eſt bon que l'homme mange & boive, & qu'il jouiſſe gaïement du fruit de ſon travail pendant ſa vie; car c'eſt là ſa portion. Et quand DIEU lui a donné biens & richeſſes & pouvoir d'en jouir, c'eſt un don de DIEU...

Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de ſe réjouir & de bien faire.

J'ai réputé le rire une erreur, & j'ai dit à la joie, Pourquoi t'es-tu trompée? Marchez ſelon les voies de votre cœur & de vos yeux; mais ſachez que DIEU vous demandera compte. Eloignez le mal de vous.... Mangez votre pain, buvez votre vin avec joie; jouiſſez de la vie avec la femme que vous aimez.... car c'eſt là votre portion dans la vie, & dans le travail qui vous exerce ſous le ſoleil.

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse;
Mais n'oubliez jamais leur cause & leur auteur;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels, gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux;
Ne pensez qu'à ses loix, car c'est là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger sur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère;
La sagesse atrabilaire
Nous irrite & n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire,
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la faiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son sort vous intéresse.
Hélas! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.

Favori

T E X T E.

Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse; que votre cœur soit dans l'allégresse &c... Craignez DIEU, observez ses loix, car c'est là le tout de l'homme.

Ne soyez pas plus juste & plus sage qu'il ne faut, de peur d'être stupide. Il est bon de soutenir le juste; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas. Il n'y a point de juste sur la terre qui ne péche &c...

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit ſon eſpoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ſes tems d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence,
Même aux moins vertueux ne les refuſez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaiſſance;
Il eſt grand, il eſt beau de faire des ingrats.

Laiſſez parler les cours, & crier le vulgaire:
Leur langue eſt indiſcrète, & leurs yeux ſont jaloux.
De leurs ſuffrages faux dédaignez le ſalaire.
Dieu vous voit, il ſuffit; qu'il régne ſeul ſur vous.

L'homme eſt un vil atôme, un point dans l'étenduë:
Cependant du plus haut des palais éternels,
Dieu ſur notre néant daigne abaiſſer ſa vuë:
C'eſt lui ſeul qu'il faut craindre, & non pas les mortels.

TEXTE.

Répandez votre pain ſur les eaux qui paſſent, c'eſt-à-dire, faites également du bien à tout le monde &c.... Ne faites point attention aux choſes qui ſe diſent de vous. Dieu vous fera rendre compte en ſa juſtice de ce que vous avez fait en bien ou en mal.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Après avoir donné le Précis de l'Eccléfiaste, *qui eſt l'ouvrage le plus philoſophique de l'ancienne Aſie, voici* le Précis du Cantique des Cantiques, *par le même Mr.* Eratou. *C'eſt le poëme le plus tendre, & même le ſeul de ce genre qui nous ſoit reſté de ces tems reculés. Tout y reſpire une ſimplicité de mœurs, qui ſeule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une eſquiſſe de la poëſie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles & de jeunes hommes qui ſe mêlent quelquefois au dialogue des deux perſonnages. Les deux interlocuteurs ſont le* Chaton *& la* Sulamith. Chaton *eſt le mot hébreu, qui ſignifie l'amant ou le fiancé. La* Sulamith *eſt le nom propre de la fiancée. Pluſieurs ſavans hommes ont attribué cet ouvrage à* Salomon; *mais on y voit pluſieurs verſets qui ont fait douter qu'il en puiſſe être l'auteur.*

On a raſſemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier, qui en conſervât tout l'eſprit. Les répétitions & le déſordre, qui étaient peut-être un mérite dans le ſtile oriental, n'en ſont point un dans le nôtre. On s'eſt abſtenu ſurtout ſcrupuleuſement de toucher aux ſublimes & reſpectables allégories, que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme; & on s'en eſt tenu à la ſimplicité non moins reſpectable du texte. Nous autres éditeurs nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choſes, qu'en imprimant la lettre de Monſieur Eratou *à Monſieur* Clocpicre *aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.*

LETTRE

de Mr. ERATOU, *à Mr.* CLOCPICRE *aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.*

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'Apprends avec mépris que le *précis du Cantique des Cantiques* a encouru la cenfure de quelques ignorans, qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu, qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à *Iris*, ou une jouiffance de l'abbé *Têtu*, ou une chanfon de l'abbé de l'*Atteignan*, imprimée dans le *Mercure galant*; ils ne connaiffent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle *des conquêtes*; ils ne peuvent fe faire une idée des tems héroïques, ou patriarchaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Afie, ce qu'elle eft dans la paroiffe de St. André-des-arts, ou des arcs, & dans la cour du palais.

Il faut apprendre à ces pedans petits-maîtres, qu'il y a toûjours eu une grande différence entre les mœurs des Afiatiques qui n'ont jamais changé, & celle des badauts de Paris qui changent tous les jours. Ils doivent fe mettre dans la tête que la princeffe *Naufìcaa*, fille du roi *Alcinoüs*, & l'époufe du *Cantique des Cantiques*, & la naïve parente de *Boos*, & *Lia*, & *Rachel*, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chaftes amours, la propagation de l'efpèce humaine, ne faifaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chanfons; on ne mettait point fur un théâtre d'opéra les amours les plus lafcifs, avec l'approbation d'un cenfeur, & la permiffion du lieutenant de police de Jérufalem.

Si les amours refpectables de l'époux & de l'époufe commencent par ces mots, *Ifaguni minfichot piho Kytobem dodeka me yayin: Qu'il me baife d'un baifer de fa bouche, car fa gorge*

est meilleure que du vin : c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris ; c'est que ni notre galanterie, ni notre petit esprit critique, ni notre insolence pédantesque, n'étaient pas connus à Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître, vous qui n'êtes savans que dans la langue de l'opéra de Paris, du barreau de Paris, & des brochures de Paris ; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre stile, osez lire le livre d'*Ezéchiel* ; vous serez scandalisés que DIEU ordonne au prophête de manger son pain couvert d'excrémens humains, & qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte, on ne cuit pas aujourd'hui son pain autrement ; surtout que les plus vils excrémens, & le bourgeois le plus fier qui achète un office, sont absolument égaux aux yeux du Créateur, & même aux yeux du sage ; que rien n'est ni dégoutant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon l'esprit d'ignorance & d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages & ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes, seraient bien étonnés s'ils lisaient le seiziéme & le vingt-troisiéme chapitre d'*Ezéchiel*, qu'ils n'ont jamais lu ; ils verront dans le seiziéme, que DIEU même compare Jérusalem à une jeune fille, pauvre, mal-propre, dégoutante. J'ai eu pitié de vous, dit-il, je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. *Et ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda, & transivi per te, & vidi te, & ecce tempus amantium, & extendi amictum meum super te, & facta es mihi, & te lavavi aquâ, & vestivi te discoloribus -- & ornavi te ornamentis, & dedi armillas & torquem . . . . sed habens fiduciam in pulchritudine tua --- fornicata es cum omni transeunti --- & fecisti tibi simulacra masculina, & fornicata es cum eis --- & fecisti tibi lupanar, & fornicata es cum vicinis magnarum carnium -- & dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.*

Le vingt-troisiéme chapitre est encor beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs *Oolla* & *Oliba*, qui se sont abandon-

nées aux plus infames proſtitutions ; *Oolla* a aimé avec fureur de jeunes officiers & de jeunes magiſtrats. *Oliba inſanivit amore ſuper concubitum eorum qui habent membra aſinorum, & ſicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces tems-là on ne faiſait point ſcrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'oſons dire, & d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicateſſe ? C'eſt que plus les mœurs ſont dépravées, plus les expreſſions deviennent meſurées. On croit regagner en langage ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'eſt enfuie des cœurs, & s'eſt réfugiée ſur les lévres. Les hommes ſont enfin parvenus à vivre enſemble, ſans ſe dire jamais un ſeul mot de ce qu'ils ſentent, & de ce qu'ils penſent ; la nature eſt partout déguiſée, tout eſt un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus ſimple, de plus vrai que le *Cantique des Cantiques ;* donc il n'eſt pas fait pour notre langue, diſent ces hypocrites qui liſent l'*Aloiſia*, & qui prennent des airs graves en ſortant des lieux que fréquentait *Oliba*.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque, n'eſt point indécente ; elle eſt tendre, elle eſt noble, elle n'eſt point recherchée, comme celle de *Théodore de Bèze :*

Ecce tu belliſſima
His columbis prædita
Pætulis ocellulis
Hinc & indè pendulis
Criſpullis cincinnulis.

J'ai eu ſurtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'eſprit licentieux de quelques jeunes gens abuſe quelquefois. Pluſieurs interprêtes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce paſſage : *Miſit manum ad foramen, & intremuit venter meus :* & cet autre : *Abſque eo quod intrinſecus latet.*

Calmet même en adoptant le ſens dans lequel *St. Jérôme*

entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'*Ovide*.

. . . . *Si qua latent meliora putat.*

Calmet était comptable aux ſavans des diverſes traductions de ſes paſſages. Il devait rappeller les uſages anciens de l'orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaiſans, ni pour les mauvais critiques de nos jours. Mais le devoir d'un commentateur, & celui d'un poëte ne ſont pas les mêmes. J'imite, je rédige, & je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images, qui autrefois n'étaient que naïves, & peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai ſupprimé celles qui vont plus loin que la tendreſſe, & qui peuvent paraître trop phyſiques; de même que j'ai adouci dans l'*Eccléſiaſte*, ce qui pouvait paraître d'une métaphyſique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir ſupprimé les choſes hardies, n'ont pas fait aſſez d'attention au tems préſent; & ceux qui me reprochent d'avoir fidélement exprimé les autres, n'ont aucune connaiſſance des tems paſſés.

En un mot, l'eſprit du texte eſt entiérement conſervé dans mon ouvrage. C'eſt ainſi que les princes de l'égliſe de Rome en ont jugé, & leur approbation a un peu plus de poids que les cenſures de quelques laïcs qui n'entendent ni l'hébreu, ni le grec, ſavent très peu le latin, parlent très mal français, & ſe mêlent toûjours de dire leur avis ſur ce qui ne les regarde point.

PRECIS
DU
CANTIQUE DES CANTIQUES.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON, LA SULAMITH.

Les compagnes, les amis du Chaton *ne parlent pas.*

LE CHATON.

QUe les baisers ravissans,
De ta bouche demi close,
Ont enyvré tous mes sens!

TEXTE.

Qu'il me baise, ou qu'elle me baise des baisers de sa bouche; car vos mammelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume; & votre nom est une huile répanduë.

REMARQUE.

Quoique plusieurs grands personnages ayent crû que c'était la Sulamith *qui parlait dans ces deux premiers versets; cependant, comme il s'agit de mammelles, il a paru plus convenable de mettre ces paroles dans la bouche du* Chaton. *De plus, la comparaison des mammelles avec les grapes de raisin & avec du vin, se retrouve plusieurs fois dans le cantique; & c'est toûjours le* Chaton *qui parle. Les hébraïsans disent que le terme qui répond à mammelle, est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grace.* Tetons *est trop peu grave.* Sein *est trop vague. Les savans croyent qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.*

Les lys, les boutons de rose,
De tes deux globes naissans,
Sont à mon ame enflammée
Comme les vins bienfaisans
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor est parfumée:
Sous les murs des Pharaons,
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondissantes
Ont moins de légéreté;
Les colombes caressantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté, mais j'aime;
Mais je suis belle aux yeux de mon amant.

Lui

TEXTE.

Mon amie, je te compare aux chevaux attelés aux chars de *Pharaon.* Ah que vous ètes belle! vos yeux sont comme des yeux de colombe.

Je suis noire, mais je suis belle comme les tabernacles de *Cédar*, & comme les pelisses de *Salomon*.....

Ne considérez pas que je suis trop brune, car c'est le soleil qui m'a halée. Mes parens m'ont fait garder les vignes. Hélas! je n'ai pu garder ma propre vigne.

REMARQUE.

Ces paroles semblent prouver que la Sulamite *est une bergère, une villageoise, qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, & que par conséquent ce cantique n'est pas l'épithalame de* Salomon *& d'une fille du roi d'Egypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses Egyptiennes n'étaient pas noires, & ne gardaient pas les vignes.*

Lui feul il fait ma joie & mon tourment.
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parens la févère rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur;
Le vendangeur en était affez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Ren juftice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans fon palais
A cent femmes, cent maîtreffes,
Seul objet de leurs tendreffes,
Et feul but de tous leurs traits.
Mille autres font renfermées
Dans ce palais des plaifirs,
Et briguent par leurs foupirs,

TEXTE.

Si tu ne te connais pas la plus belle des femmes, va paître tes moutons & tes chevreaux...... Il y a foixantes reines, quatre-vingt con-

REMARQUE.

Ces foixante reines & ces quatre-vingt concubines ont fait penfer à plufieurs commentateurs que ce n'eft pas Salomon *qui compofa ce cantique, puifque* Salomon *avait fept cent femmes & trois cent concubines, felon le texte facré. Peut être n'avait-il alors que foixante femmes. Il fe peut auffi que l'auteur parle ici d'un autre roi que* Salomon. *Les commentateurs qui ne croyent pas que le* Cantique des Cantiques *foit de ce roi Juif, préten-*

L'heureux moment d'être aimées.
Je ne possède que toi.
Mais ce ferrail d'un grand roi,
Ces compagnes de sa couche,
Ces objets si glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche.
Rien n'approche sous les cieux
D'un sourire de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes si hautaines,
A ton aspect ont pâli ?
Leur éclat s'en est terni.
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes se sont écriées,
Elle est plus belle que nous !

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes sens, de mon ame,

TEXTE.

cubines, & de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines & les concubines t'ont admirée.

REMARQUE.

dent qu'il n'est guères vraisemblable que Salomon *dise à sa bien aimée, Tu es plus belle que toutes les maitresses du roi. C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeller une femme* ma reine. *Cependant il est tout aussi naturel que* Salomon *dise à sa nouvelle femme, Tu es plus belle que toutes mes femmes & mes maitresses.*

De tous mes vœux, de tous mes ſentimens,
Me fait goûter de fortunés momens.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour, verſez ſur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs.
Que ſur mon ſein mon tendre amant repoſe,
Qu'en s'endormant, de moi-même il diſpoſe;
Qu'il ſoit à moi dans les bras du ſommeil;
Que de ſes mains il me tienne embraſſée;
Que ſon image occupe ma penſée,
Et qu'il m'embraſſe encor à ſon réveil.
Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toûjours;
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit ſacré, dépoſitaire
Des mouvemens de mon cœur,
Des amours doux ſanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Eveillez-vous, mes compagnes,

TEXTE.

Mon bien-aimé eſt comme un bouquet de mirthe; il demeurera entre mes mammelles... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour. Qu'il mette ſa main gauche ſur ma tête, & que ſa main droite m'embraſſe.

Je dors, mais mon cœur veille.

REMARQUE.

Il eſt difficile d'expliquer comment à la fois on dort & on veille. C'eſt une figure aſiatique qui exprime un ſonge.

Venez plaindre mon tourment ;
Prés, ruiſſeaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.
Je l'ai perdu, le ſeul bien qui m'enchante.
Ah! je l'entends, j'entends ſa voix touchante ;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah je te voi!
Mon cœur s'échappe & s'envole après toi.
Hélas! une fauſſe image
Trompe mes yeux égarés ;
Je ne vois plus qu'un nuage ;
Les regrets ſont le partage
De mes ſens deſeſpérés.
O mes compagnes fidelles,
Voyez mes craintes cruelles,
Adouciſſez ma douleur ;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre eſt honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel Dieu m'en a ſéparée ?

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel eſt l'amant heureux,
Qui vous retient dans de ſi douces chaines.

TEXTE.

J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon ame ; je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a paſſé ſa main par le trou, & mon ventre treſſaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus ; mon ame s'eſt liquéfiée. Je l'ai cherché, & je ne l'ai point trouvé, &c.

La Sulamite *dit enſuite qu'elle a cherché ſon* Chaton *aux portes de la ville, & que les gardes l'ont battuë ; ce qui ne convienđrait guère à une épouſe de* Salomon.

Nous partageons votre joye & vos peines,
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre
Eſt le plus beau des humains,
L'amour forma de ſes mains
Son ſein plus blanc que l'albâtre
L'ébène de ſes cheveux
Ombrage ſon front d'yvoire;
Ce front noble & gracieux,
Ce front couronné de gloire;
Un feu pur eſt dans ſes yeux.
Sous une telle figure
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Dieu des Dieux.
Mais de ſon cœur vertueux
Si je faiſais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

TEXTE.

Je vous conjure, filles de Jéruſalem, ſi vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour....

LES FILLES.

Quel eſt le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes? &c.

LA SULAMITE.

Mon bien-aimé eſt blanc & rouge, choiſi entre mille; ſes cheveux ſont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau. Ses yeux ſont comme des pigeons ſur le bord des eaux lavés dans du lait. Ses joues ſont comme des parterres d'aromates; ſa poitrine eſt comme un yvoire marqueté de ſaphirs, &c.

LES FILLES.

Où eſt allé votre bien-aimé? nous l'irons chercher avec vous.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie ;
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras.
Dans mes jardins j'avais porté mes pas ;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable & fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le tems est un bien précieux !
Tout le consume, & l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits ;
Dans les bons vins que votre ame se noie ;
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure,
Doux & tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.
Ne souffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement.

TEXTE.

LE CHATON.

Je suis descendu dans le jardin des noïers, pour voir les fruits des vallées... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit, Je monterai sur le palmier, & j'en prendrai les fruits ; car vos mammelles sont comme des grapes de raisin, &c.

J'ai bû mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis, buvez, enyvrez-vous, mes très chers amis.

REMARQUE.

C'était un usage commun dans les pays chauds, de ne point boire son vin pur. On le mêlait souvent avec du lait. Dans l'Odyssée on y infuse des raclures de fromage. Les anciens different de nous en tout.

L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos mirthes amoureux ;
Prenons ſoin de leur culture ;
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure.
Fuyons le bruyant ſéjour
De cette ſuperbe ville.
Le village eſt plus tranquille ;
Et la nature & l'amour
L'ont choiſi pour leur azile.

TEXTE.

Je ſuis à mon bien-aimé, & ſon cœur ſe retourne vers moi. Venez, ſortons dans les champs, demeurons au village ; levons-nous matin pour aller aux vignes. C'eſt là que je vous donnerai mes mammelles.

LE PAUVRE DIABLE.

Quel parti prendre ? où ſuis-je ? & qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jetté,
Germe naiſſant par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin, de grace inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire & ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct; bien ſavoir ce qu'on aime;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
J'aurais aimé le métier de la guerre.
Qui vous retient ? allez ; déja l'hyver
A diſparu ; déja gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc de Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être apperçu de lui.
— Il n'eſt plus tems, j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,
Plus on en tuë, & plus il s'en préſente :

Ils

Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois,
Et de Provence, & des monts Francomtois,
En botte, en guêtre, & furtout en guenille,
Tous affiégeant la porte de Crémille,
Pour obtenir des maîtres de leur fort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreffée,
J'allai montrer ma mine embarraffée;
Mais un commis me prenant pour un fot,
Me rit au nez, fans me répondre un mot;
Et je voulus après cette avanture,
Me retourner vers la magiftrature.
— Eh bien! la robe eft un métier prudent;
Et cet air gauche, & ce front de pédant,
Pourront encor paffer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleufes têtes!
Vite achetez un emploi de Caton;
Allez juger; êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eft fait. — Vil atôme!
Quoi! point d'argent? & de l'ambition!
Pauvre impudent, appren qu'en ce royaume
Tous les honneurs font fondés fur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'eft rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connai quelle eft la trempe;
Avec de l'or je te fais préfident,
Fermier du roi, confeiller, intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler! rampe.
— Hélas! Monfieur, déja je rampe affez.
Ce fol efpoir qu'un moment a fait naître,

Ces vains desirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau;
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel azile,
Que les ennuis en sont leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpens,
Que ce n'est plus ce ridicule tems
Où le capuce, & la toque à trois cornes,
Le scapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de *François* & d'*Ignace*
Bien reconnus sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre & bondit sous son maître;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un gueret où mes épics vont naître;
L'âne me plait, son dos porte au marché

Les fruits du champ que le ruſtre a béché ;
Mais pour le ſinge, animal inutile,
Malin, gourmand, ſaltimbanque indocile,
Qui gâte tout, & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'eſt le cheval: un *a*) Pequet, un *b*) Pleneuf,
Un trafiquant, un commis eſt le bœuf,
Le peuple eſt l'âne, & le moine eſt le ſinge.
— S'il eſt ainſi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie!
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étais ſans biens, ſans métier, ſans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs;
Je croyais même avoir des protecteurs.
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur auſſi.
— Ce métier-là ne t'a pas réuſſi,
Je le vois trop. Ça, fai-moi, pauvre Diable,
De ton déſaſtre un récit véritable.
Que faiſais-tu ſur le parnaſſe? — Hélas!
Dans mon grenier entre deux ſales draps,
Je célébrais les faveurs de Glicère,
De qui jamais n'approcha ma miſère;
Ma triſte voix chantait d'un goſier ſec
Le vin mouſſeux, le Frontignan, le Grec;
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;

a) Premier commis, grand travailleur.
b) Intendant des vivres, grand travailleur auſſi.

Faute de bas paſſant le jour au lit,
Sans couverture, ainſi que ſans habit,
Je fredonnais des vers ſur la pareſſe :
D'après Chaulieu je vantais la molleſſe.
Enfin un jour qu'un ſurtout emprunté
Vêtit à crû ma triſte nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin, penſif & conſterné,
Rimant une ode, & n'ayant point diné,
Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Des Fontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal ſe nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon.
Je m'engageai ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépéçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire ;
Je critiquai, ſans eſprit & ſans choix,

Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin, que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lys,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.
M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatyrique,
Manquant de tout dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe.
Je lui contai tous les tours du croquant.
Mon cher pays, ſecourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas ſeront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques ſacrés;
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche;
Avec le tems un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd, la ſcène eſt en Afrique;
A la Clairon vous le préſenterez:
C'eſt un tréſor: allez & proſpérez.
Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,

Bureau de vers où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe & grêle
Le triſte drame écrit pour la Denêle.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil!
La d'Angeville eſt plaiſante & moqueuſe;
Elle riait; Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait;
Et renvoyé penaut par la cohuë,
J'allai gronder & pleurer dans la ruë.
De vers, de proſe & de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un caffé,
Greſſet doué du double privilège
D'être au collège un bel eſprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège;
Greſſet dévot; longtems petit badin,
Sanctifié par ſes palinodies;
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la vierge il demandait pardon.
— Greſſet ſe trompe, il n'eſt pas ſi coupable;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne ſuffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour conſommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conſeils les plus ſages;
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;

Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, & je vais à Verſaille;
Maudit voyage ! hélas chacun ſe raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il eſt reçu bien mal;
Et les laquais inſultent ſa figure,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.
L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit perſonnage;
Au peu d'eſprit que le bon homme avait,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait;
Il entaſſait adage ſur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer.
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous penſames,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginames.
— L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée;
Et tous les deux nous fimes par moitié
Un drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas;
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas

De ce faux genre, & j'aime aſſez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans ſon jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois ſe rendre intéreſſant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'eſt point né plaiſant.
Fus-tu joué? ton drame hetéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réuſſite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grace
M'allait ſans vie étendre ſur la place;
On me porta dans un logis voiſin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma piéce.
— Le pauvre enfant! ſon malheur m'intéreſſe;
Il eſt naïf! Allons, pourſui le fil
De tes récits: ce logis quel eſt-il?
— Cette maiſon d'une nouvelle eſpèce,
Où je reſtai longtems inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'aſſemblaient ſix fois en deux ſemaines
Un reſte impur de ces énergumènes,
De Saint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monſtres de notre tems.
Miſſel en main la cohorte infernale
Pſalmodiait en ce lieu de ſcandale,
Et s'exerçait à des contorſions,

Qui

Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en ſurſaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes eſprits remontèrent;
Je ſoulevai mon corps ſur mon grabat,
Et m'aviſai que j'étais au ſabat.
Un gros rabin de cette ſinagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ſes ſaints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreſſe.
Maître Abraham, après cinq ou ſix mots
De compliment, me tint ce beau propos:
» J'ai comme toi croupi dans la baſſeſſe,
» Et c'eſt le lot des trois quarts des humains;
» Mais notre ſort eſt toûjours dans nos mains.
» Je me ſuis fait auteur diſant la meſſe,
» Perſécuteur, délateur, eſpion;
» Chez les dévots je forme des cabales;
» Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales,
» Pour les combattre & pour me faire un nom,
» Pieuſement ſemant la zizanie,
» Et l'arroſant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art eſt aſſez bon;
» Sui comme moi les méchans à la piſte;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,
» Au géomètre; & ſurtout prouve bien
» Qu'un bel eſprit ne peut être chrétien.
» Du rigoriſme embouche la trompette;
» Sois hypocrite, & ta fortune eſt faite.
—A ce diſcours ſaiſi d'émotion,
Le cœur encor aigri de ma diſgrace,

Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts, & la troupe en beſace,
Qui fut témoin de ma vive aſtion,
Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait; ſi ta tête eſt légère,
Je m'apperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta miſère?
— Las! où courir dans mon deſtin maudit?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends ſoudain qu'un oncle trépaſſé,
Vieux janſéniſte & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab inteſtat malgré lui m'a laiſſé
D'argent comptant un immenſe héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décraſſe, & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prens mon vol; je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Etre officier, ſignaler mes exploits,
Puis de Thémis endoſſer la ſoutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appellé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'eſprit alors, & tous mes vers

Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je ſuis aimé des dames que je ſers.
Pour completter tant d'agrémens divers,
On me propoſe un très bon mariage ;
Mais les conſeils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle danſait à ce tripot lubrique,
Que de l'égliſe un miniſtre impudique
(Dont Marion *c*) fut ſervie aſſez mal,)
Fit élever près du palais Royal.
  Avec éclat j'entretins donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguai les vers & les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux :
Je conduiſais ma Laïs triomphante,
Les ſoirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, azile des amours,
Par *d*) Outrequin rafraichi tous les jours.
Quel beau vernis brillait ſur ſa voiture !
Un petit peigne orné de diamans
De ſon chignon ſurmontait la parure ;
L'Inde à grands fraix tiſſut ſes vêtemens,
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où ſa peau blanche & ferme autant qu'égale,
S'embelliſſait dans des eaux de jaſmin.

c) Marion Delorme, fille très reſpectée en ſon tems.

d) Mr. Outrequin qui fait arroſer le rempart fort proprement.

A ſon ſouper un ſurtout de Germain
Et trente plats chargeaient ſa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous diſe ?
Je payai cher ma brillante ſotiſe,
En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mon ſort, il faut que je l'avouë.
Conſeillez-moi. —— Mon ami, je te louë
D'avoir enfin déduit ſans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité ;
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, ſoit diſant beaux eſprits,
Qui diſſertant ſur les piéces nouvelles,
En font encor de plus ſifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.

J'eſtime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoye arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie ;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham, & ſes vils compagnons,

Sont une eſpèce encor plus odieuſe.
Quant aux Catins, j'en fais aſſez de cas ;
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre Diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
  Ecoute, il faut avoir un poſte honnête:
Les beaux projets dont tu fus tourmenté,
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conſeiller;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtiſan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Pren ton parti, répon-moi, veux-tu l'être?
Oui-da, Monſieur, — Quatre fois dix écus
Seront par an ton ſalaire; & de plus,
D'aſſez bon vin chaque jour une pinte
Rajuſtera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge ; & ſurtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
  — J'obéïrai ſans replique à mon maître,
En bon portier : mais en ſecret, peut-être,
J'aurais choiſi, dans mon ſort malheureux,
D'être plutôt le portier des chartreux.

LA VANITÉ.

QU'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Répon donc. —— a) L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
—— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins: condui bien ton ménage,
Diverti-toi, boi, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crane est offusqué!
—— Ah! j'ai fait un discours, & l'on s'en est moqué!
Des plaisans de Paris j'ai senti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra justice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
—— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux,
Il a trop peu de tems, & trop de soins à prendre,
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir. En un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.

a) Un provincial dans un mémoire, a imprimé ces mots: *Il faut que tout l'univers sache que leurs majestés se sont occupées de mon discours, le roi l'a voulu voir, toute la cour l'a voulu voir, les messieurs & les dames sont priés de le voir.* Il dit dans un autre endroit, *que sa naissance est encor au-dessus de son discours.* Un frère de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les passages de ce Monsieur, & pour le corriger il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il n'en faut.

La cour te croira fou ; reſte chez toi, bon homme.
— Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'aſſomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi* pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On mépriſe à Paris mes chanſons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques,
Et ma proſe aux quarante ! Un tel renverſement
D'un état policé détruit le fondement ;
L'intérêt du public ſe joint à ma vengeance ;
Je prétends des plaiſirs réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais parler au roi.
— Ainſi nouveau venu ſur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même un pauvre énergumène
De ſon plaiſant délire amuſait les paſſans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon ſens ;
Souvent nous reſſemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour ſe venger des rats.
Voyez dans ce réduit ce craſſeux janſéniſte,
Des nouvelles du tems infidèle copiſte,
Vendant ſous le manteau ces mémoires ſacrés
De bedaux de paroiſſe, & de clercs tonſurés ;
Il penſe fermement, dans ſa ſuperbe extaſe,
Reſſuſciter les tems des combats d'Athanaſe.
Ce petit bel eſprit, orateur du barreau,
Allignant froidement ſes phraſes au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler ſon beau nom, du couchant à l'aurore ;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Ciceron.

Bertier dans ſon collège eſt ſurnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme ſage
Doit penſer dans Pekin comme dans ſon village :
Et la vieille badaude au fond de ſon quartier,
Dans ſes voiſins badauts voit l'univers entier.
Je ſuis loin de blâmer le ſoin très légitime
De plaire à ſes égaux, & d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi, ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit chez les ſiens bien venu,
Etre approuvé du moins de ſes graves confrères ;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur ? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau, pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel (& ſurtout dans notre âge)
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage !
Pyrrhon ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci git qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voila votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieux ! jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babilone.
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſyle où ſon ombre repoſe ;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe !

LE

LE RUSSE A PARIS.

VOus avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenſes déſerts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis inſtruiſant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs, & les loix?
Pourquoi vous dérober aux ſept aſtres de l'ourſe?
Beaux lieux où nos Français dans leur ſavante courſe
Allèrent de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle applati par Newton;
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes,
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes.
Eſt-ce un pareil deſſein qui vous conduit chez nous?
— Non, je viens m'éclairer, m'inſtruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obſerver & l'entendre.
— Aux bords de l'occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vaſtes états vous touchez à la fois
Au pays de Chriſtine, à l'empire Chinois;
Le héros de Narva ſentit votre vaillance;
Le brutal janiſſaire a tremblé dans Bizance;
Les hardis Pruſſiens ont été terraſſés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en ſavez aſſez.
— J'ai voulu voir Paris: les faſtes de l'hiſtoire
Célèbrent ſes plaiſirs & conſacrent ſa gloire.
Tout mon cœur treſſaillit à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs! quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embelliſſaient encor à l'éclat de vos fêtes,
L'étranger admirait dans votre auguſte cour

Cent filles de héros conduites par l'amour ;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours si touchantes,
Dansant avec Louïs sous des berceaux de fleurs,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, & rassemblait les arts ;
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux aîlés les pavillons de France,
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise, & les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres
Accrus par la culture & meuris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le tems doit augmenter la splendeur de l'état ;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.
— Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux ;
Les esprits sont changés, & les tems sont fâcheux.
— Et que vous reste-t-il de vos magnificences ?
— Mais — nous avons souvent de belles remontrances ;
Et le nom d'Ysabeau *a*) sur un papiet timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

a) Greffier du parlement de Paris.

— C'eſt beaucoup, mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuiſe ſes tréſors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Yſabeau ne vous ſuffiront pas;
Il faut des matelots, des vaiſſeaux, des ſoldats...
— Nous avons à Paris de plus grandes affaires.
— Quoi donc? — Janſénius — la bulle — ſes miſtères:
De deux ſages partis les cris & les efforts,
Et des billets ſacrés payables chez les morts,
Et des convulſions & des réquiſitoires,
Rempliront de nos tems les brillantes hiſtoires.
Le Franc de Pompignan, par ſes divins écrits,
Plus que Paliſſot même occupe nos eſprits;
Nous quittons & la foire, & l'opéra comique,
Pour juger de Le Franc le ſtile académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers,*
Que le roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers.
L'univers cependant voit nos apoticaires
Combattre en parlement les jéſuites leurs frères:
Car chacun vend ſa drogue, & croit ſur ſon paillier,
Fixer comme Le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moſcou de ces nobles querelles?
— En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne ſavent pas un mot de ces fameux débats.
— Quoi! du clergé Français la gazette *b*) prudente,
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le journal du chrétien, le journal de Trévoux,
N'ont point paſſé les mers, & volé juſqu'à vous?
— Non. — Quoi! vous ignorez des mérites ſi rares?
— Nous n'en avons jamais rien appris. — Les barbares!

b) Les nouvelles eccléſiaſtiques.

Hélas! en leur faveur mon eſprit abuſé,
Avait crû que le nord était civiliſé.
— Je viens pour me former ſur les bords de la Seine;
C'eſt un Scythe groſſier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De diſſiper la nuit qui couvre encor ſes yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs diſciples nourris de leur vaſte ſcience,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?
— Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,
Brille d'un nouveau feu, loin d'être conſumé.
Nous avons parmi nous des pères de l'égliſe.
— Nommez-moi donc les ſaints que le ciel favoriſe.
— Maître Abraham Chaumeix, Hayer le recollet,
Et Bertier le jéſuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Grizel, & tant d'autres;
Ils ſont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût deſcendu ſur eux:
De leur ſiécle prophane inſtructeurs généreux,
Cachant de leur ſavoir la plus grande partie,
Ecrivant ſans eſprit par pure modeſtie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.
— Je n'ai point encor lu ces ſolides auteurs;
Il faut que je vous faſſe un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon ſens ſous le maſque des ris;
Et c'eſt pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,

Qui fit voir en riant la raiſon ſur la ſcène,
Par ceux qui l'ont ſuivi ſerait-il éclipſé?
— Vous parlez de Molière! oh ſon régne eſt paſſé;
Le ſiécle eſt bien plus fin; notre ſcène épurée,
Du vrai beau qu'on cherchait eſt enfin décorée.
Nous avons les *remparts c*), nous avons *Ramponeau;*
Au lieu du Miſantrope on voit Jacques Rouſſeau,
Qui marchant ſur ſes mains, & mangeant ſa laituë,
Donne un plaiſir bien noble au public qui le huë.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos ſuccès,
Et l'honneur éternel de l'empire Français.
A ce brillant tableau connaiſſez ma patrie.
— Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends aſſez; mais parlons ſans détour;
Votre nuit eſt venuë après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux ſerait-elle bannie?
Parmi cent beaux eſprits n'eſt-il plus de génie?
— Un génie? ah grand Dieu! puiſqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie;
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Bertiers, les Chaumeix, & juſques aux Frérons,
Déja de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboye;
Les chiens de Saint Médard s'élancent ſur leur proye:
Un petit magiſtrat à peine émancipé,

c) Les comédies qu'on jouë ſur le boulevart.

Un pédant ſans honneur à Biſſêtre échappé,
S'il a du bel eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux traveſtit les vertus ;
Tous les traits ſont lancés, tous les rêts ſont tendus.
On cabale à la cour, on ameute, on excite
Ces petits protecteurs ſans place, & ſans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui ſe ſont faits dévots, de peur de n'être rien.
N'oſant parler au roi qui hait la médiſance,
Et craignant de ſes yeux la ſage vigilance,
Ces oiſeaux de la nuit raſſemblés dans leurs trous,
Exhalent les poiſons de leur orgueil jaloux:
Pourſuivons, diſent-ils, tout citoyen qui penſe.
Un génie ! il aurait cet excès d'inſolence!
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il eſt ſans mœurs & ſans religion ;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'eſt gravé lui-même,
Qu'il n'eſt point implacable, & qu'il ſuffit qu'on l'aime.
Dans le fond de ſon ame il ſe rit des Fantins,
De Marie à la Coque & de la fleur des ſaints.
Aux erreurs indulgent, & ſenſible aux miſères,
Il a dit, on le ſait, que les humains ſont frères ;
Et dans un doute affreux lâchement obſtiné,
Il n'oſa convenir que Newton fût damné.
Le brûler eſt une œuvre & ſage & méritoire.
Ainſi parle à loiſir ce digne conſiſtoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux ;
Et des petits péchés, commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un ſage.

— Hélas ! ce que j'apprends de votre nation,
Me remplit de douleur & de compaſſion.
— J'ai dit la vérité, vous la vouliez ſans feinte ;
Mais n'imaginez pas que triſtement éteinte,
La raiſon ſans retour abandonne Paris ;
Il eſt des cœurs bien faits, il eſt de bons eſprits,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens la patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.
— Adieu, je reviendrai quand ils ſeront changés.

APOLOGIE DE LA FABLE.

SAvante antiquité, beauté toûjours nouvelle,
Monumens du génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers ;
Vous embelliſſez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toûjours verds,
C'eſt Atis aimé de Cibèle ;
La précoce Hiacinte eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſait Apollon.
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon.
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horiſon
Sont couverts de métamorphoſes.
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon.
L'ennemi des troupeaux eſt le roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomèle gémiſſante.
Si le ſoleil ſe couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me préſente Andromède & Perſée ;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimats de la Zône glacée ;

Tout

Tout l'Olimpe eſt peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! ſéduiſante magie !
Qu'Héſiode me plait dans ſa théologie,
Quand il me peint l'amour débrouillant le cahos,
S'élançant dans les airs & planant ſur les flots !
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc,
Vos reliques, vos ſcapulaires,
Et la guimpe d'Urſule, & la craſſe du froc ;
Mettez la fleur des ſaints à côté d'un Homère :
Il ment, mais en grand-homme ; il ment, mais il ſait plaire.
Sottement vous avez menti,
Par lui l'eſprit humain s'éclaire ;
Et ſi l'on vous croyait, il ſerait abruti.
On chérira toûjours les erreurs de la Grèce,
Toûjours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrétiens à la meſſe,
Ils ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen : nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des Dieux que Rome avait connus ;
C'eſt Mars & Jupiter, c'eſt Saturne & Vénus,
Qui préſident au tems, qui font nos deſtinées.
Ce mélange eſt impur, on a tort ; mais enfin
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin,
Le matin catholique, & le ſoir idolâtre,
Déjeunant de l'autel, & ſoupant du théâtre.

SUR

CE QU'ON M'A ÉCRIT QUE PENDANT la maladie du DAUPHIN *plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux un cierge à la main devant la statuë équestre de* HENRI IV.

INtrépide soldat, vrai chevalier, grand-homme,
Bon roi, fidèle ami, rendre & loyal amant,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement ;
Hénri, tous les Français adorent ta mémoire,
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour ;
Et peut-être autrefois, quand j'ai chanté ta gloire,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejettons de ta race chérie,
Des marches de ton trône au tombeau descendu,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.
Lorsque la mort sur lui levait sa faulx tranchante,
On vit de citoyens une foule tremblante
Entourer ta statuë & la baigner de pleurs ;
C'était là leur autel ; & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui nâquit aux chaumes de Nanterre,
Pieusement célèbre en des tems ténébreux,
A vu sans s'allarmer qu'on t'adressât des vœux :
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage,
Tu l'as trop mérité ; c'est toi, c'est ton courage

Qui préside à l'état raffermi par tes mains :
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères,
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
Invoquaient des héros, & non pas des bergères.
O si de mes déserts où j'achève mes jours,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre empire,
Si comme au tems d'Orphée un enfant de la lire,
De l'ordre des destins interrompait le cours,
Si ma voix!.... mais tout cède à leur arrêt suprême ;
Ni nos chants, ni nos cris, ni l'art & ses secours,
Les offrandes, les vœux, les autels, ni toi-même,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.
A d'immuables loix Dieu soumit la nature.
Sur ces monts entassés séjour de la froidure,
Au creux de ces rochers, dans ces gouffres affreux,
Je vois des animaux maigres, pâles, hideux,
Demi nuds, affamés, courbés sous l'infortune ;
Ils sont hommes pourtant ; notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissans,
A paîtrir de ses mains leur substance mortelle,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens,
Qu'à former les vainqueurs de Pharsale & d'Arbelle.
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés ;
Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche & consolent le sage.
Tout est égal au monde ; un mourant n'a point d'âge :
Le dauphin le disait au sein de la grandeur,
Au printems de sa vie, au comble du bonheur ;
Il l'a dit en mourant, de sa voix affaiblie,
A son fils, à son père, à la cour attendrie.

O toi, trifte témoin de fon dernier moment,
Qui lis de fa vertu ce faible monument,
Ne me demande point ce qui fonda fa gloire,
Quels funeftes exploits affurent fa mémoire,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir,
Ce qu'il fit fur la terre . . . . il t'apprit à mourir.

DISCOURS A MON VAISSEAU. a)

O Vaiſſeau qui portes mon nom,
Puiſſes-tu comme moi réſiſter aux orages !
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permeſſe d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
Que Jean-Jacque a vanté dans ſon nouveau jargon.
Va débarquer ſur ces rivages
Patouillet, N...... & Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon,
Ils ne ſervent le roi noblement & ſans gages.

Mais non, ton ſort t'appelle aux dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe,
La liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
Le chapeau qui la couvre eſt orné de lauriers;
Et malgré ſes partis, ſa fougue, & ſa licence,
Elle tient dans ſes mains la corne d'abondance,
Et les étendarts des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guères
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou ſi ton Breton nautonier
Te conduit près de Naple en ce ſéjour fertile,
Qui fait bien plus de cas du ſang de St. Janvier,
Que de la cendre de Virgile.

a) Une compagnie de Nantes vient de mettre en mer un beau vaiſſeau qu'elle a nommé *le Voltaire.*

Ne va point fur le Tibre, il n'eft plus de talens,
Plus de héros, plus de grand-homme;
Chez ce peuple de conquérans
Il eft un pape, & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois fépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, fous qui l'hydre expira,
Et qui des cieux jaloux brava toûjours la reine.
Tu verras en Efpagne un *b*) Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale;
Des fuperftitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau,
De l'inquifition la puiffance infernale.
Di-lui, qu'il eft en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles fans doute, ainfi que le vaiffeau
Qui tranfporta dans la Colchide
Les deux gemeaux divins, Jafon, Orphée, Alcide:
Baptifé fous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes fotifes,
Que mes chers Français ont commifes
Sur l'un & fur l'autre élément!

Tu brûles de partir, atten, demeure, arrête,
Je prétends m'embarquer, atten-moi, je te joins:
Libre de paffions & d'erreurs & de foins,
J'ai fu de mon afyle écarter la tempête;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes fombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame eft encor inquiète:

b) Mr. le comte d'Aranda.

Des méchans & des sots je suis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Deshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta pour combler mon ennui
Le Tacite de la Bletrie.
Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.
Ainsi je m'occupais sans suite & sans méthode
De ces pensers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode;
Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut & me dit,
Tu trouveras partout la même impertinence.
Les ennuyeux & les pervers
Composent ce vaste univers :
Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison,
Et sans plus m'affliger des sotises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
Et je restai dans ma maison.

LES CHEVAUX ET LES ANES;

OU

ETRENNES AUX SOTS.

1 Janvier 1761.

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'efprit, ou de force, ou d'adreffe,
Jeux folemnels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui fe nommait Bathos,
Affez connu par fa craffe ignorance,
Par fa lézine, & fon impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la courfe; un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint préfenter fon dos à mon vilain.
Il demandait des houffes, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or fur fes boffettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda.
Un certain âne alors fe préfenta;
L'âne difait, Mieux que lui je fais braire,
Et vous verrez que je fais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous fervir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il fort de la maifon.
Voilà Bathos monté fur fon grifon.

Il veut courir. La Grèce était railleuſe.
Plus l'aſſemblée était belle & nombreuſe,
Plus on ſifflait. Les Bathos en ce tems
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état, & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé Dubois fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front très atteint de folie,
La même mître, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Ciceron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui ſuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-Dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa ſêve eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toûjours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégouts qu'ils eſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,

Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats *a*) femblent des Maffillons!
Que de Le Dains fuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaffe.
Après Le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta fuffifance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, *b*) pédant, craffeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de fon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
  C'eft un plaifir de voir ces poliffons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiftral
Pour quinze fous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par fa fotife,
Vont fe quarrant en princes de l'églife,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.

a) Gauchat, mauvais auteur de quelques brochures.

b) Crevier, mauvais auteur d'une hiftoire Romaine, & d'une hiftoire de l'univerfité, & beaucoup plus fait pour la feconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre Montefquieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Montefquieu n'était pas chrétien. Voila un beau fervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était méprifée par un grand homme. La monture de Bathos parait affez convenable à ce monfieur.

Nul à Paris ne se tient dans sa sphère,
Dans son métier, ni dans son caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé La Coste *c*) est le seul à sa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus;
Il le voudrait, ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme,
Impertinens, je veux qu'on se réforme,
Que le journal de Trévoux soit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défens de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon régne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage & juste;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conseil, j'ordonne,
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer; car tel est mon plaisir.
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,

c) L'abbé La Coste qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de présent employé à Toulon sur les galères du roi.

Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonester par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

Par Mr. le Ch. de M....*re, cornette de cavalerie, & en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris &c., pour vos étrennes.*

PREMIERE LETTRE

DU

PRINCE ROYAL DE PRUSSE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8 Août 1736.

Monsieur,

Quoique je n'aye pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre ſiécle & à l'eſprit humain. Les grands-hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la diſpute, à qui d'eux ou des anciens la préférence eſt duë, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte, une infinité d'autres connaiſſances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poëſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poëte ne cadença des penſées métaphyſiques; l'honneur vous en était réſervé le premier. C'eſt ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philoſophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accuſation & de la juſtification du ſieur *Volf*, le plus célèbre philoſophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphyſique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que préciſe & nette, eſt cruellement accuſé d'irreligion

& d'athéïſme. Tel eſt le deſtin des grands-hommes ; leur génie ſupérieur les expoſe toûjours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je ſuis à préſent à faire traduire le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monſieur, dès qu'il ſera achevé ; & je ſuis ſûr, que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions, qui ſe ſuivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaine.

La douceur & le ſupport que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts & aux ſciences, me fait eſpérer, que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer, ſans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on a fait d'elle. La tragédie de *Céſar* nous fait voir des caractères ſoutenus. Les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands, & l'on ſent que *Brutus* eſt ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages & des Européans. Vous faites voir par le caractère de *Guſman*, qu'un chriſtianiſme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganiſme même.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout ſon ſiécle, s'il reſſuſcitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue avec profuſion les graces, dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume, qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi élégamment le *Temple du Goût?*

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos

ouvrages. Je vous prie, monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſpection néceſſaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conſerver dans le ſein du ſecret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je ſais malheureuſement, que la foi des princes eſt un objet peu reſpectable de nos jours; mais j'eſpère néanmoins, que vous ne vous laiſſerez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la régle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en poſſédant vos ouvrages, que je ne le ſerais par la poſſeſſion de tous les biens paſſagers & mépriſables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut ſe rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le ſecours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaiſſant le peu d'étenduë de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer ſur le choix des choſes que je juge dignes d'y placer.

Si la poëſie était encor ſur le pied où elle fut autrefois, ſavoir que les poëtes ne ſavaient que fredonner des idylles ennuyeux, des églogues faites ſur un même moule, des ſtances inſipides, ou que tout-au-plus ils ſavaient monter leur lyre ſur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais: mais vous annobliſſez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnuës aux ** & aux ***.

Vos poëſies ont des qualités, qui les rendent reſpectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes-gens. Elles ſont un cours de morale, où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinuë le goût des ſciences d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, » Malheureux! » laiſſe là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces; l'on » ne peut imiter *Voltaire*, à moins que d'être *Voltaire* même. C'eſt dans ces momens, que j'ai ſenti, que les avantages de la naiſſance ſervent à peu de choſes, ou pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de nous-mêmes, &

qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'efprit ne leur font-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens, que la nature a diftingués par ce qu'elle les a fait naitre ? Elle fe plait à former des fujets qu'elle douë de toute la capacité néceffaire pour faire des progrès dans les arts & les fciences, & c'eft aux princes à récompenfer leurs veilles. Eh ! que la gloire ne fe fert-elle de moi pour couronner vos fuccès ? Je ne craindrais autre chofe, finon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon deftin ne me favorife pas jufques au point de pouvoir vous pofféder, du moins puis-je efpérer de voir un jour celui, que depuis fi longtems j'admire de loin, & de vous affurer de vive voix, que je fuis avec toute l'eftime & la confidération duë à ceux qui, fuivant pour guide le flambeau de la vérité, confacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre affectionné ami,
FRÉDERIC P. R. de Pruffe.

REPONSE

REPONSE
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26 Août 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être insensible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer; mon amour-propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre-humain, que j'ai eu toûjours dans le cœur, & qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu, qu'il y a dans le monde un prince, qui pense en homme, un prince philosophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise, qu'il n'y a personne sur la terre, qui ne doive des actions de graces aux soins que vous prenez de cultiver, par la saine philosophie, une ame née pour commander. Croyez, qu'il n'y a eu de véritables bons rois, que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution & la superstition. Il n'y a point de prince, qui en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois cherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr, que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples, & chéri du monde entier: les philosophes, dignes de ce nom, voleront dans vos états; & comme

les artifans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art eft le plus favorifé, les hommes qui penfent viendront entourer votre trône.

L'illuftre reine *Chriftine* quitta fon royaume pour aller chercher les arts. Régnez, monfeigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puiffiez-vous n'être jamais dégoûté des fciences par les querelles des favans ! Vous voyez, monfeigneur, par les chofes que vous daignez me mander, qu'ils font hommes pour la plûpart, comme les courtifans mêmes; ils font quelquefois auffi avides, auffi intrigans, auffi faux, auffi cruels; & toute la différence, qui eft entre les peftes de cour & les peftes de l'école, c'eft que ces derniers font plus ridicules.

Il eft bien trifte pour l'humanité, que ceux qui fe difent les déclarateurs des commandemens céleftes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, foient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'auffi pernicieux dans la fociété, qu'obfcurs dans leurs idées; & que leur ame foit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle eft vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un fophifme, & intéreffer tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être penfant, qui n'eft pas de leur avis, eft un athée; & tout roi, qui ne les favorife pas, fera damné. Vous favez, monfeigneur, que le mieux qu'on puiffe faire, c'eft d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles font négligées, fe perdent en l'air comme du vent: mais fi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force, qui renverfe quelquefois le trône.

Je vois, monfeigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la diftance immenfe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois, que les *Newtons*, les *Leibnitz*, les *Bayles*, les *Lockes*, ces ames fi élevées & fi douces, font ceux qui nourriffent votre efprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoifonnés, ou fans fubftance.

Je ne ſaurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant Mr. *Volf*; je regarde ſes idées métaphyſiques comme des choſes qui ſont honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer, je crois, de la métaphyſique. Il n'y a pas d'apparence, que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti: elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris, & le divin architecte, qui a bâti cet univers, n'a pas encor, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt Mr. *Volf*. On peut le combattre; mais il faut l'eſtimer: ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

Vous avez la bonté, monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*. Quel préſent & quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire! Daignez me faire ce préſent, monſeigneur; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne; la plûpart des princes craignent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous penſez ſans doute ſur cet article auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers, qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guères d'être lus; vous ſentez, qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable, que de paſſer ſa vie à renfermer dans des rimes, des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de *penſées*. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'être que poëte ſatyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont dans le Parnaſſe, ce que ſont dans les écoles ces docteurs, qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Bb ij

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme respire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête-homme, il devait trouver grace devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéirai, monseigneur: vous serez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hazardé en philosophie; vos lumières seront ma récompense; c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret; votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre altesse royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines, & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage; c'est une rareté bien plus merveilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous paraissez plus homme que prince, & vous permettrez sans doute, monseigneur, que les amis soient préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon esprit sera toûjours au rang de vos sujets; votre gloire me sera toûjours chère. Je souhaiterai, que vous ressembliez toûjours à vous-même, & que les autres rois vous ressemblent.

Je suis avec un très profond respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très humble, &c.
VOLTAIRE.

DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES. a)

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRince, il eſt peu de rois, que les muſes inſtruiſent,
Peu ſavent éclairer les peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari ;
Car depuis ce héros à Rome ſi chéri,
Ce philoſophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des ſavans le modèle,
Quel roi ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver ?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'hiſtoire,
Du nom de philoſophe ont mérité la gloire ;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis ſur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit ſous un faux jour ;
Qui ſait régner ſait tout, ſi l'on en croit la cour.
Mais quel eſt en effet ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un roi deſpotique ?

a) Cette piéce eſt de 1738.

Tranquille ſur le trône, il parle, on obéit;
S'il ſourit, tout eſt gai; s'il eſt triſte, on frémit.
Quoi! régir d'un coup d'œil une foule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile?
Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enyvrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtiſans confondre l'artifice,
Aux organes des loix enſeigner la juſtice,
Du ſéjour doctoral chaſſant l'abſurdité,
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le ſavant, & ſoutenir le ſage;
Voilà ce que j'admire, & c'eſt-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
  Du dernier roi d'Eſpagne un grave *b*) ambaſſadeur,
De deux ſavans Anglais reçut une prière:
Ils voulaient dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long criſtal enferme en ſa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la peſanteur.
Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage;
Il les prit pour des fous: lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un pape & de ſept cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,
Pour apprendre aux humains dans leurs auguſtes codes,
Que c'était un péché de croire aux antipodes?
Combien de ſouverains chrétiens & muſulmans,
Ont tremblé d'une éclipſe, ont craint des taliſmans?
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un aſtrologue, un moine, un chymiſte effronté,

b) Cette avanture ſe paſſa à Londres la première année du régne de Charles II roi d'Eſpagne.

Se font un revenu de sa crédulité.
Il prodigue au dernier son or par avarice ;
Il demande au premier, si Saturne propice,
D'un aspect fortuné regardant le soleil,
L'appelle à table, au lit, à la chasse, au conseil.
Il est aux pieds de l'autre, & d'une ame soumise,
Par la crainte du diable il enrichit l'église.
Un pareil souverain ressemble à ces faux Dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux ;
Et le prince éclairé, que la raison domine,
Est un vivant portrait de l'essence divine.
  Je sais, que dans un roi l'étude, le savoir,
N'est pas le seul mérite & l'unique devoir ;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'histoire sacrée,
Le roi dont la mémoire est la plus révérée ;
C'est ce héros savant que Dieu même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage :
L'abondance à sa voix passant le sein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers,
Comme à Londre, à Bourdeaux, de cent voiles suivie,
Elle apporte au printems les trésors de l'Asie.
Ce roi que tant d'éclat ne pouvait éblouïr,
Sut joindre à ses talens l'art heureux de jouïr.
Ce sont-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre ;
Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son état.
Que plus il est instruit, plus il aime sa gloire.
  De ce monarque Anglais vous connaissez l'histoire :

Dans un fatal exil Jacques c) laiſſa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pu ſecourir.
Ah ! qu'il eût mieux valu, raſſemblant ſes armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'états les déſolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains ſuffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ſes ouvrages !
Un monarque éclairé n'eſt pas un roi pedant ;
Il combat en héros, il penſe en vrai ſavant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philoſophe & guerrier, terrible & populaire.
Ainſi ce grand Céſar, ſoldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple Romain l'oracle & le vainqueur :
On ſait qu'il fit encor bien pis dans ſa jeuneſſe :
Mais tout ſied aux héros, excepté la faibleſſe.

c) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.

VARIANTE, pour les deux derniers vers.

Il ſerait aujourd'hui votre modèle auguſte,
Et votre exemple en tout, s'il avait été juſte.

REPONSE

REPONSE

à une lettre dont le roi de Pruſſe honora l'auteur à ſon avénement à la couronne.

QUoi, vous êtes monarque, & vous m'aimez encore!
Quoi! le premier moment de cette heureuſe aurore,
Qui promet à la terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toûjours ſenſible! ame toûjours égale!
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains ſont les gages ſincères.
Ah prince! ah digne eſpoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourſuivez, rempliſſez des vœux ſi magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, & d'aimer les humains.
Et toi, *a*) dont la vertu brilla perſécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raiſon, que l'envie en fureur
Chaſſa de ſon pays par la main de l'erreur,
Reviens, il n'eſt plus rien qu'un philoſophe craigne,
Socrate eſt ſur le trône, & la vérité régne.

a) Le profeſſeur Volf, perſécuté comme athée par les théologiens de l'univerſité de Hall, chaſſé par Fréderic II ſous peine d'être pendu, & fait chancelier de la même univerſité à l'avénement de Fréderic III.

Cet or qu'on entaſſait, ce pur ſang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ſes mains au gré de ſa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.

Il ne recherche point ces énormes ſoldats,
Ce ſuperbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarraſſans, coloſſes de la guerre,
Enlevés *b*) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans ſes guerriers le zèle & la valeur,
Et ſans les meſurer, juge d'eux par le cœur.
Ainſi penſe le juſte, ainſi régne le ſage:
Mais il faut au grand-homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, & ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte;
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé;
Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toûjours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, & ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.

O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.

b) Un de ces ſoldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

AU R. DE P.....

Ce 20 Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſûrez qu'un ſavant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire & de la poëſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie:
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt-là qu'eſt mon héros. Venez, ſi vous l'oſez.
Le voilà ce ſavant que la gloire environne,
Qui préſide aux combats, qui commande à Bellone,
Qui du fier Charles douze égalant le grand cœur,
Le ſurpaſſe en prudence, en eſprit, en douceur.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vu les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je ſais que Charle douze, & Guſtave, & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène:
Mais enfin ces guerriers, illuſtres ignorans,

En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.
Mon prince eſt au-deſſus de leur gloire vulgaire;
Quand il n'eſt point Achille, il ſait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des ſots,
Fertile en grands projets, auſſi-bien qu'en bons mots,
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, régne en grand-homme.
O vous qui prodiguez l'eſprit & les vertus!
Repoſez-vous, mon prince, & ne m'effrayez plus;
Et quoique vous ſachiez tout penſer & tout faire,
Songez que les boulets ne vous reſpectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entaſſé par des ſots,
Peut caſſer d'un ſeul coup la tête d'un héros,
Lorſque multipliant ſon poids par ſa viteſſe,
Il fend l'air qui réſiſte & pouſſe autant qu'il preſſe.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez triſtement revoir votre patrie.
O ciel! que ferait-on dans votre académie?
Un dur anatomiſte, élève d'Atropos,
Viendrait ſcalpel en main diſſequer mon héros:
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, ſi féconde & ſi philoſophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point ſouiller les lignes de nos pages.
Conſervez, ô mes Dieux! l'aimable Fréderic,
Pour ſon bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, & paſſez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaiſirs, tous les *Ics* de la terre,

Théodoric, *Ulric*, *Jenferic*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut felon mon pronoftic.
Mais lorfque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états, ainfi que votre gloire,
Daignez vous fouvenir, que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préfagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur fuprême,
Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états fubjugués ne valent point un cœur.

A U R. D E P.....

A Cirey ce 21 Décembre 1741.

SOleil, pâle flambeau de nos triſtes hivers,
Toi, qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire:
Soleil, par quel cruel deſtin
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à ſa fin,
Tant de vaſtes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eſt là qu'eſt mon héros, dont le cœur & la tête
Raſſemblent tout le feu qui manque à ſes états;
Mon héros, qui de Neiſs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, di-moi, vers le pole antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole ſur tes pas loin de ce triſte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eſt ce que je diſais, ſire, ce matin au ſoleil votre confrère, qui eſt auſſi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage ſur le compte de votre majeſté, ſi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez fait dans Neiſs tout auſſi aiſément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molvits, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire.

Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon; auſſi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'hiſtoire de *Louis XIV* me paraiſſait un cercle trop étroit, je trouve que *Fréderic* élargit la ſphère de

mes idées. Les vers que V. M. a faits dans Neifs reffemblent à ceux que *Salomon* faifait dans fa gloire, quand il difait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eft que vanité.* Il eft vrai, que le bon-homme parlait ainfi au milieu de trois cent femmes & de fept cent concubines; le tout fans avoir donné de bataille, ni fait de fiége. Mais n'en déplaife, fire, à *Salomon* & à vous, ou bien à vous & à *Salomon*, il ne laiffe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléfie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poëfie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, refpecté,
Et connaître au fein de la gloire
L'efprit de la fociété,
Bonheur fi rarement goûté
Des favoris de la victoire;
Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la poftérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaifir n'eft point chimère.

Votre majefté a fait bien des chofes en peu de tems. Je fuis perfuadé, qu'il n'y a perfonne fur la terre plus occupé qu'elle, & plus entraîné dans la variété des affaires de toute efpèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de chofes dans fa fphère d'activité, vous conferverez toûjours cette fupériorité de raifon qui vous élève au-deffus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'eft que vous ne veniez à trop méprifer les hommes. Des millions d'animaux fans plumes à deux

pieds, qui peuplent la terre, ſont à une diſtance immenſe de votre perſonne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de *Milton*.

Amongſt unequals no ſociety.

Il y a encor un autre malheur, c'eſt que votre majeſté peint ſi bien les nobles friponneries des politiques, les ſoins intéreſſés des courtiſans, &c. qu'elle finira par ſe défier de l'affection des hommes de toute eſpèce, & qu'elle croira, qu'il eſt démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire auſſi ma démonſtration. N'eſt-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un eſprit ſupérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive, que par malheur ce génie ſupérieur ſoit roi, ſon état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je ſens, que la couronne ne me refroidit point du tout. Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE

DU R. DE P.....

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélovits ce 23 Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une eſpèce dont vous ne vous ſouciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous diſais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne ſont ſortis du fond de leurs habitations, pour ſe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient juſqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher juſques dans un pays fort éloigné: Pourquoi? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints enſemble, en égorger un troiſiéme: Vous me diriez, que ces gens ſont fous, ſots, & furieux, de ſe prêter ainſi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous diſais, que nous nous préparons avec grand ſoin à détruire quelques murailles élevées à grands fraix; que nous faiſons la moiſſon où nous n'avons point ſemé, & les maîtres où perſonne n'eſt aſſez fort pour nous réſiſter; vous vous récrieriez: Ah barbares! Ah brigands! Inhumains que vous êtes! diriez-vous; les injuſtes n'hériteront point du royaume des cieux, ſelon *St. Matthieu chap. XII. verſ. 34.*

Puiſque je prévois ce que vous diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer, qu'un homme, dont vous aurez entendu parler ſous le nom du roi de Pruſſe, apprenant que les états de ſon allié l'empereur étaient ruïnés par la reine d'Hongrie, eſt volé à ſon ſecours; qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diverſion en baſſe Autriche; & qu'il a ſi bien

réussi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le service de son allié. Voilà de la générosité, direz-vous, voilà du héroïsme. Cependant, cher *Voltaire*, le premier tableau & celui-ci sont les mêmes ; c'est la même femme, qu'on représente premiérement en cornettes de nuit lorsqu'elle se dépouille de ses charmes, & ensuite avec son fard, ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvaient le matin ; ce même soleil, qui leur plaisait en son aurore, les fatigue en son couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui se rétablissent pourtant ; & nous sommes assez insensés pour nous donner, pour la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Est-il possible, qu'on ne se soit pas dérrompé de cette fausse monnoie, depuis le tems qu'elle est connuë ? &c.

LETTRE

DU R. DE P.....

SI les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiécles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtile que celui de l'hiſtoire de *Louis XIV*. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nourri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms allemans qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peuvent être de quelque inſtruction. Ce ferait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſéchereſſe qui régne dans de certains livres. C'eſt au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

REPONSE.

VOus ordonnez, que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise ?
Vous êtes notre maître, & nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Epicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi tandis qu'à l'avanture
Le Dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en mignature.
Une relle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker & de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poësie & la physique.
Mais cette nouveauté me pique ;
Et du vieux code poëtique
Je commence à braver les loix.
Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,

Brode encor des fables antiques :
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui danſez toûjours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémiſtiches
De ces vers pillés & poſtiches,
Des rimailleurs ſuivans les cours.
D'une meſure cadencée
Je connais le charme enchanteur ;
L'oreille eſt le chemin du cœur ;
L'harmonie, & ſon bruit flatteur,
Sont l'ornement de la penſée ;
Mais je préfère avec raiſon
Les belles fautes du génie
A l'exacte & froide oraiſon
D'un puriſte d'académie.
Jardins, plantés en ſymétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, ſe récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuye ;
Trop d'art me révolte & m'ennuye ;
J'aime mieux ces vaſtes forêts ;
La nature libre & hardie,
Irrégulière dans ſes traits,
S'accorde avec ma fantaiſie.

Mais dans ce difcours familier
En vain je crois étudier
Cette nature fimple & belle;
Je me fens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapfodie;
Je l'écrivis avec faillie,
Mais peu maître de ma raifon,
Car j'étais auprès d'Emilie.

AU R. DE P..... a)

SIRE,

PEndant que j'étais malade, votre majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma lettre? A Vienne? à Presbourg? à Temesvar? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assûrément votre personne, en qualité d'image de la Divinité, ainsi que le sont tous les princes, & d'image très pensante & très agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrétien,
Tout juif, tout musulman raisonne;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;

a) Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il parait qu'elle est de l'année 1742.

Ainſi que le Pariſien,
Badaut crédule & ſatyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Belle-Isle & de vous peut-être;
Et dans ſon léger entretien
Vous juge à fond ſans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié ſur le bord du Styx; mais je ſuis très fâché, ſire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu paſſer. Les uns arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne ceſſerez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuſe?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun ſent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint Pierre?

Il vous accorderait tout auſſi aiſément, que *Licurgue* partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de *Henri IV.* Il eſt vrai pourtant, que *Henri IV* n'a jamais ſongé à un tel projet. Les commis du duc de *Sulli*, qui ont fait ſes mémoires, en ont parlé; mais le ſecrétaire d'état *Villeroi*, miniſtre des affaires étrangères, n'en parle point. Il eſt plaiſant, qu'on ait attribué à *Henri IV* le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir ſur le ſien. En attendant, ſire, que la diète Europèane, ou *Europaine*, s'aſſemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre majeſté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siécle de Louis XIV;* car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai tranſcrire, pour obéir aux ordres de votre majeſté. Elle verra peut-être que j'embraſſe un trop grand terrain: mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé, que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc

donc l'honneur, ſire, d'envoyer dans un mois à votre majeſté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais, ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même;
Lorſque vous borniez vos exploits,
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevéz, ſire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, & l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

A U R. D E P.....

A Paris ce 15 Mai 1742.

QUand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, & viviez sous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire.*
La politique à son côté,
Moins éblouissante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espérance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance:
Que d'embarras! que de travaux!
Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense.
Qu'il en coûte d'être un héros!

Il ne vous en coûte rien, à vous, sire, tout cela vous est naturel: vous faites de grandes, de sages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la musique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-esprit de France une place distinguée parmi les beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance, que votre majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de *Saint Pierre a*) a envoyé à votre majeſté. Je préſume, qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de faiſeurs & de faiſeuſes de cabrioles, que votre majeſté fait venir de France dans ſes états. On ne danſe guères que dans la paix. Il eſt vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête: c'eſt à vous à danſer, ſire. *Voiture* vous aurait dit, que vous avez l'air à la danſe; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands-hommes & avec les rois; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, ſire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous; & ſi DIEU aimait un peu le genre-humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin

a) L'abbé de *St. Pierre* a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal *Du Bois* appellait ſes ouvrages *les rêves d'un homme de bien.*

qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne ſont pas ſans talens, & qui pourraient convenir à votre majeſté; car je me flatte qu'elle ne ſe bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaiſes. Le héros aimera toûjours le théâtre, qui repréſente les héros. Puiſſiez-vous, ſire, jouïr bientôt de toutes ſortes de plaiſirs, comme vous avez acquis toute ſorte de gloire! C'eſt le vœu ſincère de votre admirateur, de votre ſujet par le cœur, qui malheureuſement ne vit point dans vos états; d'un eſprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéreſſe à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, ſire, avec votre bonté ordinaire mes très profonds reſpects.

AU R. DE P.....

A Paris ce 26 Mai 1742.

LE Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre;
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi !
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils ſont trop de fracas;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens ſuprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faiſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel ! que je dois vous haïr !
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage,
Vous êtes un héros; mais vous êtes un ſage:
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je ſonge à l'humanité, ſire, avant de ſonger à vous-même; mais apres avoir en abbé de *St. Pierre* pleuré ſur le genre-humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie, que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi votre majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le héros de l'Alle-

magne, & l'arbitre de l'Europe; vous en ferez le pacificateur, & nos prologues d'opéra feront pour vous.

La fortune qui fe jouë des hommes, mais qui vous femble affervie, arrange plaifamment les évenemens de ce monde. Je favais bien, que vous feriez de grandes actions; j'étais fûr du beau fiécle, que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte *du Four* allait voir le maréchal de *Broglio*, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte *du Four* aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au fecours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre majefté n'a pas daigné jufqu'à préfent inftruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre chofe à faire que des rélations: mais votre modeftie eft trahie par quelques témoins oculaires, qui difent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros eft toûjours fenfible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, eft au chevet du lit de Mr. de *Rotembourg*. Voilà ce que vous ne mandez point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des chofes qui vous font toutes naturelles.

Continuez, fire; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon *Alexandre* redevienne *Salomon* le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne fe fouvenir quelquefois de fon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eft à jamais fon fujet; de celui qui viendrait paffer fa vie à vos pieds, fi l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenait pas, & qui fera attaché à jamais à votre majefté avec le plus profond refpect & la plus tendre vénération.

A U R. D E P. . . . .

A Paris ce 2 Octobre 1743.

S I R E,

J'Ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eſt ainſi qu'un franc diſcoureur,
Croyant captiver le ſuffrage
De quelque eſprit ſupérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toûjours votre majeſté. Cela eſt bon pour des princes de l'empire, qui ne voyent en vous que le roi : mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'entouſiaſme, j'oublie dans mon yvreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avoue;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux & paiſible,

Joignit le myrthe à l'olivier,
Fut indolent & familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.
O mon héros, eſprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner & vaincre n'eſt qu'un jeu,
Et bien rimer eſt difficile!
Mais non, cet art noble & charmant
N'eſt pour vous qu'un délaſſement:
L'homme univerſel que vous êtes,
Vous ſaiſiſſez également
La lyre aimable des poetes
Et de Mars le foudre aſſomant!
Tout eſt pour vous amuſement,
Vos mains à tout ſont toûjours prêtes,
Vous rimez non moins aiſément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie & le roi mon ſeigneur & maître voyaient la lettre de votre majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette, & même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, & qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en ayent dit les *Céſars*, & les *Antoines*, & les *Octaves* vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois: battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux rois qui le méritent bien.

Tous

Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promeffes font trompeufes.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toûjours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous euffe aimé cruelle,
Je jouïrai fans repentir
Des careffes & du plaifir
Que fait votre mufe infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majefté ne juge pas de tous nos guerriers par l'avanture de Lintz, elle ne juge pas non-plus de l'efprit des Français par les étrennes de la St. Jean, ni par les groffiéretés de l'abbé *des Fontaines*.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le feul trait digne, je crois, d'être conté à votre majefté. Le cardinal de *Fleuri*, après avoir été affez malade, s'avifa il y a deux jours, ne fachant que faire, de dire la meffe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. Mr. *Amelot* & Mr. de *Breteuil* arrivèrent, & lui dirent, qu'il fe jouait à fe tuer: *Bon, bon, Meffieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets*. A quatre-vingt-dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, duffiez-vous dire la meffe à cet âge, & moi la fervir. Je fuis avec le plus profond refpect, &c.

AU R. DE P. . . . .

(*On n'a pas trouvé la date dans la copie.*)

SIRE,

JE reçois une lettre de Berlin du 25 Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté, de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait, que cette lettre est de Mr. *Leibnitz* ou de Mr. *Volfius*, & cependant elle est d'un roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la métaphysique, pour oser disputer contre les *Leibnitz*, les *Volfs* & les *Fréderics*. Me voilà comme *Ajax* combattant dans l'obscurité, & disant aux Dieux, *Rendez-nous le jour.*

1. J'avouë d'abord, que l'opinion de la *raison suffisante* de Mrs. *Volf* & *Leibnitz* est une idée très belle, c'est-à-dire, très vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entens-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très borné sans doute, comme toutes nos facultés. Car, sire, plus vous êtes grand, plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi, je suis libre ; car être libre, c'est agir ; ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? Je suis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel est cet autre, qui me tromperait ? S'il y a un DIEU, c'est lui qui me trompe continuellement : c'est l'Etre infiniment sage, infiniment conséquent, qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur ; chose opposée directement à son essence, qui est la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui est-ce qui me trompe ? Est-ce la matière, qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

5. Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté ; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut prouver néceſſairement qu'elle eſt impoſſible. Cela me paraît inconteſtable. Voyons comment la liberté ſerait impoſſible.

6. Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine : comme un quarré rond eſt une contradiction, *&c.* Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir, ſi l'Etre infini & créateur eſt libre ; & ſi étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si Dieu n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent, donc il n'eſt pas Dieu. Or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit, qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

8. On prétend, que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui. Que ferait Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je répons, que Dieu fait, lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus : Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages, & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie.

9. On nous objecte, que nous ſommes quelquefois emportés malgré nous, *&c.* Je répons : Donc nous ſommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la ſanté, & la liberté eſt la ſanté de l'ame.

10. On objecte, que l'aſſentiment de notre eſprit eſt toûjours néceſſaire ; que la volonté ſuit cet aſſentiment, *&c.* Donc, dit-on, nous voulons, nous agiſſons néceſſairement. Je répons, qu'en effet on déſire néceſſairement : mais déſir & volonté ſont deux choſes très différentes, & ſi différentes, qu'un homme veut & fait ſouvent ce qu'il ne déſire pas. Combattre ſes

désirs est le plus bel effet de la liberté ; & je crois, qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre les hommes sur cet article, vient de ce que l'on confond souvent la volonté & le désir.

11. On objecte, que si nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au contraire que ce n'est que parce qu'il y a un DIEU, que nous sommes libres ; car si tout était nécessaire, si ce monde existait par lui-même d'une nécessité absoluë inhérente dans sa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il est certain, qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté : Donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés sur cette matière à l'illustre Mr. *Leibnitz*.

12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, est l'impossibilité d'accorder avec elle la prescience de DIEU ; & quand on me dit, DIEU *sait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absoluë :* j'avouë, que je suis à bout, & que tous les philosophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la prescience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que DIEU peut très bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il est permis de parler ainsi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche. C'est le sentiment des sociniens. On objecte à ces raisonnemens-là, que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé & le présent ; que l'éternité est instantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui est un instant, leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire, que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra dans cette occasion un homme, dont il connait le caractère ? La différence sera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une justesse infinie. L'homme devine très mal, & DIEU prévoit très bien. C'est le sentiment de *Clarke*, ce grand ferrailleur en métaphysique. J'avouë, que tout cela me paraît très

hazardé, & que c'eſt un aveu plutôt qu'une ſolution de la difficulté. J'avouë enfin, ſire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections ; mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU ; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence ; auſſi je me crois libre (juſques à un certain point, s'entend) malgré les puiſſantes objections que l'on fera toûjours contre cette malheureuſe liberté.

Je crois donc écrire à votre majeſté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionettes humaines, mais comme à un être des plus libres & des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous penſiez, ſire, que nous ſommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices ? De quel prix feraient les grandes actions que vous ferez ? Quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que votre majeſté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre perſonne, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous ? Quoi ! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des rouës de moulin tourner par le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir ? Non, ſire, votre ame eſt trop noble pour ſouffrir qu'on la prive ainſi de ſon plus beau partage, *&c.*

A U R. D E P.....

Du 1 Août 1744.

CEux qui sont nés sous un monarque
Font tous semblant de l'adorer:
Sa majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer;
Et de cette fausse monnoie,
Que le courtisan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.
Mais lorsque la philosophie,
La séduisante poësie,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts,
Rejoignent sous leurs étendarts,
A trois cent milles de distance,
Votre très royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand sans crainte & sans espérance
Je sens en moi tous vos penchans,
Et lorsqu'un peu de confidence
Resserre encor ces nœuds charmans;
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes sens à Cirey séduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout roi que je suis?
Enfin l'océan Germanique,
Qui toûjours des bons Hambourgeois

Servit si bien la république,
Vers Embden sera sous vos loix,
Avec garnison Batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuset me rassure;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal se fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Partout que de prospérités!
Vous conquerez, vous héritez
Des ports de mer & des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très adorables beautés;
Vous faites nôce, & vous chantez,
Sur votre lyre enchanteresse,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce mollesse.
Vos sujets, au sein du loisir,
Goûtent les fruits de la victoire:
Vous avez & fortune & gloire;
Vous avez surtout du plaisir;
Et cependant le roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amuse à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.
C'est lui, qui secouru du ciel,

Et furtout d'une armée entière,
A brifé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enyvrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon fouverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre eftime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,
A de fes flammes immortelles
Tout-d'un-coup répandu l'éclat.
Ainfi la brillante fufée
Eft tranquille jufqu'au moment,
Où par fon amorce embrafée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les fombres voiles,
Semble fe mêler aux étoiles
Qu'elle efface par fon brillant.
C'eft ainfi que vous enflammates
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorfqu'à Berlin vous commençates
A prendre ce vol immortel,
Devers la gloire où vous volates.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis

A

A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes. Vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin. Voilà ma peine.

A U R. DE P.....

A Paris ce 1 Novembre 1744.

DU héros de la Germanie,
Et du plus bel eſprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe polie :
Ma muſe en eſt en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui ſe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déeſſe vagabonde,
De Fréderic & de Louïs
Porter les noms au bout du monde ;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent aſſez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils ſont toûjours entrelaſſés.
Quels ſeront les heureux poëtes,
Les chantres bourſouflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites ?
C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter

La lyre & la lance d'Achille ;
Vous qui rapide en votre ſtile,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe & des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, ſon eſprit, ſa grace,
Ornent votre ſtile enchanteur:
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur.
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.
Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons ;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône :
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde :
Quand partout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde ;
Mon prince à Berlin reviendra ;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra,
Qu'il aura compoſé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;

Car tout envieux que nous ſommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poëte eſt toûjours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel ſecours
Vous n'avez pas beſoin pour plaire;
Fuſſiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toûjours.
Pardon, ſi ma plume légère,
Que ſouvent la vôtre enhardit,
Ecrit toûjours au bel eſprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos ſanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

LETTRE

AU R. DE P..... a)

BLaise Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misantrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère & crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir,
Qu'un roi que l'on amuse, & même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe, & s'il pense.
Vous le prouvez très bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense,
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui sait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connait lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice, augmente encor son être.
Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel!
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité!
Est-ce dans le néant qu'est la félicité?
DIEU serait malheureux, s'il n'avait rien à faire;
Il est d'autant plus DIEU, qu'il est plus agissant.

a) Cette piéce est de 1751. Voyez *les pensées de Pascal.*

Toûjours ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui dans le vatican
Met ſur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmoud il vous fait un ſultan.
Il meurit à Moka dans le ſable Arabique
Ce caffé néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théâtre;
Il ſe plut à paitrir d'incarnat & d'albâtre
Les charmes arrondis du teint de Pompadour,
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une dame Africaine,
Qui reſſemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe jouë à ſon gré de la race mortelle;
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-deux mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Deſcendent en pluie éternelle
Sur cent mondes divers & ſur chaque animal;
Les ſots, les gens d'eſprit, & les fous, & les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, & le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les rois ſont les images;
Les Anglais penſent autrement;
Ils diſent en plein parlement,
Qu'un roi n'eſt pas plus Dieu que le pape infaillible:
Mais il eſt pourtant très plauſible,
Que ces puiſſans du ſiécle un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,

Reſſemblent en un point à notre commun maître;
C'eſt qu'ils ſont comme lui, le mal, & le bien-être:
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis:
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroiſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

ODE
AU ROI DE PRUSSE,
SUR SON AVÉNEMENT AU TRONE.

ESt-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie?
Ne me trompai-je point, dans un efpoir fi doux?
Vous régnez. Eft-il vrai que la philofophie
Va régner avec vous?

Fuyez loin de fon trône, impofteurs fanatiques,
Vils tyrans des efprits, fombres perfécuteurs;
Vous dont l'ame implacable, & les mains phrénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

Quoi! je t'entens encor, abfurde calomnie!
C'eft toi, monftre inhumain, c'eft toi qui pourfuivis
Et Defcartes & Bayle, & ce puiffant génie, *a*)
Succeffeur de Leibnitz.

Tu prenais fur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper faintement les plus fages humains.

Mon

a) Volf chancelier de l'univerfité de Hall. Il fut chaffé fur la dénonciation d'un théologien, & rétabli enfuite. Voyez la préface de l'*hiftoire du Brandebourg*, où il eft dit, *qu'il a noyé le fyftême de Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.*

Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure;
La vérité renait, l'erreur s'évanouït;
La terre élève au ciel une voix libre & pure,
Le ciel ſe réjouït.

Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.

Périſſent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux.
Un eſprit faible eſt fourbe; & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.

Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils ſont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés ſur eux.

Ils ſont morts dans l'opprobre, ils ſont morts dans la rage;
Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus,

Ont eu des jours fereins, fans nuit & fans orage,
Purs comme leurs vertus.

Tout fiécle eut fes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le fage ignorés.
Cent rois que l'on méprife ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.

On a vu trop longtems l'orgueilleufe ignorance
Ecrafant fous fes pieds le mérite abattu,
Infulter aux talens, aux arts, à la fcience,
Autant qu'à la vertu.

Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un efclave de cour, enfant des voluptés,
S'eft écrié fouvent, Eft-on fait pour connaître?
Eft-il des vérités?

Il n'en eft point pour vous, ame ftupide & fière.
Abforbé dans la nuit, vous méprifez les cieux.
Le Salomon du Nord apporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.

VARIANTES.

Après le premier vers de la première ſtrophe, on liſait ceux-ci.

Que le monde attendait, & que vous ſeul craignez,
Le grand jour où la terre eſt pour vous embellie,
Le jour où vous régnez.

Au lieu de la dixiéme ſtrophe, on liſait ces deux-ci.

Ils renaîtront de vous, ces vrais héros de Rome,
A les remplacer tous vous êtes deſtiné :
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête homme
Soit le plus fortuné.

Un philoſophe régne, ah ! le ſiécle où nous ſommes
Le déſirait ſans doute, & n'oſait l'eſpérer ;
Seul il a mérité de gouverner les hommes,
Il ſait les éclairer.

ODE
SUR LE FANATISME. a)

CHarmante & ſublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta ſolide philoſophie
T'a prouvé la divinité.
Ton ame éclairée & profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage;
Et tu lui rens un digne hommage,
Exemt de faibleſſe & d'erreur.

Mais ſi les traits de l'athéïſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon:
Tu ſers la juſtice éternelle,
Sans l'acreté de ce faux zèle
De tant de dévots *b*) malfaiſans;
Tel qu'un ſujet ſincère & juſte
Sait approcher d'un trône auguſte
Sans les vices des courtiſans.

a) Cette ode eſt de l'an 1732. Elle eſt addreſſée à l'illuſtre madame la marquiſe du Châtelet, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans, & de tous les bons eſprits de l'Europe.

b) Faux dévots.

Ce fanatiſme ſacrilège
Eſt ſorti du ſein des autels;
Il les profane, il les aſſiège;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaiſante!
Ce farouche ennemi ſe vante
D'être né dans ton chaſte flanc.
Mère tendre, mère adorable!
Croira-t-on qu'un fils ſi coupable
Ait été formé de ton ſang?

On a vu du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs:
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux, juſte, aimable *c*):
Le Dieu que ſon eſprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de ſa faibleſſe,
Lui laiſſa l'humaine ſageſſe,
Et les ombres de la vertu.

Je ſentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nierait l'utile exiſtence

c) Il était conſeiller au parlement; il paya à des plaideurs les fraix de leur procès, qu'il avait trop différé de rapporter.

De l'aftre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être fuprême,
Grand DIEU ! c'eft un moindre blafphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs infatiable,
Jaloux, injufte comme nous.

Lorfqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de fuperftition,
A, par cette affreufe chimère,
Corrompu fa religion,
Le voilà ftupide, & farouche;
Le fiel découle de fa bouche;
Le fanatifme arme fon bras;
Et dans fa piété profonde
Sa rage immolerait le monde
A fon DIEU qu'il ne connait pas.

Ce fénat profcrit dans la France,
Cette infame inquifition,
Ce tribunal, où l'ignorance
Traîna fi fouvent la raifon;
Ces Midas en mître, en foutane,
Au philofophe de Tofcane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, fage Galilée,
Le fyftême de l'univers.

Ecoutez ce ſignal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère eſt teint du ſang du frère ;
Le fils aſſaſſine ſon père ;
La femme égorge ſon époux.
Leurs bras ſont armés par des prêtres.
O ciel ! ſont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?

Janſéniſtes & moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des ſophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui ;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces tems de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous preſſe ;
On ne ſent pas dans ſon yvreſſe,
Juſqu'où peut aller ſa fureur.

Vous riez des ſages d'Athènes,
Que la terre a trop reſpectés :
Vous diſſipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais au moins dans leur nuit profonde,

Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point perſécuteurs:
Imitez l'eſprit pacifique,
Et du Lycée & du Portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion?
Dans Marſeille il falait l'apprendre,
Au ſein de la contagion;
Lorſque la tombe était ouverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états:

Belzuns *d*), ce paſteur vénérable,
Sauvait ſon peuple périſſant:
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe & les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel, & ſur la bulle,
Qu'oublîra la poſtérité.

Pour

d) Mr. de Belzunce, évêque de Marſeille, & Mr. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours & les remèdes aux peſtiférés moribonds, dont les médecins & les prêtres n'oſaient approcher.

Pour inftruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité?
Un ignorant, qui de fon frère
Soulage en fecret la mifère,
Eft mon exemple & mon docteur;
Et l'efprit hautain, qui difpute,
Qui condamne, qui perfécute,
N'eft qu'un déteftable impofteur.

VARIANTES.

Après le quatriéme vers de la première ftrophe, on lifait ceux-ci.

Tout connait cet Etre fuprême ;
Dans ton cœur eft fa bonté même ;
Dans ton efprit eft fa grandeur ;
Tu parais, &c. &c.

Après le quatriéme vers de la fixiéme ftrophe.

Son ame alors eft endurcie ;
Sa raifon s'enfuit obfcurcie ;
Rien n'a plus fur lui de pouvoir ;
Sa juftice eft folle & cruelle,
Il eft dénaturé par zèle,
Et facrilège par devoir.

Après le quatriéme vers de la feptiéme ftrophe.

Cette troupe folle, inhumaine,
Qui tient le bon fens à la gêne

Et l'innocence dans les fers ;
Par ſon zèle abſurde aveuglée,
Oſa condamner Galilée,
Pour avoir connu l'univers.

Au lieu de la dixiéme ſtrophe, on liſait celle-ci.

Enfans ingrats d'un même père,
Si vous prétendez le ſervir,
Si vous aſpirez à lui plaire,
Eſt-ce à force de vous haïr ?
Eſt-ce en déchirant l'héritage
Qu'un père ſi tendre, & ſi ſage,
Du haut des cieux nous a tranſmis ?
L'amour était votre partage.
Cruels ! auriez-vous plus de rage,
Si vous étiez nés ennemis !

Au lieu des trois derniers vers de la douziéme ſtrophe.

De ces diſputes furieuſes,
Sur des chimères épineuſes
Qu'oublira la poſtérité.

Au lieu de la dernière ſtrophe, on liſait celle-ci.

Dans votre pedanteſque audace,
Digne de votre faux ſavoir,
Vous argumentez ſur la grace,
Et vous êtes loin de l'avoir.
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Qui fuit la cour & les flatteurs,
Doux, clément, ſans être timide ;
Voilà mon apôtre & mon guide,
Les autres ſont des impoſteurs.

ODE

POUR

MESSIEURS DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

qui ont été au cercle polaire, & sous l'équateur, déterminer la figure de la terre.

O Vérité ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit né de l'eſprit qui forma l'univers,
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui péſes les airs;

Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde,
Ces voyageurs ſavans miniſtres de tes loix;
De l'ardent équateur, ou du pôle du monde,
Enten ma faible voix.

Que font tes vrais enfans? Vainqueurs de la nature,
Ils arrachent ſon voile; & ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe & la figure
De l'univers ſurpris.

Les enfers ſont émus au bruit de leur voyage:
Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.

Argonautes fameux, demi-Dieux de la Grèce,
Caſtor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jaſon,
Vous de qui la valeur & l'amour & l'adreſſe
Ont conquis la toiſon;

En voyant les travaux, & l'art de nos grands-hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux paſſés!
Votre ſiécle eſt vaincu par le ſiécle où nous ſommes:
Venez & rougiſſez.

Quand la Grèce parlait, l'univers en ſilence
Reſpectait le menſonge annobli par ſa voix;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits.

Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y faſſent-ils qu'un pas, leurs noms ſont publiés:
Ceux qui, trop tard venus, la franchiſſent entière,
Demeurent oubliés.

Le menſonge réſide au temple de mémoire;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces faſtes des tems deſtinés pour l'hiſtoire
Et pour la vérité.

Uranie, abaiſſez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abuſés;
Montrez aux nations les héros véritables
Que vous ſeule inſtruiſez.

Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entrepriſe héroïque,
Ont prononcé ces mots :

L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos deſcendans ne peut être imité :
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples,
L'avaient moins mérité.

Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage :
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous ſuit.
Plutus guida nos pas dans ce monde ſauvage;
La vertu vous conduit.

Comme ils parlaient ainſi, Newton dans l'empirée,
Newton les regardait, & du ciel entr'ouvert,
Confirmez, diſait-il, à la terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.

Tandis que des humains le troupeau méprifable,
Sous l'empire des fens indignement vaincu,
De fes jours indolens traînant le fil coupable,
Meurt fans avoir vécu;

Donnez un digne effor à votre ame immortelle;
Eclairez des efprits nés pour la vérité:
DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.

De la raifon qu'il donne il aime à voir l'ufage;
Et le plus digne objet des regards éternels,
Le plus brillant fpectacle eft l'ame du vrai fage,
Inftruifant les mortels.

Mais furtout écartez ces ferpens déteftables,
Ces enfans de l'envie, & leur soufle odieux;
Qu'ils n'empoifonnent pas ces ames refpectables,
Qui s'élèvent aux cieux.

Laiffez un vil Zoïle aux fanges du Parnaffe,
De fes croaffemens importuner le ciel,
Agir avec baffeffe, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.

Imitez ces eſprits, ces fils de la lumière,
Confidens du Très-Haut, qui vivent dans ſon ſein,
Qui jettent comme lui, ſur la nature entière,
Un œil pur & ſerein.

VARIANTE.

Après le premier vers de la neuviéme ſtrophe, on liſait ceux-ci.

Ses mains ont tout écrit, & la poſtérité
N'aura plus déſormais de place dans l'hiſtoire
Et pour la vérité.

ODE

SUR LA PAIX DE 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs ;
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toûjours brûlantes,
Ces abîmes toûjours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſouphre,
Echappés du ſein de ce gouffre,
Qui touche aux voutes des enfers.

Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fier dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans :
Avec lui marchent la ruïne,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations ;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,

Et ces ſecouſſes, qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémiſphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, ſont moins ſiniſtres,
Que l'ambition des miniſtres,
Et que les diſcordes des rois.

De l'Inde aux bornes de la France,
Le ſoleil, en ſon vaſte tour,
Ne voit qu'une famille immenſe,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères :
Jettez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats ?
Quels biens pourſuit votre imprudence ?
En aurez-vous la jouïſſance
Dans l'horrible nuit du trépas ?

Encor ſi pour votre patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaiſſent pas ;
Et vous n'êtes, dans vos miſères,

Que des assassins mercénaires,
Armés pour des maîtres ingrats.

Tels sont ces oiseaux de rapine,
Et ces animaux malfaisans,
Apprivoisés pour la ruine
Des paisibles hôtes des champs;
Aux sons d'un instrument sauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, sans intérêt, sans gloire,
Saisir une folle victoire,
Dont le prix n'est jamais pour eux.

O superbe, ô triste Italie!
Que tu plains ta fécondité!
Sous tes débris ensevelie,
Que tu déplores ta beauté!
Je vois tes moissons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flattaient de te venger.
Faible, désolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.

Que toûjours armés pour la guerre,
Nos rois soient les Dieux de la paix;

Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois.

Eh! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon ſang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,
Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains?

Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat;
Et qui ſous la mer irritée,

De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.

Que Louis, jufqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de *Grand:*
Mais que ce nom s'accorde au fage;
Qu'on le refufe au conquérant.
C'eft dans la paix que je l'admire;
C'eft dans la paix que fon empire
Floriffait fous fes juftes loix,
Quand fon peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

VARIANTES.

Au lieu des ftrophes 4 & 5, on lifait celles-ci.

Que de nations fortunées
Repofaient au fein des beaux arts,
Avant qu'au haut des Pyrénées
Tonnât la trompette de Mars!
Des jeux la troupe enchantereffe,
Les plaifirs, les chants d'allégreffe,
Régnaient dans nos brillans palais,
Tandis que les flûtes champêtres,
Mollement à l'ombre des hêtres,
Vantaient les charmes de la paix.

Paix aimable, éternel partage
Des heureux habitans des cieux,

Vous étiez l'unique avantage
Qui pouviez nous approcher d'eux.
Ce tigre acharné sur sa proie,
Sent une impitoyable joie,
Son ame horrible s'enflammer ;
Notre cœur n'est point né sauvage,
Grand Dieu ! si l'homme est votre image,
C'est qu'il était fait pour aimer.

O D E

SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

2 Novembre 1740.

IL tombe pour jamais, ce cèdre dont la tête
Défia si longtems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états.
En un instant frappée
Sa racine est coupée
Par la faulx du trépas.

Voilà ce roi des rois, & ses grandeurs suprêmes :
La mort a déchiré ces trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguste & fière,
Un reste de poussière
Est ton seul monument.

Son nom même est détruit ; le tombeau le dévore ;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,
On dira quelquefois, Il régnait, il n'est plus ;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.

Ah ! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes,
Qu'Eugène ensanglanta de ses mains triomphantes,

Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans !

S'il n'avait pas langui dans ſa ville allarmée,
Redoutable en ſa cour, aux chefs de ſon armée,
Puniſſant ſes guerriers par lui-même avilis:
S'il eût été terrible
Au ſultan invincible,
Et non pas à Vallis.

Ou ſi plus ſage encor, & détournant la guerre,
Il eût par ſes bienfaits ramené ſur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les arts,
Et cette paix profonde,
Que ſut donner au monde
Le ſecond des Céſars !

La renommée alors en étendant ſes aîles,
Eût répandu ſur lui les clartés immortelles,
Qui de la nuit du tems percent les profondeurs;
Et ſon nom reſpectable
Eût été plus durable
Que ceux de ſes vainqueurs.

Je ne profane point les dons de l'harmonie;
Le ſévère Apollon défend à mon génie

De verſer, en bravant & les mœurs & les loix,
Le fiel de la ſatyre
Sur la tombe où reſpire
La majeſté des rois.

Mais, ô vérité ſainte! ô juſte renommée!
Amour du genre-humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.

Rois, la mort vous appelle au tribunal auguſte,
Où vous êtes peſés aux balances du juſte.
Votre ſiécle eſt témoin, le juge eſt l'avenir.
Demi-Dieux mis en poudre,
Lui ſeul peut vous abſoudre,
Lui ſeul peut vous punir.

ODE

ODE

A LA REINE DE HONGRIE,

faite le 30 Juin de 1742.

Fille de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguste, où l'on vit tes ancêtres,
Toûjours près de leur chûte, & toûjours affermis;
Princesse magnanime,
Qui jouïs de l'estime
De tous tes ennemis.

Le Français généreux, si fier, & si traitable,
Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat, & t'admire,
T'adore, & te poursuit.

Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire Français malgré soi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle
Que leur triste amitié.

Ainsi de l'équateur, & des antres de l'ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course

Deux nuages épais, l'un à l'autre opposés;
Et tandis qu'ils s'unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.

Quoi! des rois bienfaisans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes sanglantes
De la calamité!

O a) vieillard vénérable, à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage que rien n'allarme, & que rien n'éblouït,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde,
Dont ton ame jouit?

Ah! s'il pouvait encor, au gré de sa prudence,
Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des ressorts aux mortels inconnus,
De sa main respectée
La porte ensanglantée
Du temple de Janus!

a) Le cardinal de Fleuri.

Si de l'or des Français les ſources égarées,
Ne fertiliſaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſaient nos villes,
Arroſaient les aziles,
Où languiſſent les arts!

Beaux arts, enfans du ciel, de la paix & des graces,
Que Louïs en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.

De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage.
Tous ces traités rompus, & ſuivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour ſi vains, ſi célébrés,
Tout paſſe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.

ODE
SUR L'INGRATITUDE.

O Toi, mon ſupport & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits !
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié ;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

Eh quel eſt en effet mon père ?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,
Dont le ſecours m'eſt aſſuré ;
Et celui, dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

Ingrats, monſtres que la nature
A paîtris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage,
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

Nous admirons le fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du Dieu des combats.
D'où vient que l'univers déteſte
La couleuvre bien moins funeſte?
Elle eſt l'image des ingrats.

Quel monſtre plus hideux s'avance?
La nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux Giton;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon *a*) l'eſprit & le ſtile,
Et l'ame impure de Chauſſon.

C'eſt Desfontaines; c'eſt ce prêtre,
Venu de Sodome à Biſſêtre,

a) Gacon était un miſérable écrivain ſatyrique univerſellement mépriſé. Chauſſon fut brûlé publiquement pour le même crime pour lequel l'abbé des Fontaines fut mis à Biſſêtre.

De Biſſêtre au ſacré vallon ;
A-t-il l'eſpérance bizare,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans ſon ingrate furie,
De Rufus lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où ſa voix croaſſe,
Il outrage ſon bienfaicteur.

Qu'un Hibernois, *c*) loin de la France,
Aille enſevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du croiſſant;
D'un œil tranquille & ſans colère,
Je vois ſon crime & ſa miſère,
Il n'emporte que mon argent.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,

b) Un abbé Irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui ſe diſait de l'ancienne maiſon de M**, ayant ſubſiſté longtems des bienfaits de Mr. de Voltaire, & lui ayant en dernier lieu emprunté deux mille livres, s'aſſocia en 1732 avec un Ecoſſais, nommé Ramſai, qui ſe diſait auſſi des bons Ramſai, & avec un officier Français, nommé Mornay; ils paſſèrent tous trois à Conſtantinople, & ſe firent circoncire chez le comte de Bonneval.

Voilà le raviſſeur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

Pardon, ſi ma main vengereſſe
Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits;
Et ſi de la douce peinture,
De ta vertu brillante & pure,
Je paſſe à ces ſombres portraits.

Mais lorſque Virgile, & le Taſſe,
Ont chanté dans leur noble audace
Les Dieux de la terre & des mers,
Leur muſe, que le ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monſtres des enfers.

ODE

SUR LA MORT DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE BAREITH.

Lorſqu'en des tourbillons de flamme & de fumée,
Cent tonnerres d'airain précédés des éclairs,
De leurs globes brûlans renverſent une armée,
Quand de guerriers mourans les ſillons ſont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons maſſacrés,
Sourds à la pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.

Ces féroces humains plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir ſenſibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaiſſaient pas;
Lorſque la mort en ſilence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits;
Quand ces yeux qui dans les ames
Lançaient les plus douces flammes,
Vont s'éteindre pour jamais:

Une

Une famille entière interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs;
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs;
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver,
Elle présente sa tête;
La faulx redoutable est prête;
Et la mort va la lever.

Le coup part, l'ame fuit, c'en est fait, il ne reste,
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.
Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable,
Vous frappe d'un coup plus fort,
Que cent mille funerailles
De ceux qui dans les batailles
Donnaient & souffraient la mort.

O Bareith! ô vertus! ô graces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice & sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine & d'horreur;

Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suſpendirent les fureurs :
Les diſcordes s'arrêtèrent ;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.

De la douce vertu tel eſt le ſûr empire ;
Telle eſt la digne offrande à tes mânes ſacrés.
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainſi lorſque vous expirez ?
La mort que Dieu vous envoie,
Eſt le ſeul moment de joie
Qui conſole nos eſprits.
Emportez, ames cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.

Mais toi dont la vertu fut toûjours ſecourable,
Toi, dans qui l'héroïſme égala la bonté,
Qui penſais en grand-homme, en philoſophe aimable,
Qui de ton ſexe enfin n'avais que la beauté :
Si ton inſenſible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta penſée,
Les Dieux m'ont récompenſée,
Quand ils m'ont ôté le jour.

C'eſt nous triſtes humains, nous qui ſommes à plaindre,
Dans nos champs déſolés & ſous nos boulevards,
Condamnés à ſouffrir, condamnés à tout craindre
Des ſerpens de l'envie & des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémiſſent,
Les arts, les vertus périſſent;
On aſſaſſine les rois,
Tandis que l'on oſe encore,
Dans ce ſiécle que j'abhore,
Parler de mœurs & de loix!

Hélas! qui déſormais dans une cour paiſible,
Retiendra ſagement la ſuperſtition,
Le ſanglant fanatiſme, & l'athéiſme horrible,
Enchainés ſous les pieds de la religion?
Qui prendra pour ſon modèle
La loi pure & naturelle
Que Dieu grava dans nos cœurs?
Loi ſainte, aujourd'hui proſcrite
Par la fureur hypocrite
D'ignorans perſécuteurs.

Des tranquilles hauteurs de la philoſophie,
Ta pitié contemplait avec des yeux ſereins
Ces fantômes changeans du ſonge de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets ſi vains.
Ces factions indociles,

Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obſtinés ;
Ces intrigues ſi cruelles,
Qui font des cours les plus belles
Un ſéjour d'infortunés.

Du tems qui fuit toûjours tu fis toûjours uſage ;
O combien tu plaignais l'infame oiſiveté
De ces eſprits ſans goût, ſans force & ſans courage,
Qui meurent pleins de jours, & n'ont point exiſté !
La vie eſt dans la penſée.
Si l'ame n'eſt exercée,
Tout ſon pouvoir ſe détruit ;
Ce flambeau ſans nourriture
N'a qu'une lueur obſcure
Plus affreuſe que la nuit.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui redoutant la honte & maitriſant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur :
Une femme, une princeſſe,
Dans ſa tranquille ſageſſe,
Du ſort dédaignant les coups,
Souffrant ſes maux ſans ſe plaindre,
Voyant la mort ſans la craindre,
Etait plus brave que vous.

Mais qui célébrera l'amitié courageuſe,
Première des vertus, paſſion des grands cœurs,
Feu ſacré dont brûla ton ame généreuſe,
Qui s'épurait encor au creuſet des malheurs ?
Rougiſſez, ames communes,
Dont les diverſes fortunes
Gouvernent les ſentimens,
Frêles vaiſſeaux ſans bouſſole
Qui tournez au gré d'Eole,
Plus légers que ſes enfans.

Cependant elle meurt, & Zoïle reſpire !
Et des lâches Séjans un lâche imitateur,
A la vertu tremblante inſulte avec empire ;
Et l'hypocrite en paix ſourit au délateur !
Le troupeau faible des ſages
Diſperſé par les orages,
Va périr ſans ſucceſſeurs ;
Leurs noms, leurs vertus s'oublient,
Et les enfers multiplient
La race des oppreſſeurs.

Tu ne chanteras plus, ſolitaire Silvandre,
Dans ce palais des arts, où les ſons de ta voix
Contre les préjugés oſaient ſe faire entendre,
Et de l'humanité faiſaient parler les droits.
Mais dans ta noble retraite,

Ta voix, loin d'être muette,
Redouble ses chants vainqueurs,
Sans flatter les faux critiques,
Sans craindre les fanatiques,
Sans chercher des protecteurs.

Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes;
Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
A la postérité je peindrai tous vos crimes,
De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
Craignez ma main raffermie:
A l'opprobre, à l'infamie,
Vos noms seront consacrés,
Comme le sont à la gloire
Les enfans de la victoire,
Que ma muse a célébrés.

REFLEXIONS.

LA princeſſe à qui on a élevé ce monument, en méritait un plus beau, & les monſtres dont on daigne parler à la fin de cette ode, méritent une punition plus ſévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait à la vérité de plats critiques comme aujourd'hui. *Claveret* écrivait contre *Corneille; Sublignι* & *Viſé* attaquaient toutes les piéces de *Racine;* chaque ſiécle a eu ſes *Frérons*. Mais on ne vit jamais (que dans nos jours) une troupe infame de délateurs vomir hardiment leurs impoſtures, & en inventer encor de nouvelles, quand les premières ont été confonduës; cabaler inſolemment, en accuſant de cabales les plus paiſibles des hommes; attaquer juſques dans les tribunaux des gens de lettres, dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie juſqu'à les accuſer de penſer en ſecret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public; & vouloir rendre odieux par leurs imputations le nom reſpectable de philoſophe.

La manie de ces délations a été pouſſée au point de dire & d'imprimer, que les philoſophes ſont dangereux dans un état.

Et qui ſont ces hardis délateurs? Tantôt c'eſt un pédant qui compromet la ſociété dont il eſt, & qui oſe parler de morale, tandis que ſes confrères ſont accuſés & punis d'un parricide. Tantôt c'eſt le factieux auteur d'une gazette nommée *eccléſiaſtique*, qui pour quelques écus par mois a calomnié les *Buffons*, les *Monteſquieu*, & juſqu'à un miniſtre d'état, auteur d'un livre excellent ſur une partie du droit public. C'eſt une troupe d'écrivains affamés, qui ſe vantent de défendre le chriſtianiſme à quinze ſous par tome, & qui accuſent d'irréligion le ſage & ſavant auteur des *Eſſais ſur Paris*, & qui enfin ſont forcés de lui demander pardon.

C'eſt ſurtout le miſérable auteur d'un libelle intitulé l'*Oracle des philoſophes*, qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, & dans l'antichambre duquel il ne ſerait pas ſouffert; qui ſe vante d'avoir été dans un châ-

teau, lequel n'a jamais exifté; & qui pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette feule maifon, divulgue les fecrets qu'il fuppofe lui avoir été confiés. Ce poliçon, nommé *Guyon*, fe donne ainfi lui-même de gayeté de cœur pour un mal-honnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne fonge qu'à regagner, par le débit d'un mauvais libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impreffion de fes mauvais livres. L'opprobre le couvre, & il ne le fent pas; il ne fent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre fon libelle. C'eft donc à cet excès de turpitude, qu'on eft parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple, & de la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, & par conféquent les derniers des hommes, font ceux qui ont attaqué le roi, l'état & l'églife dans leurs feuilles fcandaleufes écrites en faveur des convulfionnaires. Ils fabriquent leurs impoftures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom & de demeure, affociés à des receleurs, fuyant à tout moment la juftice, & pour comble d'horreur fe couvrant du manteau de la religion, & pour comble de ridicule fe perfuadant qu'ils rendent fervice.

Ces deux partis, le janféniste & le molinifte, fi fameux longtems dans Paris, & fi dédaignés dans l'Europe, fourniffent des deux côtés les plumes vénales dont le public eft fi fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des fages & les foins paternels du fouverain n'ont pu reprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'abfurdité de nos fiécles de barbarie, & tout le rafinement d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime; & après s'être ainfi déchirés, ils fe jettent fur les philofophes. Ils attaquent la raifon comme des brigands réunis volent un honnête-homme pour partager fes dépouilles.

Qu'on me montre dans l'hiftoire du monde entier un philofophe qui ait ainfi troublé la paix de fa patrie: en eft-il un feul depuis *Confucius* jufqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monftrueux, mais de la moindre cabale contre les puiffances, foit féculières, foit eccléfiaftiques? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point.

point. Un philoſophe fait ſon premier devoir d'aimer ſon prince & ſa patrie ; il eſt attaché à ſa religion, ſans s'élever outrageuſement contre celles des autres peuples ; il gémit de ces diſputes inſenſées & fatales qui ont coûté autrefois tant de ſang, & qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la diſcorde, & le philoſophe l'éteint ; il étudie en paix la nature, il paye gayement les contributions néceſſaires à l'état, il regarde ſes maîtres comme les députés de DIEU ſur la terre, & ſes concitoyens comme ſes frères ; bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié ; il ſait que ſi l'amitié *eſt un beſoin de l'ame*, c'eſt le plus noble beſoin des ames les plus belles ; que c'eſt un contract entre les cœurs, contract plus ſacré que s'il était écrit, & qui nous impoſe les obligations les plus chères ; il eſt perſuadé que les méchans ne peuvent aimer.

Ainſi le philoſophe fidèle à tous ſes devoirs ſe repoſe ſur l'innocence de ſa vie. S'il eſt pauvre, il rend la pauvreté reſpectable ; s'il eſt riche, il fait de ſes richeſſes un uſage utile à la ſociété. S'il fait des fautes comme tous les hommes en font, il s'en repent & il ſe corrige ; s'il a écrit librement dans ſa jeuneſſe comme *Platon*, il cultive la ſageſſe comme lui dans un âge avancé ; il meurt en pardonnant à ſes ennemis, & en implorant la miſéricorde de l'Etre ſuprême.

Qu'il ſoit du ſentiment de *Leibnitz* ſur les monades & ſur les indiſcernables, ou du ſentiment de ſes adverſaires ; qu'il admette les idées innées avec *Deſcartes*, ou qu'il voye tout dans le verbe avec *Mallebranche ;* qu'il croye au plein, qu'il croye au vuide : ces innocentes ſpéculations exercent ſon eſprit, & ne peuvent nuire en aucun tems à aucun homme ; mais plus il eſt éclairé, plus les eſprits contentieux & abſurdes redoutent ſon mépris. Et voilà la ſource ſecrette & véritable de cette perſécution qu'on a ſuſcitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus eſtimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les entouſiaſtes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont ſi ſouvent étourdi le public de leurs clameurs. Ils ont frappé à toutes les portes ; ils ont pénétré chez les perſonnes les plus reſpectables, ils les ont ſéduites ; ils ont animé la vertu même contre la vertu ; & un ſage a été quelquefois tout étonné d'avoir perſécuté un ſage.

Quand l'évêque Irlandais *Barklay* se fut trompé sur le calcul différentiel, & que le célèbre *Jurin* eut confondu son erreur, *Barklay* écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand *Descartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de DIEU, *Descartes* fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent, pour s'être écarté de l'opinion d'*Aristote* & de l'axiome de l'école : *Que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens*. Cinquante ans après, la mode changea ; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Aristote*, & de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il proposé son systême, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chûte de l'homme, qu'il détruisait les fondemens de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le systême de *Leibnitz?* on leur a dit, Vous insultez la Providence.

Lorsque mylord *Shafisbury* assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel : d'autres ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre ? on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toûjours été en bute à la calomnie, fille de cette jalousie secrette, dont tant d'hommes sont animés, & que personne n'avouë ; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite *Hardouin* a traité d'athées les *Pascals*, les *Nicoles*, les *Arnauds*, & les *Mallebranches?*

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, & nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore ; il n'y a pas dans l'*histoire Romaine* un seul exemple d'un citoyen Romain opprimé pour ses opinions ; & nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des réalistes & des nominaux, depuis *Ramus* assassiné par les écoliers de l'université

de Paris pour venger *Ariſtote*, juſqu'à *Galilée* empriſonné, & juſqu'à *Deſcartes* banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir ſur les hommes, & de quoi déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraiſſent d'abord tomber que ſur un petit nombre de ſages obſcurs, dédaignés, ou écraſés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il eſt trop certain que ſi vous rétréciſſez le génie, vous abatardiſſez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine *Elizabeth*, dans le tems qu'on employait l'autorité ſur la prononciation de l'*epſilon ?* L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles & agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, & très faible même dans ſa marine : mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglais eurent des *Spencer*, des *Shakeſpear*, des *Bacons*, & enfin des *Lokes* & des *Newtons*.

On ſait que tous les arts ſont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en réſulte une lumière univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche ; c'eſt par-là qu'enfin la philoſophie a ſecouru la politique, en donnant de nouvelles vuës pour les manufactures, pour les finances, pour la conſtruction des vaiſſeaux. C'eſt par-là que les Anglais ſont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, & à s'enrichir par la ſcience de l'agriculture comme par celle de la marine ; le même génie entreprenant & perſévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait écrire auſſi des livres de philoſophie plus profonds. La deviſe du célèbre miniſtre d'état Walpole, *fari quæ ſentiat*, eſt la deviſe des philoſophes Anglais. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière ; ils creuſent à cent pieds le ſol que nous effleurons. Il y a tel livre Français qui nous étonne par ſa hardieſſe, & qui paraîtrait écrit avec timidité, s'il était confronté avec ce que vingt auteurs Anglais ont écrit ſur le même ſujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cent ans dans une décadence déplorable ? C'eſt qu'il n'a pas été permis juſqu'à nos jours à un philoſophe Italien d'oſer regarder la vérité à travers

ſon téleſcope ; de dire, par exemple, que le ſoleil eſt au centre de notre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré juſqu'au tems de *Muratori*, & de ſes illuſtres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penſer ; les Français n'ont oſé penſer qu'à demi, & les Anglais qui ont volé juſqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les aîles, ſont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, & la connaiſſance préciſe de la lumière, ſi vainement combattuës, juſqu'à la nouvelle charruë, & à l'inſertion de la petite vérole, combattuës encore.

Il faudrait ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux & l'utile, la licence & la ſage liberté, abandonner l'école à ſon ridicule, & reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Herules, aux Vandales, aux Goths & aux Francs, d'empêcher la raiſon de naître, qu'il ne le ferait aujourd'hui de lui ôter ſa force quand elle eſt née. Cette raiſon épurée, ſoumiſe à la religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abuſent de l'une & de l'autre ; elle pénètre lentement, mais ſûrement ; & au bout d'un demi ſiécle une nation eſt ſurpriſe de ne plus reſſembler à ſes barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oiſiveté & dans l'ignorance, peuple ſi aiſé à enflammer, & ſi difficile à inſtruire, qui courez des farces du cimetière de *St. Médard* aux farces de la foire, qui vous paſſionnez tantôt pour un *Queſnel*, & tantôt pour une actrice de la comédie Italienne, qui élevez une ſtatuë en un jour, & le lendemain la couvrez de bouë ; peuple qui danſez & chantez en murmurant, ſachez que vous vous ſeriez égorgés ſur la tombe du diacre ou ſous-diacre *Pâris*, & dans vingt autres occaſions auſſi belles, ſi les philoſophes n'avaient depuis environ ſoixante ans adouci un peu les mœurs en éclairant les eſprits par degrés ; ſachez que ce ſont eux (& eux ſeuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échaffauts où l'on immolait autrefois & le prêtre *Jean Hus*, & le moine *Savonarole*, & le chancelier *Thomas Morus*, & le conſeiller *Anne du Bourg*, & le médecin *Michel Servet*, & l'avocat-général de Hollande *Barnevelt*, & tant d'autres, dont les noms ſeuls feraient un immenſe volume : regiſtre ſanglant de la plus infernale ſupetſtition, & de la plus abominable démence.

STANCES

SUR LES POËTES EPIQUES.

PLein de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon estime ;
Il est, comme tous les héros,
Babillard, outré, mais sublime.

Virgile orne mieux la raison,
A plus d'art, autant d'harmonie ;
Mais il s'épuise avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

Milton, plus sublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Il semble chanter pour les fous,
Pour les anges & pour les diables.

Après Milton ; après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort ;

Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt la première du monde.

STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'amour tient ſon empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi! pour toûjours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,

Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer & d'être aimable
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

LA

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

A MADAME DE ***

VIvons pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connait pas.
Après diné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire ;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embrasse, & bâille ; & puis lui dit, Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le tems,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées ;

Elles chantaient déja faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé,
Fade plaiſant, galant, eſcroc, & prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux ſûrs de plaire.
Un officier arrive & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit janſéniſte,
Tout plein d'orgueil & de Saint Auguſtin,
Entre avec elle en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix:
Et dans les cris de la folle cohuë
La médiſance eſt à peine entenduë.
Ce chamaillis de cent propos croiſés
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence,
Succède au bruit de leur impertinence:
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penſer, & l'on ne penſe à rien.

O roi David *a*), ô reſſource aſſûrée,
Vien ranimer leur langueur déſœuvrée.
Grand roi David, c'eſt toi dont les ſizains
Fixent l'eſprit & le goût des humains;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femmes ſurtout, chacun met ſon eſpoir
Dans tes cartons, peints de rouge & de noir;
Leur ame vuide eſt du moins amuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le ſoupé;
Chaque convive en liberté déploie
A ſon voiſin ſon inſipide joie.
L'homme machine, eſprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ſes reſſorts.
Avec le ſang l'ame ſe renouvelle,
Et l'eſtomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre, & ſe plaint de la paix.
Ce vieux Créſus, en ſablant du Champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne;
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.
Monſieur l'abbé vous entame une hiſtoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire;
On l'interromt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interromt à ſon tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,

a) Tous les jeux de cartes ſont à l'enſeigne du roi David.

Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la ſociété.
C'eſt donc ainſi, troupe abſurde & frivole,
Que nous uſons de ce tems qui s'envole ;
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours,
Longs pour les ſots, pour qui penſe ſi courts.
Mais que ferai-je ? Où fuir loin de moi-même ?
Il faut du monde ; on le condamne, on l'aime :
On ne peut vivre avec lui ni ſans lui ;
Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette cour on ſe tait avec art ;
Et de la joie, ou fauſſe ou paſſagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon maître approcher !
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains ſa préſence adorée :
Il n'eſt permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien ?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſphères,
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un ſentiment ?

A leur lever, preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très poli.
 Non, dites-vous, la cour ni le beau monde,
Ne ſont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puiſſans dangereux;
Fui les plaiſirs, qui ſont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public atten ta récompenſe.
Qui? le public! ce phantôme inconſtant,
Monſtre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte & mord, qui dreſſe par ſotiſe
Une ſtatuë, & par dégoût la briſe?
Tyran jaloux de quiconque le ſert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'inſolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il louë, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'eſt lui qu'on vit de critiques avide,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame, & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus;
Lui qui dix ans proſcrivit Athalie,
Qui protecteur d'une ſcène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais ſens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare ſa honte;
Le tems l'éclaire, oui; mais la mort plus promte
Ferme mes yeux dans ce ſiécle pervers,

En attendant que les ſiens ſoient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juſtice ;
Mais moi vivant il faut que je jouiſſe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eſt inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de Pope avec les rois repoſe ;
Un peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vole à l'immortalité ;
Quand il vivait il fut perſécuté.
Ah ! cachons-nous ; paſſons avec les ſages
Le ſoir ſerein d'un jour mêlé d'orages ;
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiſſent les Dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure.
Puiſſai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connait pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corromt la vie & rend la mort affreuſe !

A MADAME LA COMTESSE D. L. N. *en lui envoyant l'épitre fur* LA CALOMNIE.

PArcourez donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie.
Ce monftre dangereux ne vous bleffa jamais ;
Vous êtes cependant fa plus grande ennemie.
Votre efprit fage & mefuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excufe, quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la fatyre.

EPITRE SUR LA CALOMNIE.

ECoutez-moi, refpectable Emilie ;
Vous êtes belle ; ainfi donc la moitié
Du genre humain fera votre ennemie.
Vous poffédez un fublime génie ;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Eft confiante, & vous ferez trahie.
Votre vertu dans fa démarche unie,
Simple & fans fard, n'a point facrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plait, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour

Par passe-tems souffre & rend tour-à-tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oisiveté.
Ce monstre aîlé paraît mâle & femelle,
Toûjours parlant, & toûjours écouté.
Amusement & fléau de ce monde,
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos :
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les beaux esprits, les belles & les grands
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satyre :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.

La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, sans trop savoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi *a*) la chansonne, & son nom par la ville

Court

a) Poëte connu en son tems par quelques opéra, & par quelques petites satyres nommées *Calottes*, qui sont tombées dans un profond oubli.

Court ajufté fur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt : fes cris font fuperflus.
Confolez-vous, Eglé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas ! bien davantage,
Lorfque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toûjours à couvert.
Lifez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
b) Vous y verrez, que la vierge Marie
Des chanfonniers comme une autre a fouffert.
Jérufalem a connu la fatyre.
Perfans, Chinois, batifés, circoncis,
Prennent fes loix, la terre eft fon empire ;
Mais croyez-moi, fon trône eft à Paris.
Là tous les foirs la troupe vagabonde
D'un peuple oifif, appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le fuit.
Là font en foule antiques mijaurées,
Jeunes oifons, & bégueules titrées,
Difant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des fots, & trichant au piquet.
Blondins y font, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danfant, minaudant, à la fois.

b) Cette calomnie citée dans Bayle & dans l'abbé Houteville eft tirée d'un ancien livre hébreu, intitulé *Toldos Jefcut*, dans lequel on donne pour époux à cette perfonne facrée Jonathan ; & celui que Jonathan foupçonne, s'appelle Jofeph Panther. Ce livre cité par les premiers péres eft inconteftablement du premier fiécle.

Si par hazard quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront de penſer à leurs yeux;
Tout auſſi-tôt leur brillante cohuë,
D'étonnement & de colère émuë,
Bruyant eſſaim de frélons envieux,
Pique & pourſuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel ſi pur & ſi peu fait pour eux.
Quant aux héros, aux princes, aux miniſtres,
Sujets uſés de nos diſcours ſiniſtres:
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis Céſar juſqu'au jeune LOUIS,
De Richelieu juſqu'à l'ami d'Auguſte,
Dont un paſquin n'ait barbouillé le buſte.
Ce grand Colbert, dont les ſoins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les *mignons*, les *Catins* & les *prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos ancêtres:
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur, où nous n'oſions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui;
Et le Français oſa troubler *c*) la cendre
Du bienfaiſteur qu'il révère aujourd'hui.
Lorſque LOUIS, qui d'un eſprit ſi ferme
Brava la mort comme ſes ennemis,
De ſes grandeurs ayant ſubi le terme,
Vers ſa chapelle allait à Saint Denis;

c) Le peuple voulut déterrer Mr. Colbert à St. Euſtache.

J'ai vu fon peuple aux nouveautés en proie,
Yvre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jufqu'au tombeau maudire encor fon roi.
Vous avez tous connu, comme je penfe,
Ce bon régent, qui gâta tout en France :
Il était né pour la fociété,
Pour les beaux arts & pour la volupté ;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu fcrupuleux, mais de crime incapable :
Et cependant, ô menfonge ! ô noirceur !
Nous avons vu la ville & les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.... Quelle abfurde fureur !
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appellés *Philippiques*, *d*)
De l'impofture éternelles chroniques ;
Et nul Français n'eft affez généreux,
Pour s'élever, pour dépofer contr'eux.
Que le menfonge un inftant vous outrage,
Tout eft en feu foudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eft de glace à vous juftifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baiffer les yeux fur de moindres objets ?
Des fouverains defcendons aux fujets :
Des beaux efprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes fouhaits,

d) Libelle diffamatoire en vers contre monfieur le duc d'Orléans, régent du royaume, compofé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle & Arnaud font morts hors de leur patrie.

Que de ſi loin monſieur Bardus contemple,
Et que Damis ne viſita jamais.
Entrons: d'abord on voit la jalouſie,
Du Dieu des vers la fille & l'ennemie,
Qui ſous les traits de l'émulation
Soufle l'orgueil, & porte ſa furie
Chez tous ces fous courtiſans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et l'un ſur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant janſéniſte
N'en a lancé ſur le fin moliniſte,
Ou que Doucin, cet adroit caſuiſte,
N'en a verſé deſſus Paſquier Queſnel.
Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé:
Ce vil Rufus *e*), que jadis votre père
A par pitié tiré de la miſère,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avait ranimé:
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,

e) Rouſſeau avait été ſecrétaire du baron de Breteuil, & avait fait contre lui une ſatyre intitulée *la Baronade.* Il la lut à quelques perſonnes, qui vivent encore, entre autres à madame la ducheſſe de St. Pierre. Madame la marquiſe du Châtelet, fille de Mr. de Breteuil, était parfaitement inſtruite de ce fait; & il y a encor des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'atteſteut.

Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français & moitié germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haine & d'ennui?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces recueils d'impure médiſance?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans ſes ſévérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la ſatyre,
Rit de ſa haine & marche à ſes côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de ſon ſoufle cauſtique,
Je ſais jouïr, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
Voici le point ſur lequel je me fonde:
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obſcurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;

Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie, & tous ſes noirs enfans,
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel, trois déeſſes rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs ſcandales.
Que faire donc ? à quel ſaint recourir ?
Je n'en ſais point. Il faut ſavoir ſouffrir.

EPITRE
A UN MINISTRE D'ETAT,
SUR L'*ENCOURAGEMENT DES ARTS.*

TOi qui mêlant toûjours l'agréable à l'utile,
Des plaisirs aux travaux pâſſas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans !
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux tien toûjours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ;
De ſa riante ſœur chéri les agrémens ;
Anime le pinceau, le ciſeau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable eſprit ſait ſe plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un ſeul goût.
Je plains tout être faible, aveugle en ſa manie,
Qui dans un ſeul objet confina ſon génie,
Et qui de ſon idole adorateur charmé,
Veut immoler le reſte au DIEU qu'il s'eſt formé.
Entens-tu murmurer ce ſauvage algébriſte,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil triſte,
Qui d'un calcul aride à peine encor inſtruit,
Sait que quatre eſt à deux, comme ſeize eſt à huit ?
Il mépriſe Racine, il inſulte à Corneille ;
Lulli n'a point de ſons pour ſa peſante oreille ;
Et Rubens vainement, ſous ſes pinceaux flatteurs,
De la belle nature aſſortit les couleurs.
Des xx redoublés admirant la puiſſance,

Il croit que Varignon fut ſeul utile en France;
Et s'étonne, ſurtout, qu'inſpiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.
Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ſes vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toûjours mieux que lui;
De ſa frivole muſe admirateur unique,
Conçoit pour tout le reſte un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
Et voudrait mettre en vers Ariſtote & Platon.
Ce bœuf qui peſamment rumine ſes problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des ſyſtêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu ſa plume & ſa colère.
Pauvres fous, vains eſprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur:
Venez à moi, laiſſez Maſſillon, Bourdalouë;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me louë.
Je diviſe en trois points le plus ſimple des cas;
J'ai vingt ans, ſans l'entendre, expliqué St. Thomas.
Ainſi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.
L'honnête-homme eſt plus juſte, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne ſent point en lui.
Jadis avant que Dieu, conſommant ſon ouvrage,
Eût d'un ſoufle de vie animé ſon image,
Il ſe plut à créer des animaux divers:
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs,

Le pân pour étaler l'iris de ſon plumage,
Le courſier pour ſervir, le loup pour le carnage,
Le chien fidèle & promt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru fauſſement des amans le modèle;
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Diſcernant leurs inſtincts, aſſigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célèbre Hortenſe *a*)
Signala plaiſamment ſa ſainte extravagance;
Craignant de faire un choix par ſa faible raiſon,
Il tirait aux trois dés les rangs de ſa maiſon.
Le ſort d'un poſtillon faiſait un ſecrétaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire;
Un docteur Hibernois, ſon très digne aumônier,
Rendit grace au deſtin qui le fit cuiſinier.
On a vu quelquefois des choix auſſi bizarres.
Il eſt beaucoup d'emplois, mais les talens ſont rares.
Si dans Rome avilie, un empereur brutal
Des faiſceaux d'un conſul honora ſon cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis ſa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mître a décoré des têtes de Midas:
Et tel au gouvernail a préſidé ſans peine,
Qui la rame à la main dût ſervir à la chaîne.
Le mérite eſt caché. Qui ſait ſi de nos tems
Il n'eſt point, quoiqu'on diſe, encor quelques talens?

a) Le duc de Mazarin, mari d'Hortenſe Mancini, faiſait tous les ans une loterie de pluſieurs emplois de ſa maiſon, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très véritable.

Peut-être qu'un Virgile, un Ciceron ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe, ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ſes deſſeins;
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hazard, & rien n'eſt à ſa place.

VARIANTES.

Cette épitre commençait ainſi.

Eſprit ſage & brillant, que le ciel a fait naître,
Et pour plaire aux ſujets & pour ſervir leur maître,
Que j'aime à voir ton goût, par des ſoins bienfaiſans,
Encourager les arts à ta voix renaiſſans !
Sans accorder jamais d'injuſte préférence,
Entre tous ces rivaux ta main tient la balance;
Tel qu'un père éclairé qui ſait de ſes enfans
Diſcerner, applaudir, employer les talens.
Je plains, &c. &c.

Après ce vers, *Un ignorant fourré, &c.* on liſait ceux-ci.

Venez à moi, je ſuis l'oracle de l'égliſe,
J'argumente, j'écris, je bénis, j'exorciſe;
J'ai des péchés en chaire épluché tous les cas;
J'ai vingt ans, &c. &c.

Après ce vers, *Diſcernant leurs inſtincts, &c.* on liſait ceux-ci.

Ainſi par un goût ſûr, par un choix toûjours ſage,
Des talens différens tu fais un juſte uſage;
Tu ſais de Melpomène animer les accens,

De sa riante sœur chérir les agrémens,
Protéger de Rameau la profonde harmonie,
Et mettre un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit peut se plier à tout :
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.
Heureux qui sait mêler l'agréable à l'utile,
Des travaux aux plaisirs passer d'un vol agile,
S'occuper en ministre & vivre en citoyen,
Et se prêter à tout, sans s'asservir à rien !
Un semblable génie au-dessus du vulgaire,
A l'art de gouverner, joint le grand art de plaire :
On voit d'autres mortels auprès du trône admis,
Ils ont tous des flatteurs, il a seul des amis.

REPONSE

A UNE DAME, ou SOI-DISANT TELLE. a)

Tu commences par me louër,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins ; mais il faut t'avouër
Ce que je ſuis, ce que je voudrais être.
J'aurai vu dans trois ans paſſer quarante hivers.
Apollon préſidait au jour qui m'a vu naître.
Au ſortir du berceau j'ai bégayé des vers ;
Bientôt ce Dieu puiſſant m'ouvrit ſon ſanctuaire :
Mon cœur vaincu par lui, ſe rangea ſous ſa loi.
D'autres ont fait des vers par le déſir d'en faire ;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois ſont entrés dans mon ame ;
Tout art a mon hommage, & tout plaiſir m'enflamme.
La peinture me charme ; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant b) Cagliari ſaiſir l'eſprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & ſûre
De Raphaël & du Pouſſin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaiſir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,

a) En 1732 il y eut un homme de Bretagne, qui s'aviſa d'écrire des lettres à pluſieurs gens d'eſprit de Paris, ſous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé, & cette mépriſe attira cette réponſe.

b) Paul Veroneſe.

La fertilité de *c*) Campra,
La gaîté de Mouret, les graces de Des-Touche;
Peliſſier par ſon art, le More par ſa voix, *d*)
Tour-à-tour ont mes vœux, & ſuſpendent mon choix.
Quelquefois embraſſant la ſcience hardie,
Que la curioſité
Honora par vanité
Du nom de philoſophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir ſi des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèſe d'autant plus qu'elle eſt près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entens raiſonner les plus profonds eſprits,
Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
Je les vois qui des cieux franchiſſent l'intervalle,
Et je vois trop ſouvent, que j'ai très peu compris.
De ces obſcurités je paſſe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & ſouvent j'en rougis.
J'examine avec ſoin les informes écrits,
Les monumens épars, & le ſtile énergique
De ce fameux Paſcal, ce dévot ſatyrique.
Je vois ce rare eſprit trop promt à s'enflammer;
Je combats ſes rigueurs extrêmes:
Il enſeigne aux humains à ſe haïr eux-mêmes;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainſi mes jours égaux, que les muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugé fâcheux,

c) Muſiciens agréables. *d*) Actrices de ce tems-là.

Commencent avec joie, & vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines.
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce Dieu qui m'a quitté.
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands Dieux! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encor aſſez pour remplacer l'amour.

LETTRE SUR LA TRACASSERIE,

à Mr. de Bussi, évêque de Luçon, en 1724.

ORnement de la bergerie,
Et de l'églife & de l'amour ;
Auffi-tôt que Flore, à fon tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie ;
Eft-il pour vous d'autre patrie ?
Et ferait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce féjour
Exiler la *tracafferie ?*
Evitons ce monftre odieux,
Monftre femelle, dont les yeux
Portent un poifon gracieux ;
Et que le ciel, en fa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au fein de la galanterie.
Voyez-vous, comme un miel flatteur
Diftille de fa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'impofture
Lui prête un fecours féducteur ?
Le couroux étourdi la guide ;
L'embarras, le foupçon timide,
En chancelant fuivent fes pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,

Et la careſſe dans ſes bras.
Que l'amour, ſecouant ſes aîles,
De ces commerces infidèles,
Puiſſe s'envoler à jamais !
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles !
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel eſprit batiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance de ſotiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe & l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule;
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Frigolet,
Très aimable, & très frivolet;
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance;
Les graces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit-collet;
Et moi, leur ſerviteur folet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence,
En faiſant des pas de ballet.

A MONSIEUR DE GERVASI,

MEDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle ;
Le Gevaudan *a*) ſurpris t'avait vu triompher
Des traits contagieux d'une peſte cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poiſons cachés la ſemence mortelle.
Dans Maiſons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la mort inexorable
Avait levé ſur moi ſa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à ſa voix accourut.
C'en était fait, ſa main tranchait ma deſtinée :
Mais tu lui dis, arrête ... & la mort étonnée
Reconnut ſon vainqueur, frémit & diſparut.
Hélas ! ſi comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta préſence eu le ſecours utile,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits ;
De ſon cher entretien je goûterais les charmes ;
Mes jours, que je te dois, renaîtraient ſans allarmes ;
Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui dans ma douleur
Je peux jouir de la douceur

a) Mr. de Gervaſi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peſte, & à ſon retour il eſt venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maiſons, à ſix lieues de Paris, en 1723.

De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera ſon ſuffrage;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toûjours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les aîles de la victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit & ſes graces,
Dès qu'il reparaîtra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,
L'intrépidité de Caton,
L'eſprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone:
Enfin donc je reſpire, & reſpire pour toi;
Je pourrai déſormais te parler & t'entendre.
Mais ciel! quel ſouvenir vient ici me ſurprendre!

Cette aimable beauté qui m'a donné ſa foi,
Qui m'a juré toûjours une amitié ſi tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux ſur moi?
Hélas! en deſcendant ſur le ſombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais ſon image;
Son amour, ſes vertus, ſes graces, ſes appas,
Les plaiſirs que cent fois j'ai goûté dans ſes bras,
A ces derniers momens flattaient encor mon ame;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands Dieux! me faudrait-il regretter le trépas?
M'aurait-elle oublié? ſerait-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte ſur le viſage,
D'un mal ſi redouté le fatal témoignage,
Eſt-ce à l'amour qu'il faut ſonger?

VARIANTES.

Après ce vers, *Reconnut ſon vainqueur, &c.* on liſait ceux-ci.

Auſſi-tôt ta main vigilante,
Ranimant la chaleur éteinte dans mon corps,
De ma frêle machine arrangea les reſſorts.
La nature obéiſſante
Fut ſoumiſe à tes efforts,
Et la Parque impatiente
File aujourd'hui pour moi dans l'empire des morts.
Hélas! &c.

Au lieu de ce vers, *Je me flatte en ſecret, &c.* on liſait ceux-ci.

Je me flatte en ſecret, que je pourrai peut-être

Charmer encor Sulli, qui m'a trop oublié.
Mariamne à ses yeux ira bientôt paraître;
Il la verra pour elle implorer sa pitié,
Et ranimer en lui, ce goût, cette amitié,
Que pour moi dans son cœur ma muse avait fait naître.
Beaux jardins, &c. &c.

Après ce vers, *L'esprit de Mécénas*, &c. on lisait ceux-ci.

Et la science de Varron.
Bolimbroke, à ma gloire, il faut que je publie
Que tes soins, pendant le cours
De ma triste maladie,
Ont daigné marquer mes jours
Par le tendre intérêt que tu prends à ma vie.
Enfin donc, &c. &c.

LETTRE

A SON ALTESSE ROYALE MADAME LA PRINCESSE DE ***.

SOuvent la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne,
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.

On croirait que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole *a*)
S'aſſeoir entre des majeſtés.

On fait triſtement grande chère,
Sans dire & ſans écouter rien,

a) Jeu à la mode à la cour.

Tandis que l'hébété vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidère,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain quand l'hémiſphère
Eſt brûlé des feux du ſoleil,
On s'arrache au bras du ſommeil,
Sans ſavoir ce que l'on va faire.

De ſoi-même peu ſatisfait,
On veut du monde; il embarraſſe:
Le plaiſir fuit; le jour ſe paſſe,
Sans ſavoir ce que l'on a fait.

O tems, ô perte irréparable!
Quel eſt l'inſtant où nous vivons?
Quoi! la vie eſt ſi peu durable,
Et les jours paraîtraient ſi longs!

Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux cours auguſte ornement,
Vous employez utilement
Ce tems qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.

Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature;

Les réflexions, la lecture
En font le solide aliment,
Et son usage est sa parure.

S'occuper c'est savoir jouir.
L'oisiveté pèse & tourmente.
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

EPITRE

CONNUE SOUS LE NOM DES *VOUS* ET DES *TU*.

PHilis, qu'eſt devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroiſie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé,
Qui t'avait conſacré ſa vie ?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas ! qui n'eût été friponne !
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,
Tu ſais que je t'en aimais mieux.
Ah ! madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui ſi remplie,
Diffère de ces doux inſtans !
Ce large Suiſſe à cheveux blancs,
Qui ment ſans ceſſe à votre porte,
Philis, eſt l'image du tems ;
Il ſemble qu'il chaſſe l'eſcorte

Des

Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas ! je les ai vu jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et se jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tissus la Savonerie, *a*)
Ceux que les Persans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats si chers que Germain *b*)
A gravés de sa main divine;
Et ces cabinets où Martin *c*)
A surpassé l'art de la Chine;
Vos vases Japonnois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles;
Ces deux lustres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchanteresse,
Ne valent pas un des baisers
Que tu donnais dans ta jeunesse.

a) La Savonerie est une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.

b) Germain excellent orfèvre dont il est parlé dans le *Mondain*.

c) Martin, excellent vernisseur.

LETTRE

A MONSIEUR LE CARDINAL DU BOIS. a)

De Cambrai, Juillet 1722.

Une beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma muſe, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte, avec tranſport, un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, monſeigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambaſſadeurs & tous les cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que les miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambrai que pour faire boire la ſanté de l'empereur. Pour meſſieurs les ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend deux meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les miniſtres Anglais envoyent beaucoup de couriers en Champagne, & peu à Londres. Au reſte, perſonne n'attend ici votre éminence : on ne penſe pas que vous quittiez le palais-royal pour venir viſiter vos ouailles. Vous ſeriez trop fâché, & nous auſſi, s'il vous falait quitter le miniſtère pour l'apoſtolat.

Puiſſent Meſſieurs du congrès,
En buvant dans cet aſyle,
De l'Europe aſſûrer la paix!
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais!

a) Cette lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du maréchal d'Alègre, mariée à un ſeigneur Flamand, & mere du marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

Je fais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe par-fois,
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monseigneur, d'un homme, qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

LETTRE

DE MONSIEUR LE CARDINAL DE FLEURI,

A MR. DE VOLTAIRE.

A Iſſi ce 14 Novembre 1740.

JE reçois dans le moment, monſieur, une ſeconde lettre de vous, & je n'en perds pas un auſſi pour y répondre, dans la crainte que Mr. le marquis de *Beauveau* ne ſoit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous allez faire; & vous êtes attaché par des titres trop juſtes & trop puiſſans au roi de Pruſſe, pour ne pas lui donner cette marque de votre reſpect & de votre reconnaiſſance. Le ſeul motif de la reine de Saba vous eût ſuffi pour ne pas vous y refuſer.

Je ne ſavais pas, que le précieux préſent que m'a fait madame la marquiſe du Châtelet, de l'*Anti-Machiavel*, vînt de vous; il ne m'en eſt que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaiſir, je n'ai pu en lire juſqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement *ma retraite;* car elle eſt par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que ſoit l'auteur de cet ouvrage, s'il n'eſt pas prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu eſt ſi ſage, ſi raiſonnable, & renferme des principes ſi admirables, que celui qui l'a fait ſerait digne de commander aux autres hommes, pourvû qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il eſt né prince, il contracte un engagement bien ſolemnel avec le public: & l'empereur *Antonin* ne ſe ſerait pas acquis la gloire immortelle, qu'il conſervera dans tous les ſiécles, s'il n'avait ſoutenu, par la juſtice de ſon gouvernement, la belle morale, dont il avait donné les leçons ſi inſtructives à tous les ſouverains.

Vous me dites des choſes ſi flatteuſes pour moi, que je n'ai

garde de les prendre à la lettre; mais elles ne laissent pas de me faire un sensible plaisir, parce qu'elles sont du moins une preuve de votre amitié. Je serais infiniment touché, que sa majesté Prussienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ses principes; mais du moins puis-je vous assurer, que je sens, & regarde les siens comme le modèle du plus parfait & du plus glorieux gouvernement......

Je tombe sans y penser dans des réflexions politiques, & je finis en vous assûrant, que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que sa majesté Prussienne daigne avoir de moi. Il a la qualité de prince de trop, & s'il n'était qu'un simple particulier, on se ferait un honneur de vivre avec lui en société. Je vous porte envie, monsieur, d'en jouïr; & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos sentimens, &c.

R E P O N S E

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Berlin ce 26 Novembre 1740.

J'Ai reçu, monseigneur, votre lettre du 14 que monsieur le marquis de *Beauveau* m'a remise. J'ai obéï aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au roi de Prusse; il est d'autant plus sensible à vos éloges, qu'il les mérite; & il me parait, qu'il se dispose à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il est à souhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France & le roi de Prusse soient amis. C'est votre affaire. La mienne est de faire des vœux, & de vous être toûjours dévoué avec le plus profond respect.

LETTRE

DE MONSIEUR LE CARDINAL ALBERONI,

A MR. DE VOLTAIRE.

A Rome le 10 Février 1735.

IL m'eſt arrivé aſſez tard, monſieur, la connaiſſance de la vie que vous avez écrite du feu roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma perſonne vous a porté aſſez loin, puiſqu'avec votre ſtile ſublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit *Pline* de *Trajan* dans ſon panégyrique. Heureux les princes, qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! Votre plume ſuffit pour les rendre immortels. A mon égard, monſieur, je vous proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnaiſſance; & je vous aſſûre, monſieur, que perſonne au monde ne vous aime, ne vous eſtime & reſpecte plus que le cardinal ALBERONI.

REPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré eſt un prix auſſi flatteur de mes ouvrages, que l'eſtime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, monſeigneur; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre ſuffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puiſſant, mais ne ſera jamais un grand-homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu juſtice de ſi loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais ſi Rome entend aſſez ſes intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque ſplendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'eſpère alors que je vous écrirai ſous un autre titre, que ſous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'eſtime que de reſpect, &c.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME. a)

DE Sulli, falut & bon vin,
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que fon bon ange & fon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monfeigneur, que l'envie de faire quelque chofe pour vous, a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, féjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeftiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur fon front refpecté du tems,
Une fraicheur toûjours nouvelle,
Au bon doyen de nos galans,
Donne une jeuneffe éternelle.
L'autre dans Papefigue eft né,
Maigre, long, fec & décharné,
N'ayant eu croupe de fa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de DIEU maudit,
Puifqu'il aime & qu'il verfifie.

Notre premier deffein était d'envoyer à votre alteffe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié profe, comme en ufaient les *Chapelles*, les *des Barreaux*, les *Hamiltons*, contemporains de l'abbé, & nos maîtres. J'aurais prefque ajouté *Voi-*

a) C'eft le frère du duc de Vendôme. Il était grand prieur de France. L'abbé Courtin était un de fes amis, fils d'un confeiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre eft de 1716.

Voiture, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de côté.
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sulli; il était en tiers, dit-on, entre.. & madame de.. ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les yeux voltigeans ſur vos traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgraces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vu de Paphos,
Vous en euſſiez vû de Florence,
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coëffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe orgie.

L'imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits ſoupers, jolis feſtins,
Ce fut parmi vous que nâquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs ſotiſiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorſqu'à table il tenait ſa place,
Avec Auguſte & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inſpiré pour de pareils écrits;
Nous ne ſommes point beaux-eſprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce ſucceſſeur de Clément,
Qui dans votre temple réſide. *b*)
Sachez donc que l'oiſiveté
Fait ici notre grande affaire.
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire;
C'eſt le vôtre, & vous m'avoûrez,
Qu'après tant de jours conſacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorſque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il eſt bien doux de ne rien faire.

b) L'abbé de Chaulieu demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

A MONSIEUR L'ABBÉ DE CHAULIEU. a)

De Sulli le 5 Juillet 1717.

A Vous, l'Anacréon du temple;
A vous le fage fi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des fons auffi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Affis à la table des Dieux.

Je vous écris de Sulli, où *Chapelle* a demeuré, c'eft-à-dire, s'eft enyvré deux ans de fuite. Je voudrais bien, qu'il eût laiffé dans ce château un peu de fon talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiffé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour affez fombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-efprits,
Un beau foir j'évoquai fon ombre.
Aux déités des fombres lieux
Je ne fis point de facrifice,
Comme ces fripons qui des Dieux
Chantaient autrefois le fervice;
Où la forcière Pythoniffe,

a) Cette lettre mêlée de profe & de vers, eft un des premiers ouvrages de notre auteur. Chapelle, dont il eft ici queftion, était un homme d'un génie facile & libertin; il avait beaucoup bû, ce qui était le vice de fon tems, ce vice fit beaucoup de tort à fa fanté, & enfin à fon efprit.

Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le ſpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère :
C'eſt bien aſſez d'une chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire.
Je lui dis ſur mon violon :
Eh! de grace, monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous appelle;
Mais non, ſur la voûte éternelle,
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils jouſflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Deſcendez, aimable Chapelle.
Cette familière oraiſon,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi *b*) dans ſa poche;
Il s'appuyait ſur Bachaumon,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,

b) Gaſſendi avait élevé la jeuneſſe de Chapelle, qui devint grand partiſan du ſyſtème de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvrait, il expliquait le ſyſtème aux convives; & lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toûjours fur fa lyre
Ces vers aifés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin:
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je fervis quelque tems de maître,
Il faut que Chaulieu foit le tien.

REPONSE

A LA PRECEDENTE.

A Paris ce 26 Juillet 1717.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, monfieur, eût pu croire aux efprits, & moins encor ajouter foi à ce qu'ils difent quand ils veulent bien revenir, je ne fais pas d'où. La fecte des philofophes, où vous avez la bonté de m'affocier de votre autorité, m'a fait douter, grace au ciel, de l'apparition de *Chapelle*, & m'a préfervé des coquetteries de fon ombre, de votre politeffe, & de la complaifance de mon amour-propre, que vous avez tâché fi galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raifons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une effentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entiérement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illufion.

Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'eſt pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flatteuſe pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hazarder à y faire une réponſe en forme, qui ferait indigne peut-être d'un élève de *Chapelle*, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après ſa mort.

Mais ſi je me défie de mon eſprit, je ſuis toûjours ſûr de mon cœur; & je vais répondre au ſentiment d'eſtime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque eſſentielle, qui eſt de vous dire avec la ſincérité dont je fais profeſſion, ce que je penſe de la petite affaire dont vous me faites ouverture, &c.

A MONSIEUR LE PRESIDENT HENAUT,

AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1 Sept. 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété,
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage.
O Déeſſe, exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres Dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel-eſprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpens
La courſe rapide du tems,
Il en fait un ſi bel uſage:
Les devoirs, & les agrémens,
En ſont chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le Dieu jouſſlu de la table
Pour un connaiſſeur ſi gourmand.

Qu'il vive autant que ſon ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe & le courage,
Les mœurs, les paſſions, les loix,
Sans erreur & ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouïr :
Mais il n'a rien s'il ne digère.
Grand DIEU, je ne m'étonne pas,
Qu'un ennuyeux, un des Fontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pedant à citations,
Sans goût, ſans grace & ſans génie ;
Sa perſonne, en tous lieux honnie,
Eſt réduite à ſes noirs Gitons.
Hélas ! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la ſanté, que je fais du meilleur de mon cœur, ſouffrez, monſieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant beſoin d'elle que vous ; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ſes faveurs comme de raiſon ; buvez gaîment, ſi vous pouvez, vos eaux de Plombières ; & revenez vîte à Cirey avant que les huſſards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-
vous

vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici, qui méritent que vous vous arrêtiez ſur la route.

A U M Ê M E.

A Luneville ce 28 Novembre 1748.

VOus, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poëſie;
Vous qui de la philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs
Qui partagèrent votre vie;
HENAUT, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flatteurs,
Vous avez déſarmé l'envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verſer ſes poiſons ſur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire;
Aux ſots vous ſûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine ſur mille arbriſſeaux,
On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage:

Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu fur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le fort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères,
Si dans fes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux efprits ferviteur
Il évite fes chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond & frivole,
Dans fon château paifiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et fe moquait très librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand fon élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De fageffe donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occafion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perfécute.
La Grèce à l'infenfé Pyrrhon
Fait élever une ftatuë;
Socrate prêche la raifon,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obfcurs travaux

A soi-même se rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquile,
Des amis & point de rivaux.
La gloire est toûjours inquiette,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toûjours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément
Et le mal de qui la possède.
  Mais finissons ce triste ton,
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire,
C'est un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en est excitée.
Virgile avait son Mevius,
Hercule avait son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours,
Qui s'envolent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans, *a*)
Près de Boufflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entens,
Il faut bien que je fasse envie.

a) Le roi Stanislas.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

De Villars, le 1 Septembre 1720.

LEs dames, qui ſont à Villars, monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères, que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre avanture,
Nous brouillons tous l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles, nous négligeons fort le ſoleil, à qui nous ne rendons viſite que lorſqu'il a fait près des deux tiers de ſon tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de ſang tout le matin; qu'enſuite ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage, il a perdu ſenſiblement de ſa lumière & de ſa grandeur: Nous n'avons ſu cette nouvelle que ſur les cinq heures du ſoir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le ſoleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vu la même choſe à Paris.

C'eſt à vous que nous nous adreſſons, monſieur, comme à notre maître. Vous ſavez rendre aimables les choſes que beau-

coup d'autres philoſophes rendent à peine intelligibles ; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les ſavans, & pour donner aux ignorans le goût des ſciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où ſaint Paul avant vous a vû
Force beautés ſurnaturelles,
Dont très prudemment il s'eſt tû.
Du ſoleil par vous ſi connu,
Ne ſavez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t-il commencé ſa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et ſa grandeur & ſa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers *a*)
Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis quand vous étiez paſteur,
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du Dieu brillant, qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère

a) Le comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de Fleuri diſait de lui, qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très belles recherches ſur l'*hiſtoire de France*.

Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolable d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez, que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

REPONSE a)
DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

Vous dites donc, gens de village,
Que le soleil à l'horizon
Avait assez mauvais visage?
Eh bien quelque subtil nuage
Vous avait fait la trahison
De défigurer son image.
Elle était là comme en prison,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle en son haut étage
Ne craignait point la pamoison.

a) Cette réponse de Fontenelle est assez mauvaise; il en fit une autre, adressée à madame la maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle est ce vers: *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pu retrouver cette piéce.

Vous n'en ſaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu, votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage;
L'ignorance eſt ſon appanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avoûrai bien, & j'en enrage,
Que le ſavoir & la raiſon
N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage,
Mais badinage de griſon;
Que de ſon brillant équipage,
Toûjours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phœbus déménage;
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous ſur le gazon;
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſu l'uſage,
On chante encor en vieux langage
Martin & l'adroite Aliſon.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui ſera bien noir
Le pauvre ſoleil ne s'encroute,
En nous diſant: Meſſieurs, bon ſoir,
Cherchez dans la céleſte voute
Quelqu'autre qui vous faſſe voir;
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goute;
Encor un coup, meſſieurs, bon ſoir:

Et peut-être en ſon deſeſpoir
Oſera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déeſſe n'écoute,
Mais ſur notre triſte manoir
Combien de maux ſera pleuvoir
Cette céleſte banqueroute !
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout ſera pêle & mêle, & toute
Société ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe, juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute,
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir ;
Et ce que le plus je redoute,
Chacun demandera l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

A MONSIEUR LE DUC DE SULLI.

A Paris le 18 Août 1720.

J'Irai chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable,
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour,
Et pas un seul mot du systême, *a*)
De ce systême tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Emboursent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté:
Pareils à la vieille sybille,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui possédant pour tout trésor,
Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
  Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux goutteux,

a) Le systême de Mr. Law, qui bouleversa la France en 1720. Cette lettre est de ce tems-là.

Qu'anima l'efprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant DIEU;
Et fi d'une mufe féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en paradis.
L'autre jour à fon agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec fon huile & fon latin,
Un paffe-port pour l'autre vie.
Il vit tous fes péchés laves
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous favez,
Avec beaucoup de bienféance.
Il fit même un très beau fermon,
Qui fatisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.
C'était là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché:
Car on fait qu'il était poëte;
Et que fur ce point tout auteur,
Ainfi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il fera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modefte.
Sa perte au Parnaffe eft funefte.
Prefque feul il était refté
D'un fiécle plein de politeffe.

On dit, qu'aujourd'hui la jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté,
Que l'étude occupait sans cesse.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du siécle passé,
Et des faiseurs de vaudeville,
Il me paraît très empressé
D'abandonner pour vous la ville.
Le systême n'a point gâté
Son esprit aimable & facile;
Il a toûjours le même stile,
Et toûjours la même gaîté.
Je sais, que par déloyauté,
Le fripon n'aguère a tâté
De la maîtresse tant jolie,
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pu m'en couroucer:
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

A MONSIEUR LE DUC DE LA FEUILLADE.

Conſervez précieuſement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaiſanterie,
Dont vous poſſédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis longtems
Connait à fond votre perſonne,
A dit : Hélas! je lui pardonne
D'en vouloir impoſer aux gens :
Son eſprit eſt dans ſon printems,
Mais ſon corps eſt dans ſon automne.
Adieu, monſieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté ſingulière,
Qui par ſon eſprit, par ſon cœur,
Et par ſon humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur ſeulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne ſubſtitue inceſſamment
Quelque jeune & frais lieutenant,
Qui ferait ſans vous ſon entrée
Dans un ſi beau gouvernement.

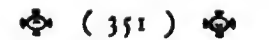
A MONSIEUR LE MARECHAL DE VILLARS.

JE me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance ;
Mais Vinache *a*) a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais souffrez, que je vous réponde,
Sans m'attirer votre couroux,
Que j'ai plus de raisons que vous
De vouloir rester dans ce monde :
Car si quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la consolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorsque vous sauriez la façon,
Dont vous aurait traité l'histoire.
  Paris vous eût premiérement
Fait un service fort célèbre,
En présence du parlement ;

a) Médecin empirique. Cette lettre est de 1711.

Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraiſon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite aſſûrément.
Puis en vertueux capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'égliſe de Saint Denis,
Entre du Gueſclin & Turenne.
Mais ſi quelque jour, moi chétif,
J'allais paſſer le noir eſquif,
Je n'aurais qu'une vile bière;
Deux prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetière.
Mes niéces au lieu de prière,
Et mon janſéniſte de frère, *b*)
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur ſeulement,
Que quelque muſe médiſante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très clairement,
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin longtems
De tous les exploits éclatans,
Que le ſeigneur Dieu vous réſerve.

b) L'auteur avait un frère, tréſorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janſéniſte outré, & qui ſe brouillait toûjours avec ſon frère, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des jéſuites.



A MONSIEUR DE LA FALUÈRE DE GENONVILLE,

ami intime de l'auteur,

SUR UNE MALADIE. 1719.

NE me ſoupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même:
Et laiſſe-moi jouïr de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plait & qui t'aime.
De ma muſe, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclore;
Tu vis la calomnie avec ſes noirs ſerpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obſcurcir la naiſſante aurore.
D'une injuſte priſon je ſubis la rigueur;
Mais au moins de mon malheur
Je ſus tirer quelque avantage;
J'appris à m'endurcir contre l'adverſité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légéreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.
Dieux! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point réſiſté.
Tu ſais combien l'amour m'a fait verſer de larmes.
Fripon, tu le ſais trop bien,
Toi dont l'amoureuſe adreſſe
M'ôta mon unique bien:

Toi dont la délicateſſe,
Par un ſentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtreſſe,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toûjours, tout ingrat & vaurien;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faibleſſe.
Hélas! pourquoi parler encor de mes amours?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toûjours.
De mes ans paſſagers la trame eſt raccourcie;
Mes organes laſſés ſont morts pour les plaiſirs;
Mon cœur eſt étonné de ſe voir ſans déſirs.
Dans cet état il ne me reſte
Qu'un aſſemblage vain de ſentimens confus,
Un préſent douloureux, un avenir funeſte,
Et l'affreux ſouvenir d'un bonheur qui n'eſt plus.
Pour comble de malheur je ſens de ma penſée
Se déranger les reſſorts;
Mon eſprit m'abandonne, & mon ame éclipſée
Perd en moi de ſon être, & meurt avant mon corps.
Eſt-ce là ce rayon de l'eſſence ſuprême,
Qu'on nous peint ſi lumineux?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-mêmes?
Il nait avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux;
Hélas, périrait-il de même?
Je ne ſais, mais j'oſe eſpérer,
Que de la mort, du tems & des deſtins le maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.

AUX

AUX MANES DE MONSIEUR DE GENONVILLE. a)

TOi, que le ciel jaloux ravit dans ſon printems;
Toi, de qui je conſerve un ſouvenir fidelle,
Vainqueur de la mort & du tems;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'eſt encor affreuſe & nouvelle;
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Ce ſoufle ſi caché, cette faible étincelle,
Cet eſprit, le moteur & l'eſclave du corps,
Ce je ne ſais quel ſens qu'on nomme ame immortelle,
Reſte inconnu de nous, eſt vivant chez les morts;
S'il eſt vrai que tu ſois, & ſi tu peux m'entendre,
O! mon cher Genonville, avec plaiſir reçoi
Ces vers & ces ſoupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te ſouvient du tems où l'aimable Egerie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chanſons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raiſon, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réuniſſait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! Même cette indigence,
Triſte compagne des beaux jours,
Ne peut de notre joie empoiſonner le cours.
Jeunes, gais, ſatisfaits, ſans ſoins, ſans prévoyance,
Aux douceurs du préſent bornant tous nos déſirs,
Quel beſoin avions-nous d'une vaine abondance?

a) Cette piéce eſt de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que Mr. de Genonville était mort.

Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs :
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs & de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur tems, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens ;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;
Ton nom se mêle encor à tous nos entretiens :
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toûjours remplis d'eux, ou toûjours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL. a)

En 1732.

O Très ſingulière Martel,
J'ai pour vous eſtime profonde :
C'eſt dans votre petit hôtel,
C'eſt ſur vos ſoupers que je fonde
Mon plaiſir, le ſeul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il eſt vrai, qu'un peu je vous gronde ;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes ſeconde ;
Car ſous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & ſans faibleſſe,
Vous logez eſprit qui ſéduit,
Et qui tient fort à la ſageſſe.
Or votre ſageſſe n'eſt pas
Cette pointilleuſe harpie,
Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté,
Contre la tendre volupté
Toûjours prêche, argumente & crie ;
Mais celle, qui ſi doucement,
Sans effort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,

a) La comteſſe de Fontaine-Martel, fille du préſident Desbordeaux ; elle était telle qu'elle eſt peinte ici. Sa maiſon était très libre & très aimable.

A mesdames les précieuses.
C'est là qu'on trouve la gaîté,
Cette sœur de la liberté,
Jamais aigre dans la satyre,
Toûjours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots,
Et très souvent, mais à propos,
Permettant au sage de rire.
Que le ciel bénisse le cours
D'un sort aussi doux que le vôtre!
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.

LETTRE

écrite de Plombières

A MONSIEUR PALLU, CONSEILLER D'ETAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornuës,
Sous un ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés fur d'épaiffes nuës,
Près d'un bain chaud, toûjours crotté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre entêté,
Qui fur fon mal toûjours raifonne,
Se baigne, s'enfume, & fe donne
La queftion pour la fanté.
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes fempiternelles,
Qui toutes penfent rajeunir,
Un petit nombre de pucelles,
Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.

De ces lieux, où l'ennui foifonne,
J'ofe encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris;
Ils connaiffent peu ma perfonne;
Mais c'eft à PALLU que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vimes briller tour-à-tour,
Par fes graces, par fon courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et féducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.

L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.

J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait fa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous foyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.

On pourrait bien, à l'avanture,
Choifir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Celadon;
Mais quelqu'un plus aimable? non,
Il n'en eft point dans la nature;
Car, madame, où trouvera-t-on
D'un ami la difcrétion,
D'un vieux feigneur la politeffe,

Avec l'imagination,
Et les graces de la jeunesse;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plait à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme une ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade?

VARIANTES.

Après ce vers, *Gai, généreux, &c.* on lisait celui-ci.

Et non moins trompeur que l'amour,

Après ce vers, *Dont il fut, &c.* on lisait ceux-ci.

Toutes les femmes l'adoraient,
Toutes avaient la préférence;
Toutes à leur tour se plaignaient
Des excès de son inconstance,
Qu'à grand' peine elles égalaient.
L'amour, &c. &c.

A MONSIEUR DE FORMONT,

en lui renvoyant les œuvres de Descartes *& de* Mallebranche.

Rimeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de graces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'oratoire *a*),
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René, le visionnaire, *b*)
Songeur de la nouvelle loi;
Il éblouït plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.
Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde;
Bridoye en aurait fait autant.

a) Mallebranche. *b*) Descartes.

Adieu. Je vais chez ma Sylvie ;
Un eſprit fait comme le mien ,
Goûte bien mieux ſon entretien ,
Qu'un roman de philoſophie.
De ſes attraits toûjours frappé ,
Je ne la crois pas trop fidelle ;
Mais puiſqu'il faut être trompé ,
Je ne veux l'être que par elle.

EPITRE

A MAD . . . .

FOrmont, vous, & les Dudeffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs, qui valez tout,
Plaiſirs, que je ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins miſérable?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René, le ſonge-creux,
J'ai lu le romaneſque ouvrage?
Quand avec l'oratorien *a*)
Je vois qu'en DIEU je ne vois rien,
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la Vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?
Ah! fuyez, ſonges impoſteurs,

a) Mallebranche.

Ennuyeuſe & froide chimère ;
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,
Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique & commun
Qui calcule un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours ?
Sans ce cortège qui toûjours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours,
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

A LA MÊME.

J'ai reçu, madame, une lettre charmante ; comment ne le ferait-elle pas écrite par vous & par Mr. de *Formont?* une lettre de vous est une faveur, dont je n'avais pas besoin d'être privé si longtems pour en sentir tout le prix, mais des vers! des vers, des rimes redoublées ; voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Legers, faciles, gracieux?
Ils ont comme vous l'art de plaire,
Dudeffans vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre pareffeux,
En est-il avec vous le père?
Ils sont bien dignes de tous deux;
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant, comme si je les méritais ; il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes là qu'une fois par an tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, & très actives en amour. Il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressemens d'un autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, & c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose & tant de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois ; mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer. Ils sont bien plus fiers de votre suffrage, que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'est celui de l'innocence,
Un quakre dit tout ce qu'il pense ;
Il faut, s'il vous plait, essuyer
Sa naïve & rude éloquence :
Car en voulant vous avoüer
Que sur son cœur simple & grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté
Sans choquer la civilité
De notre nation polie !

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être ces derniers vers un peu forts, mais vous qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

A MONSIEUR DE CIDEVILLE.

DEvers Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui ſont pénitence :
Je l'ai fait : un ſi long ſilence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un ſage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux ſortir davantage ;
J'y trouve ce que j'ai cherché;
J'y vis heureux, j'y ſuis caché.
Le trône, & ſon fier eſclavage,
Ces grandeurs dont on eſt touché,
Ne valent pas notre hermitage.
Vers les champs Hyperboréens,
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui ſe croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons deſſeins
Aux premiers ſons de la trompette.
Ils ne ſont plus rien que des rois.
Ils vont par de ſanglans exploits,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a ſoumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

A MONSIEUR LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles le 7 Avril 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dreſde, & je ne l'ai point vuë. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naitre plus d'amour,
Ou de Louïs quinze ou d'Auguſte;
La plus fine ſagacité
En ce point pourrait ſe confondre;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il eſt difficile de ſavoir au juſte la vérité dans ce monde; & puis, monſieur, les perſonnes qui la ſavent le mieux, ſont toûjours celles qui la diſent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeſſes que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eſt la plus heureuſe?

Que

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préſent elle a fait,
Et quel fut ſon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais ſi de moi l'on veut ſavoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiſſance,
Et nourrir le plus doux eſpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monſeigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me ſouviens de *Pſyché*, & je ſonge que *Pſyché* avait deux ſœurs :

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune & fidelle :
Pſyché ſeule épouſa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle Paris aurait coupé ſa pomme en trois.

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promtement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant : je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, monſieur, de votre excellence, le &c.

A MONSIEUR LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris ce 21 Février 1747.

ENfant du Pinde & de Cythère,
Brillant & ſage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti;
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.
Apprenez que cette dauphine
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.
Vous penſerez que je l'ai vuë,
Quand je vous en dis tant de bien.
Et que je l'ai même entenduë;
Je vous jure qu'il n'en eſt rien,

Et que ma muſe peu connuë,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nuë,
N'eſt que l'écho de l'univers.
  Une dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment,
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De ſa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laiſſait paſſer Cornelie,
Les ducs & pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle & Polymnie.
  Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les Dieux ne me refuſent guère;
Je fais aux graces chaque jour
Une très dévote prière.
Je leur dis, Filles de l'amour,
Daignez, à ma muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.
  Que vous dirai-je maintenant
Du dauphin & de cette affaire,
De l'amour & du ſacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement;

Mais un profane doit ſe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainſi qu'ont fait très à propos
Son ayeul & ſon digne père.
Daignez pour moi remercier
Votre miniſtre magnifique :
D'un fade éloge poëtique
Je pourrais fort bien l'ennuyer ;
Mais je n'aime pas à louer ;
Et ces offrandes ſi chéries
Des belles & des potentats,
Gens tous nourris de flatteries,
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans ſon baguier de pierreries.
Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muſe polie
Parle encor ſur un nouveau ton,
De notre immortelle Emilie.

REPONSE
A MONSIEUR LE CARDINAL QUIRINI.

A Berlin ce 12 Décembre 1751.

QUoi, vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle contrée
Où de Rome on brave les loix,
Pourrai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon catholique.
Hélas! mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction,
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Cicéron,
Et d'Aristide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On sait que ces esprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il soit damné comme eux,
Puisqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais surtout que je suis fâché
De le voir toûjours entiché

De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi je frémis quand je penſe
Que le muſulman, le payen,
Le quakre & le luthérien,
L'enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête-homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre évangile?
  Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné;
Qui marchant ſur les pas d'Horace,
Et ſur ceux de Saint Auguſtin,
Suivez le raboteux chemin
Du paradis & du parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit;
C'eſt à vous d'inſtruire & de plaire;
Et la grace de Jesus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois graces d'Homère.

A MADAME DE GONDRIN,

DEPUIS

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE;

ſur le péril qu'elle avait couru en traverſant la Loire en 1719.

SAvez-vous, gentille doüairière,
Ce que dans Sulli l'on faiſait,
Lors qu'Eole vous conduiſait
D'une ſi terrible manière ?
Le malin Perigni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Diſant qu'on vous repêcherait
Inceſſamment dans la rivière,
Et qu'alors il obſerverait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacherait.
Cependant l'Eſpar, la Valière,
Guiche, Sulli, tout ſoupirait;
Rouſſi parlait peu, mais jurait,
Et l'abbé Courtin qui pleurait,
En voyant votre heure dernière,
Adreſſait à DIEU ſa prière,
Et pour vous tout bas murmurait
Quelque oraiſon de ſon bréviaire,
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,

Et que même il n'entendait guère.
Mais quel ſpectacle ! j'envifage
Les amours, qui de tous côtés
S'oppoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois : ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau ;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
GONDRIN, ſongez à faire uſage
Des jours qu'amour a conſervés ;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés ;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.

VARIANTE.

Après ce vers, *Il a des droits ſur ſon ouvrage.* Il y avait encore.

Daignez pour moi vous employer
Près de ce duc aimable & ſage,
Qui fit avec vous ce voyage,
Où vous penſates vous noyer,
Et que votre bonté l'engage
A conjurer un peu l'orage
Qui ſur moi gronde maintenant,
Et qu'enfin au prince régent
Il tienne à-peu-près ce langage.
Prince dont la vertu va changer nos deſtins,
Toi, qui par tes bienfaits ſignale ta puiſſance,
Toi, qui fais ton plaiſir du bonheur des humains,
Philippe, il eſt pourtant un malheureux en France.

Du

Du Dieu des vers un fils infortuné,
Depuis un tems fut par toi condamné
A fuir loin de ces bords qu'embellit ta présence ;
Songe que d'Apollon souvent les favoris
D'un prince assurent la mémoire ;
Philippe, quand tu les bannis,
Souviens-toi que tu te ravis
Autant de témoins de ta gloire.
Jadis le tendre Ovide eut un pareil destin ;
Auguste l'exila dans l'affreuse Scythie.
Auguste est un héros, mais ce n'est pas enfin
Le plus bel endroit de sa vie.
Grand prince, puisse-tu devenir aujourd'hui,
Et plus clément qu'Auguste, & plus heureux que lui.

EPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE Mr. LE DUC DE RICHELIEU

AVEC MADEMOISELLE DE GUISE, en 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins ;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très chrétiennement vous engage
A coucher avec Richelieu ;
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toûjours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu ;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à DIEU.
Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse ?
Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur espérance ;
Ils diront voyant vos attraits,
Dieux ! quel plaisir que la vengeance !
Vous sentez bien qu'ils ont raison,
Et qu'il faut punir le coupable ;
L'heureuse loi du talion

Eſt des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu ?
Votre ſévérité me gronde ?
Ah ! quelle eſpèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde !
Faut-il donc que de vos appas
Richelieu ſoit l'unique maître ?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être ?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit là votre chimère ;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur ;
Mais voilà la choſe impoſſible.

A MONSIEUR LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU,

à qui le SÉNAT DE GÈNES *avait érigé une ſtatuë.* a)

JE la verrai cette ſtatuë,
Que Gènes élève juſtement
Au héros qui l'a défenduë.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étenduë;
Il ſerait jaloux à la vuë
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modeler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'amour,
Et ſurtout de l'amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuër à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du ſculpteur la modeſte main
Vous fera l'air moins libertin;
C'eſt de quoi mon héros enrage.

a) A Luneville le 18 Novembre 1748.

On ne peut filer tous ſes jours
Sur le trône heureux des amours :
Tous les p'aiſirs ſont de paſſage ;
Mais vous ſaurez régner toûjours
Par l'eſprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros, ſoutien de nos armes,
Ceux du père, du défenſeur
D'une république en allarmes,
Ceux de Richelieu ſon vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.
Pardon. Je ſens tous les travers
De la morale où je m'engage :
Pardon ; vous n'êtes pas ſi ſage
Que je le prétens dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croye un grave perſonnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de ſang & de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi :
Lorſque prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'envie,
Vous revintes vîte à Paris,
Mêler les myrtes de Cypris

A tant de palmes immortelles.
Pour vous ſeul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles;
Et vous ſervez encor les belles,
Comme la France & les Génois.

AU MÊME, SUR LA CONQUÊTE DE MAHON, en 1756.

DEpuis plus de quarante années
Vous avez été mon héros;
J'ai préſagé vos deſtinées.
Ainſi quand Achille à Scyros
Paraiſſait ſe livrer en proye
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour ſur les flots
Porter la flamme devant Troye;
Ainſi quand Phriné dans ſes bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phriné ne le poſſédait pas;
Et ſon nom fut dans les combats
Egal au nom de Miltiade.
Jadis les amans, les époux
Tremblaient en vous voyant paraître.
Près des belles & près du maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux:
Enfin c'eſt aux héros à l'être.
C'eſt rarement que dans Paris,
Parmi les feſtins & les ris,
On démêle un grand caractère:
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui fait l'art de plaire,
Sache auſſi ſauver les états.
Le grand-homme échappe au vulgaire;
Mais lorſqu'aux champs de Fontenoi,
Il ſert ſa patrie & ſon roi;
Quand ſa main des peuples de Gènes

Défend les jours & rompt les chaines ;
Lorſqu'auſſi prompt que les éclairs,
Il chaſſe les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu,
En parlent comme ſon armée :
Chacun dit, je l'avais prévu :
Le ſuccès fait la renommée.
Homme aimable, illuſtre guerrier,
En tout tems l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie & de l'ignorance.
Je ne ſais ſi dans Port-Mahon
Vous trouverez un ſtatuaire :
Mais vous n'en avez plus à faire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre,
Il ſera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma naiion.
Des deux Richelieu ſur la terre
Les exploits ſeront admirés.
Déja tous deux ſont comparés,
Et l'on ne ſait qui l'on préfère.
  Le cardinal affermiſſait
Et partageait le rang ſuprême
D'un maître qui le haïſſait.
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puiſſant,
Et même un peu trop redoutable ;
Vous me paraiſſez bien plus grand
Puiſque vous êtes plus aimable.

EPITRE

EPITRE

AU ROI,

PRÉSENTÉE A SA MAJESTÉ, AU CAMP DEVANT FRIBOURG.

1 Novembre 1744.

VOus, dont l'Europe entière aime ou craint la juſtice,
Brave & doux à la fois, prudent ſans artifice,
Roi néceſſaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fiévre échapé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie *a*)
Vous diſait, » Arrêtez, ménagez votre vie;
» Il vous faut du régime, & non des ſoins guerriers;
» Un héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire.
Rebelle aux médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les aſſauts, les ſaiſons,
Le poids de la fatigue & le feu des canons.
Tout l'état en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage:
Ah! n'effrayez que Vienne, & raſſûrez Paris:
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce héros, qu'on admire & qu'on aime.
  Un ſage nous a dit, que le ſeul bien ſuprême,
Le ſeul bien, qui du moins reſſemble au vrai bonheur,
Le ſeul digne de l'homme, eſt de toucher un cœur.
Si ce ſage eut raiſon, ſi la philoſophie

a) Premier chirurgien du roi.

Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel eſt donc, juſtes Dieux! le deſtin d'un bon roi,
Qui dit, ſans ſe flatter, Tous les cœurs ſont à moi!
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre!
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joie,
Béniſſant le héros que le ciel lui renvoie.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.

Cent rois au capitole en eſclaves trainés,
Leurs villes, leurs tréſors, & leurs Dieux enchainés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce ſénat inſultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil:
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure;
Ils effrayaient le monde, & vous le raſſûrez:
Vous, l'image des Dieux ſur la terre adorés!
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître!
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours:
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

LETTRE

A SON ALTESSE SERENISSIME
MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

ſur la victoire remportée par le roi à Laufelt.

AUguſte fille & mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible & caſſée,
Et vous voulez que ma muſe laſſée,
Comme LOUIS ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeſte, & ſes brillans exploits,
Et Cumberland, que l'on a vu deux fois
Chercher ce roi, l'admirer & le craindre:
Mais des bons vers l'heureux tems eſt paſſé;
L'art des combats eſt l'art où l'on excelle:
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;
LOUIS s'élève, & le ſiécle eſt baiſſé.
De Fontenoi le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins ſeconder le génie:
Boileau pâlit au ſeul nom de Voërden;
Que dirait-il, ſi non loin d'Helderen,
Il eût falu ſuivre entre les deux Nethes
Bathiani ſi ſavant en retraites,
Avec d'Eſtrée à Roſmal s'avancer?
La gloire parle, & LOUIS me réveille;
Le nom du roi charme toûjours l'oreille;
Mais que Laufelt eſt rude à prononcer!
Et quel beſoin de nos panégyriques,

Discours en vers, épitres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par Crébillon *a*),
Signés *b*) Marville, & jamais Apollon?
De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra ſans couroux mon encens;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos ayeux paſſa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnans l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,
Du Dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le Dieu des allarmes;
Plus d'un cenſeur, encor avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très peu de gré, mille traits de ſatyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire;
Mais pour ſon prince il faut ſavoir ſouffrir:
Il eſt partout des riſques à courir;
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,
Va tous les jours acharner ſa malice
Sur des héros, dont la fidélité
L'a mieux ſervi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble académie,
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Repréſentez ce conquérant humain,

a) Mr. Crébillon de l'académie Françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentés à la police.

b) Mr. Feydeau de Marville alors lieutenant de police.

Offrant la paix, le tonnerre à la main:
Ne louez point, auteurs, rendez justice;
Et comparant aux siécles reculés
Le siécle heureux, les jours dont vous parlez,
Lisez César, vous connaîtrez Maurice. *c*)
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme & la France;
Chantez Belle-Isle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers;
Il est d'un sang qui fut l'appui du trône:
Il eût pu l'être; & la faulx du trépas
Tranche ses jours échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.
Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Saura gémir sur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un roi, leur père & leur amour?
O vous, surtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulai, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?
Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs?
Anges des cieux, puissances immortelles,
Qui présidez à nos jours passagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers;
Mettez Ségur à l'ombre de vos aîles;
Déja Rocou vit déchirer son flanc:
Ayez pitié de cet âge si tendre;

c) Maurice comte de Saxe.

Ne verſez pas les reſtes de ce ſang,
Que pour Louïs il brûle de répandre :
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frappez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés ;
On flatte peu ceux qu'on a célébrés,
On déplait fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toûjours le danger ſuit mes pas ;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.
Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire ;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre Louïs de l'Eſcaut juſqu'au Jart :
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire :
Il fait la mienne, & je me garde bien
De reſſembler à ce grand ſatyrique *d*),
De ſon héros diſcret hiſtorien,
Qui pour écrire un beau panégyrique
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

d) Boileau.

EPITRE DE L'AUTEUR

en arrivant dans ſa terre près du lac de Genève, en Mars 1755.

O Maiſon d'Ariſtippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me préſentez, dans vos enclos divers,
Ce qui ſouvent manqué à mes vers,
Le mérite de l'art ſoumis à la nature ;
Empire de Pomone & de Flore ſa ſœur,
Recevez votre poſſeſſeur ;
Qu'il ſoit ainſi que vous ſolitaire & tranquile.
Je ne me vante point d'avoir en cet azile
Rencontré le parfait bonheur ;
Il n'eſt point retiré dans le fond d'un bocage ;
Il eſt encor moins chez les rois ;
Il n'eſt pas même chez le ſage :
De cette courte vie il n'eſt point le partage ;
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embraſſer au moins ſon image.

Que tout plait en ces lieux à mes ſens étonnés !
D'un tranquille océan *a*) l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés ;
Bacchus les embellit : leur inſenſible pente
Vous conduit par degrés à ces monts ſourcilleux *b*),
Qui preſſent les enfers, & qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre & de neige & de gloire,

a) Le lac de Genève. *b*) Les Alpes.

Eternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'hiſtoire,
Ces monts qu'ont traverſé, par un vol ſi hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat, & Conti,
Sur les aîles de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, *c*)
Eſt-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des ſoins & des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai ſage, en vrai voluptueux,
Et que laſſé bientôt de ton doux hermitage,
Tu voulus être pape, & ceſſas d'être ſage?
Dieux ſacrés du repos, je n'en ferais pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frappe,
Si j'étais ainſi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creuſés de ſes mains
Dans les campagnes Italiques.
Mon lac eſt le premier. C'eſt ſur ſes bords heureux
Qu'habite des humains la déeſſe éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embraſſe, ou déſire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom ſacré
Dans les cours des tyrans eſt tout bas adoré,

LA

c) Le premier duc de Savoye Amédée, pape, ou anti-pape, ſous le nom de *Félix*.

La Liberté. J'ai vu cette déeſſe altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Deſcendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du ſang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même briſa, quand ſes mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la ſuit: ſa naïve allégreſſe
Fait à tout l'Apennin répéter ſes clameurs;
Leurs fronts ſont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'eſt là leur diadême; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux ſommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur inſultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tiſſu de ſa main brillante,
Ni la fortune inſolente
Repouſſant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triſte pauvreté.
On n'y mépriſe point les travaux néceſſaires;
Les états ſont égaux & les hommes ſont frères.

Liberté, liberté, ton trône eſt en ces lieux.
La Grèce où tu nâquis, t'a pour jamais perduë,

Avec ſes ſages & ſes Dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revuë.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connuë.
Le Sarmate à cheval t'embraſſe avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'eſclavage,
Te regarde, ſoupire, & meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder ſignala ſon courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois :
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier & ſage
Te paya de ſon ſang, & ſoutiendra tes droits.
Aux marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te r'aſſurer : la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept autels *d*) à tes loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles,
Et tes honneurs & tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, & Gènes t'a repriſe.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a miſe ;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout état où la loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.

Ne va plus, ſous les noms & de *ligue* & de *fronde*,
Protectrice funeſte en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les loix, plus encor par les mœurs :
Il chérit la grandeur ſuprême,
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même ?
Dans le vaſte orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin tremblante, conſternée,

d) L'union des ſept Provinces.

Sous les pieds d'un vifir tu languis enchaînée,
Entre le fabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL *e*) orne en ces lieux ta tête.
Defcen dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Vien m'y faire un deftin nouveau.
Embelli ma retraite où l'amitié t'appelle,
Sur de fimples gazons vien t'affeoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, & fon régne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours !
L'une élève mon ame, & l'autre la confole ;
Préfidez à mes derniers jours !

e) L'auteur de la liberté Helvétique.

EPITRE

SUR L'AGRICULTURE.

14 Mars 1761.

QU'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge,
Comme le grand Virgile occupa ſon printems!
Du beau lac de Mantoüe il aimait le rivage,
Il cultivait la terre & chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuié des plaiſirs du village,
D'Alexis & d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vuë
Que le parc de Verſaille & ſa vaſte étenduë.
Le Normand Fontenelle au milieu de Paris
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers il fit de beaux eſprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur ſe taiſe.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;
Ou chantez vos plaiſirs, ou quittez les chanſons;
Ce ſont des fauſſetés, & non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris ſe peut-il qu'on reſpire?

Me dit un petit maître amoureux du fracas.
Les plaiſirs dans Paris voltigent ſur nos pas ;
On s'oublie, on eſpère, on jouït, on déſire ;
Il nous faut du tumulte, & je ſens que mon cœur,
S'il n'eſt pas enyvré, va tomber en langueur.

Atten, bel étourdi, que les rides de l'âge
Meuriſſent ta raiſon, ſillonnent ton viſage,
Que Gauſſin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Nerbard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poiſons de ſa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ſes pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
Tu verras qu'il eſt bon de vivre enfin pour ſoi,
Et de ſavoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre ſans plaiſir, ſans faſte, ſans emploi !
Succomber ſous le poids d'un ennui volontaire !

De l'ennui ! penſes-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'appelle, apprens à l'obſerver.
La France a des déſerts, oſe les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail néceſſaire,
Ce partage de l'homme, & ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence amène le bonheur.
Change en épics dorés, change en gras paturages
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.
Tes vaſſaux languiſſans, qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient ſurtout de former leurs ſemblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaiement par des nœuds déſirables.
D'un canton déſolé l'habitant s'enrichit ;
Turbilli dans l'Anjou t'imite & t'applaudit.

Bertin qui dans fon roi voit toûjours fa patrie,
Prête un bras fecourable à ta noble induftrie.
Trudaine fait affez que le cultivateur
Des refforts de l'état eft le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le foutien du trône
A la faulx de Cérès qu'au fabre de Bellone.
J'aime affez St. Benoit, il prétendit du moins
Que fes enfans tondus chargés d'utiles foins
Méritaffent de vivre en guidant la charuë,
En creufant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je fuis peu content du bon homme François,
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueufer dans la ruë,
Et voulut que fes fils robuftes fainéans
Fiffent ferment à DIEU de vivre à nos dépens.
DIEU veut que l'on travaille, & que l'on s'évertuë;
Et le fot mari d'Eve au paradis d'Edin
Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin.
C'eft la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de fa pomme.
Mais ne détournons point nos mains & nos regards,
Ni des autres emplois, ni furtout des beaux arts.
Il eft des tems pour tout; & lorfqu'en mes vallées
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main féche les pleurs,
Sur la fcène à Paris j'en fais verfer peut-être;
Dans Verfaille étonné j'attendris de grands cœurs,
Et fans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de fon bourbier je fais rentrer Fréron.
L'archidiacre Trublet prétend que je l'ennuie;
La repréfaille eft jufte; & je fais à propos

Confondre les pervers & me moquer des ſots.
En vain ſur ſon crédit un délateur s'appuie ;
Sous ſon bonnet quarré, que ma main jette à bas,
Je découvre en riant la tête de Midas.
J'honore Diderot malgré la calomnie ;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie ;
Les échos des rochers qui ceignent mon déſert,
Répètent après moi le nom de Dalembert.
Un philoſophe eſt ferme, & n'a point d'artifice ;
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice ;
Jamais adulateur, & toûjours citoyen,
A ſon prince attaché, ſans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui ſe gliſſent par fois dans nos académies ;
Sans aimer Loyola condamnant St. Médard,
Des billets qu'on exige il ſe rit à l'écart,
Et laiſſe aux parlemens à réprimer l'égliſe ;
Il s'élève à ſon DIEU, quand il foule à ſes pieds
Un fatras dégoutant d'argumens décriés ;
Et ſon ame inflexible au vrai ſeul eſt ſoumiſe.
C'eſt ainſi qu'on peut vivre à l'ombre de ſes bois,
En guerre avec les ſots, en paix avec ſoi-même,
Gouvernant d'une main le ſoc de Triptolème,
Et de l'autre eſſayant d'accorder ſous ſes doigts
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous, à l'amitié dans tous les tems fidelle,
Vous qui ſans préjugés, ſans vice, ſans travers,
Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux & ma philoſophie.
Vous cultivez les arts ; les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand Corneille élevé ſous vos yeux,

Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux ;
Son ombre entre nous trois aime encor à paraître.
Son ombre nous conſole , & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

EPITRE

EPITRE

A BOILEAU, OU MON TESTAMENT.

BOILEAU, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,
Dans la cour du palais, je nâquis ton voisin,
De ton siécle brillant mes yeux virent la fin;
Siécle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chévrefeuil *a*).
Chez ton neveu Dougoi *b*) je passai mon enfance,
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
Qui voulaient pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante acreté.
Louïs avait du goût, Louïs aimait la gloire,
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et satyrique heureux par ton prince avoué,

a) *Antoine gouverneur de mon jardin d'Auteuil,*
Qui dirige chez moi l'if & le chévrefeuil.
La maison était fort vilaine & le jardin aussi.

b) *Boileau* a dit quelque part : *Monsieur Dougoi mon illustre neveu.*

Tu pus cenſurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt ces courtiſans, ces ſinges de leur maître
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connaître;
On admira dans toi juſqu'au ſtile un peu dur
Dont tu déſiguras le vainqueur de Namur;
Et ſur l'amour de DIEU l'ennuieuſe homélie,
Qu'enfanta triſtement l'hyver de ton génie;
Et l'équivoque même enfant plus ténébreux,
D'un père ſans vigueur avorton malheureux;
Des muſes dans ce tems, au pied du trône aſſiſes,
On aimait les talens, on paſſait les ſotiſes.
Un maudit Ecoſſais, chaſſé de ſon pays,
Vint changer tout en France & gâter nos eſprits.
L'eſpoir trompeur & vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terraſſon *c*) calculaient ſon ſyſtême,
Répandaient à grands flots les papiers impoſteurs,
Vuidaient nos coffres forts & corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'eſprit: la triſte arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poëtique.
Le duc & le prélat, le guerrier, le docteur
Liſaient pour tous écrits des billets au porteur.
On paſſa du Permeſſe au rivage du Gange,
Et le ſacré vallon fut la place du Change.
Le ciel nous envoya dans ces tems corrompus
Le ſage & doux paſteur des brebis de Fréjus,
Econome ſenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France était bleſſée: il laiſſa ce grand corps,
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,

c) L'abbé Terraſſon démontra que le ſyſtême de Law ne pouvait être ébranlé, & il culbuta le lendemain.

Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais ſi Fleuri fut ſage, il n'eut rien de ſublime,
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il haïſſait les vers.
(Pardon, ſi contre moi ſon ombre s'en irrite)
Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuſer, poliment inhumain,
Une place à Racine *d*), à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raiſon rivaux évangeliques,
Et des dons de l'eſprit dévots perſécuteurs,
S'acharnaient à l'envi ſur les pauvres auteurs.
Du fauxbourg Saint Médard les dogues aboyèrent,
Et les regards d'Ignace avec eux ſe gliſſèrent.
J'ai vu les factions, ſemblables aux brigands,
Raſſemblés dans un bois pour voler les paſſans;
Et combattant entr'eux pour diviſer leur proie,
De leur guerre inteſtine ils m'ont donné la joie.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chaſſé,
Maudit comme les Juifs & comme eux diſperſé,
L'autre plus mépriſé tombant dans la pouſſière,
Avec G****, F*****, H**** & S******;
Mais parmi ces faquins l'un ſur l'autre expirans
Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre & de miſère
Qui diſtingue mon ſiécle & fait ſon caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf ſœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces tems deſtructeurs,
Des chantres de nos bois les voix ſont étouffées,

d) Au fils du grand Racine.

Aux fiécles des Midas, on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier:
De dépit & de honte il a brifé fa lyre.
Ce tems eft, réponds-tu, très bon pour la fatyre.
Mais quoi, puis-je en mes vers aiguifant un bon mot,
Affliger fans raifon l'amour-propre d'un fot?
Des Cotins de mon tems pourfuivre la racaille?
Et railler un C*** dont tout Paris fe raille?
Non, ma mufe m'appelle à de plus hauts emplois,
A chanter la vertu j'ai confacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encenfe,
J'ofe aux perfécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, affifte l'indigent;
Au miniftre des loix, protège l'innocent;
Au docteur tonfuré, fois humble & charitable,
Et garde-toi furtout de damner ton femblable.
Malgré foixante hyvers efcortés de quinze ans,
Je fais au monde encore entendre mes accens,
Du fond de mes déferts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande juftice;
Je l'obtiendrai fans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra jufqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a profcrite & non deshonorée.
Ainfi je fais trembler dans mes derniers momens
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
J'ofe agir fans rien craindre ainfi que j'ofe écrire.
Je fais le bien que j'aime, & voilà ma fatyre.
Je vous ai confondu, vils calomniateurs,
Déteftables cagots, infâmes délateurs,

Je vais mourir content. Le siécle qui doit naître,
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui, déja St. Lambert en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux sons harmonieux de son luth noble & tendre,
Mes manes consolés chez les morts vont descendre.
Je t'y verrai Boileau, tu me présenteras
Chapelain, Scuderi, Perrin, Pradon, Caras;
Nonotte & Jean Fréron successeurs des Garasses,
De chardons couronnés paraitront sur mes traces,
Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer,
Des serpens d'Alecton nous les verrons fesser;
Mais je veux avec toi baiser dans l'Elisée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault, en dusses-tu crever.
Et si ton goût sévère a pu désaprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage,
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon sentiment,
Je veux le dire encore dans ces royaumes sombres;
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,
M'enyvrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon dont je fus légataire,
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons. Dépêche-toi, curé, de mon hameau
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

EPITRE

A L'AUTEUR DU NOUVEAU LIVRE

DES TROIS IMPOSTEURS.

INſipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois impoſteurs,
D'où vient que ſans eſprit tu fais le quatrième?
Pourquoi pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur;
Et les œuvres de l'homme avec DIEU ſon auteur?
Corrige le valet, mais reſpecte le maître:
DIEU ne doit point pâtir des ſotiſes du prêtre;
Reconnaiſſons ce DIEU quoique très mal ſervi.
De lézards & de rats mon logis eſt rempli,
Mais l'architecte exiſte, & quiconque le nie
Sous le manteau du ſage eſt atteint de manie.
Conſulte Zoroaſtre, & Minos, & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Ciceron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce ſyſtême ſublime à l'homme eſt néceſſaire,
C'eſt le ſacré lien de la ſociété,
Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcélerat, l'eſpérance du juſte:
Si les cieux dépouillés de ſon empreinte auguſte
Pouvaient ceſſer jamais de le manifeſter,
Si DIEU n'exiſtait pas il faudrait l'inventer.
Que le ſage l'annonce, & que les rois le craignent.
Rois, ſi vous m'opprimez, ſi vos grandeurs dédaignent

Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur eſt au ciel, apprenez à trembler.
Tel eſt au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raiſonneur faux, dont la triſte imprudence
Dans le chemin du crime oſe les raſſurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix ſeront-ils plus dociles?
Ta femme plus honnête, & ton nouveau fermier
Pour ne pas croire en DIEU va-t-il mieux te payer?
Ah! laiſſons aux humains la crainte & l'eſpérance,
Tu m'objectes en vain l'hypocrite inſolence
De ces fiers charlatans à la pourpre élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Céſars avilis la grandeur uſurpée,
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des faquins en ſandale excrément des humains,
Trempant dans notre ſang leurs déteſtables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris ſanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens,
Je les ai ſous ma plume expoſés cinquante ans.
Mais, de ce fanatiſme ennemi formidable,
J'ai fait adorer DIEU quand j'ai vaincu le Diable.
Je diſtinguai toûjours de la religion
Les malheurs qu'inventa la ſuperſtition.
L'Europe m'en ſut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées;
Tandis que Pompignan m'injuriait en vain:
J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin.
On les vit oppoſer par une erreur fatale
Les abus aux abus, le ſcandale au ſcandale,

Parmi les factions, ardens à ſe jetter,
Ils condamnaient le pape, & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtems déſolée,
Ils ont troublé la terre & je l'ai conſolée.
J'ai dit aux diſputans l'un ſur l'autre acharnés,
Ceſſez, impertinens, ceſſez, infortunés;
Très ſots enfans de DIEU, chériſſez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'affreuſes chimères:
Les gens de bien m'ont cru, les fripons écraſés
En ont pouſſé des cris du ſage mépriſés,
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantiſme
De tout eſprit bien fait devient le catéchiſme.
Je vois venir de loin ces tems, ces jours ſereins,
Où la philoſophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatiſme affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogmes avec plus de vertu:
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'emmenera plus deux témoins à ſa ſuite,
Jurer quelle eſt ſa foi, mais quelle eſt ſa conduite;
A l'attrayante ſœur d'un gros bénéficier,
Un amant huguenot pourra ſe marier:
Des tréſors de Lorette amaſſés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourrie:
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc ſans s'informer ſi l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne,
Mes neveux ſouperont ſans rancune & gaiement,
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Ils pourront pardonner au pincé La Blétrie,

D'avoir

D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie. *a*)
Entre les beaux esprits on verra l'union;
Mais qui pourra jamais souper avec Fréron?

a) La Blétrie, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

EPITRE

A MONSIEUR DE St. LAMBERT.

Ferney, 31 Mars 1769.

CHantre des vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantouë & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature & qui l'embelliſſez ;
Que vos SAISONS m'ont plu ! que mes ſens émouſſés,
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître !
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre !
Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez,
Dans ces champs malheureux ſi longtems déſertés.
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance,
J'ai fait fleurir la paix & régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés,
Ces granges, ces hameaux déſormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons raſſemblés, ce ſont-là mes ouvrages ;
Ouvrages fortunés, dont l'illuſtre F*****,
Le divin P*********, monſieur l'abbé G****,
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire ;
Qu'ils m'en laiſſent jouïr, ils ont aſſez de gloire.
Heureux qui peut chanter les jardins & les bois !
Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits ;
Et parcourant des arts la flatteuſe carrière,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière.
Mais encore plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,

Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent,
Un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
Va l'accuſer en cour de n'être pas chrétien;
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe,
Il reconnait Tartuffe & rit de ſa ſotiſe.
Cependant le vieillard achève ſes moiſſons,
Le pauvre en eſt nourri: ſes chanvres, ſes toiſons,
Habillent décemment le berger, la bergère,
Il unit par l'himen Mieris avec Glicère,
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en DIEU;
Ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.
Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite;
Mais de nos favoris la nobleſſe inquiète
Pouvant régner chez ſoi va ramper dans les cours,
Les folles vanités conſument ſes beaux jours,
Le vrai ſéjour d'un homme eſt un exil pour elle.
Plutus eſt dans Paris, & c'eſt-là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour, & du Rhône & du Var;
Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus, les autres dans la bouë
Baiſent en ſoupirant les rayons de ſa rouë.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée,
Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée,
De ſergent des impôts il obtient un emploi,

Il vient dans ſon hameau tout fier *de par le roi*,
Fait des procès verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraine en des cachots le père & les enfans.
Vous le ſavez, grand DIEU, j'ai vu des innocens,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſols de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs,
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous vers ces triſtes frontières
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières;
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir.
Un tems viendra ſans doute, où des loix plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaines.
Dans un monde nouveau vous aurez un ſoutien,
Car pour ce monde-ci je n'en eſpère rien.

Extremum quod te alloquor, hoc eſt.

REPONSE
AU MÊME.

MOn eſprit avec embarras
Pourſuit des vérités arides ;
J'ai quitté les brillans appas
Des muſes, mes Dieux, & mes guides,
Pour l'aſtrolabe & le compas
Des Maupertuis & des Euclides.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lyre ;
Vénus ne veut plus me ſourire,
Les graces détournent leurs pas ;
Ma muſe, les yeux pleins de larmes,
St. Lambert, vole auprès de vous ;
Elle vous prodigue ſes charmes,
Je lis vos vers ; j'en ſuis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre ;
Son refus vient de me confondre ;
Vous avez fixé ſes amours :
. . . .
Pour former un lien durable,
Vous avez ſans doute un ſecret ;
Je l'enviſage avec regret,
Et ce regret, c'eſt d'être aimable.

EPITRE
AU MÊME.

TAndis qu'au deſſus de la terre,
Des aquilons & du tonnerre,
L'interprète du grand Newton
Dans les routes de la lumière,
Conduit le char de Phaëton,
Sans verſer dans cette carrière;
Nous attendons paiſiblement,
Près de l'onde Caſtalienne,
Que notre héroïne revienne
De ſon voyage au firmament;
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois
Faiſait des bouquets pour Glycère;
St. Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et ces épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le tems dont je ſubis les loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts;
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les graces dans ce beau vallon,
Les Dieux de l'amoureux empire,
Ceux de la flute & de la lyre,

T'inſpirent les aimables ſons,
Avec toi danſent aux chanſons,
Et ne daignent plus me ſourire.
Dans l'heureux printems de tes jours,
Des Dieux du Pinde & des Amours
Saiſi la faveur paſſagère,
C'eſt le tems de l'illuſion,
Je n'ai plus que de la raiſon:
Encore, hélas! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir ſur le ſoir
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir,
Et ſa main d'encre encor ſâlie;
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs & ſa lunette;
Elle reprend tous ſes appas;
Porte-lui vite à ſa toilette
Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas;
Et chante-lui ſur ta muſette
Ces beaux airs que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

A DAPHNÉ, CELEBRE ACTRICE.

ÉPITRE TRADUITE DE L'ANGLAIS.

BElle Daphné, peintre de la nature,
Vous l'imitez, & vous l'embelliſſez.
La voix, l'eſprit, la grace, la figure,
Le ſentiment n'eſt point encor aſſez;
Vous nous rendez ces prodiges d'Athène
Que le génie étalait ſur la ſcène.
Quand dans les arts de l'eſprit & du goût
On eſt ſublime, on eſt égale à tout.
Que dis-je! on règne: & d'un peuple fidelle
On eſt chéri, ſurtout ſi l'on eſt belle.
O ma Daphné! qu'un deſtin ſi flatteur
Eſt différent du deſtin d'un auteur!
Je crois vous voir ſur ce brillant théâtre,
Où tout *a*) Paris de votre art idolâtre
Porte en tribut ſon eſprit & ſon cœur.
Vous récitez des vers plats & ſans grace,
Vous leur donnez la force & la douceur;
D'un froid récit vous réchauffez la glace.
Les contre-ſens deviennent des raiſons.
Vous exprimez, par vos ſublimes ſons,
Par vos beaux yeux, ce que l'auteur veut dire;
Vous lui donnez tout ce qu'il croit avoir;
Vous exercez un magique pouvoir,
Qui fait aimer ce qu'on ne ſaurait lire.

On

a) Le traducteur a mis *Paris* au lieu de *Londres*.

On bat des mains, & l'auteur ébaudi
Se remercie, & pense être applaudi.
La toile tombe; alors le charme cesse.
Le spectateur apportait des présens
Assez communs de sifflets & d'encens:
Il fait deux lots quand il sort de l'yvresse,
L'un pour l'auteur, l'autre pour son appui,
L'encens pour vous, & les sifflets pour lui.
Vous cependant au doux bruit des éloges
Qui vont pleuvant de l'orchestre & des loges,
Marchant en reine, & traînant après vous
Vingt courtisans l'un de l'autre jaloux,
Vous admettez près de votre toilette
Du noble essain la cohue indiscrette;
L'un dans la main vous glisse un billet doux,
L'autre à Passi *b*) vous propose une fête.
Josse avec vous veut souper tête à tête;
Candale y soupe, & rit tout haut d'eux tous.
On vous entoure, on vous presse, on vous lasse.
Le pauvre auteur est tapi dans un coin,
Se fait petit, tient à peine une place.
Certain marquis l'appercevant de loin,
Dit, Ah! c'est vous, bon jour, monsieur Pancrace,
Bon jour: vraiment votre piéce a du bon.
Pancrace fait révérence profonde,
Bégaie un mot, à quoi nul ne répond,
Puis se retire, & se croit du beau monde.
Un intendant des plaisirs dits menus,
Chez qui les arts sont toûjours bien venus,

b) Le traducteur a mis *Passi* au lieu de *Kinsington.*

Grand connaiſſeur, & pour vous plein de zèle,
Vous avertit que la piéce nouvelle
Aura l'honneur de paraître à la cour.
  Vous arrivez conduite par l'amour;
On vous préſente à la reine, aux princeſſes,
Aux vieux ſeigneurs, qui dans leurs vieux propos
Vont regrettant le chant de la Duclos.
Vous recevez complimens & careſſes;
Chacun accourt, chacun dit, la voilà;
De tous les yeux vous êtes remarquée,
De mille mains on vous verrait claquée,
Dans le ſallon, ſi le roi n'était là.
Pancrace ſuit: un gros huiſſier lui ferme
La porte au nez; il reſte comme un terme,
La bouche ouverte, & le front interdit,
Tel que Francus, qui tout brillant de gloire,
Ayant en cour préſenté ſon mémoire,
Crêve à la fois d'orgueil & de dépit.
  Il gratte, il gratte, il ſe préſente, il dit,
Je ſuis l'auteur. — Hélas! mon pauvre hère,
C'eſt pour cela que vous n'entrerez pas.
Le malheureux honteux de ſa miſère
S'eſquive en hâte, & murmurant tout bas
De voir en lui les neuf muſes bannies;
Du tems paſſé regrettant les beaux jours,
Il rime encor, & s'étonne toûjours
Du peu de cas qu'on fait des grands génies.
  Pour l'achever, quelque compilateur,
Froid gazetier, jaloux d'un froid auteur,
Quelque Fréron, dans l'*Ane littéraire*,
Vient l'entamer de ſa dent mercenaire;

A l'aboyeur il reſte abandonné
Comme un eſclave aux bêtes condamné.
Voilà ſon ſort : & puis cherchez à plaire.
Mais c'eſt bien pis, hélas ! s'il réuſſit ;
L'envie alors, Euménide implacable,
Chez les vivans harpie inſatiable,
Que la mort ſeule à grand' peine adoucit,
L'affreuſe envie active, impatiente,
Verſant le fiel de ſa bouche écumante,
Court à Paris par de longs ſiflemens,
Dans leurs greniers réveiller ſes enfans.
A cette voix, les voilà qui deſcendent,
Qui dans le monde à grands flots ſe répandent,
En manteau court, en ſoutane, en rabat,
En petit maître, en petit magiſtrat :
Ecoutez-les : cette œuvre dramatique
Eſt dangéreuſe, & l'auteur hérétique :
Maître Abraham va ſur lui diſtillant
L'acide impur qu'il vendait ſur la Loire ; *c*)
Maître Crevier dans ſa peſante hiſtoire
Qu'on ne lit point, condamne ſon talent.
Un petit ſinge à face de Therſite,
Au ſourcil noir, à l'œil noir, au teint gris,
Bel eſprit faux qui hait les bons eſprits,
Fou ſérieux que le bon ſens irrite,
Echo des ſots, trompette des pervers,
En proſe dure inſulte les beaux vers,
Pourſuit le ſage, & noircit le mérite.
Mais écoutez ces pieux loups-garous,

c) Le traducteur a ſubſtitué la *Loire* à la *Tamiſe*.

Perſécuteurs de l'art des Euripides,
Qui vont heurlant en phraſes inſipides
Contre la ſcène & même contre vous.
  Quand vos talens entraînent au théâtre
Un peuple entier de votre art idolâtre,
d) Un poſſedé dans le fond d'un tonneau,
Qu'on coupe en deux & qu'un vieux dais ſurmonte,
Crie au ſcandale, à l'horreur, à la honte,
Et vous dépeint au public abuſé
Comme un démon en fille déguiſé.
Ainſi toûjours uniſſant les contraires,
e) Nos chers Français dans leurs têtes légères,
Que tous les vents font tourner à leur gré,
Vont diffamant ce qu'ils ont admiré.
  O mes amis, raiſonnez, je vous prie;
Un mot ſuffit. Si cet art eſt impie,
Sans répugnance il le faut abjurer;
S'il ne l'eſt pas, il le faut honorer.

d) L'auteur Anglais a ſans doute en vue les chaires des presbitériens.

e) Le traducteur tranſporte toûjours la ſcène à Paris.

VARIANTE.

Après ce vers, *Eſt dangéreuſe*, *&c.* on liſait ceux-ci.

Mais s'il compoſe un ouvrage nouveau,
Qui puiſſe plaire à Boufflers; à Beauveau,
A ce vainqueur des Anglais & des belles,
Qui ne trouva ni rivaux, ni cruelles:
Si le bon goût du généreux Choiſeuil,
A ſes travaux fait un honnête accueil,

S'il trouve grace aux yeux de la marquise,
Du seul mérite en plus d'un genre éprise;
S'il satisfait la Vallière & d'Ayen,
Malheur à lui : la cohorte empestée
Damne mon homme, & le Journal Chrétien
Secrettement vous le déclare athée.
S'il répond peu, c'est qu'il est accablé;
Si méprisant l'envie & ses trompettes,
Il vit en paix dans ses belles retraites,
S'il y sert DIEU, *c'est qu'il est exilé.*
Ainsi toûjours ou Zoïle ou Thersite,
Poursuit le sage & noircit le mérite.

Mais, grace au ciel, il est un roi puissant,
Qui d'un coup d'œil protège l'innocent,
Et d'un coup d'œil démasque l'hypocrite;
Il hait la fraude, il hait les imposteurs,
Des factions il connaît les auteurs.
Tremblez, méchans, qui trompez sa justice,
Craignez l'histoire, elle est votre supplice;
Craignez sa main : cette main, qui des rois
A sur l'airain consacré les exploits,
Y gravera vos infâmes cabales,
Vos sourds complots, vos ténébreux scandales;
L'hypocrisie au perfide souris,
Le fanatisme étincelant de rage,
Le fade orgueil peignant son plat visage
Du fard brillant de l'amour du pays,
Tout paraîtra dans son jour véritable;
On vous verra l'horreur & le mépris
D'un peuple entier par vos fourbes surpris.

Le Dieu des vers, ce Dieu de la lumière,
Dont votre oreille ignore les accens,
Et dont votre œil fuit les rayons perçans ;
Ce même Dieu, finissant sa carrière,
Daigne écraser & plonger dans la nuit
L'affreux Python que la fange a produit.

Mais aujourd'hui, dans leurs grottes obscures,
Laissons siffler ces couleuvres impures ;
Ne souillons pas de leurs hideux portraits
Les doux rayons qui dessinent vos traits.
Belle CLAIRON, *toutes ces barbaries*
Sont des objets à vos yeux inconnus ;
Et quand on parle à Minerve, à Vénus,
Faut-il nommer Cerbère & les Furies ?

A MADEMOISELLE CLAIRON.

LE ſublime en tout genre eſt le don le plus rare ;
C'eſt là le vrai phénix ; & ſagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles eſprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus ſans force, & des talens bornés.
S'il eſt quelques eſprits par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens ;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſouffle du génie, & ſes fécondes flammes,
N'ont jamais deſcendu que dans de nobles ames ;
Il faut qu'on en ſoit digne ; & le cœur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré.
Un eſprit corrompu ne fut jamais ſublime.
Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime,
Toi, qui reſſuſcitas ſous mes ruſtiques toits,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Electre Françaiſe à la mode ſoumiſe,
Pour le galant Itys ſi galamment épriſe ;)
Toi, qui peins la nature en oſant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu ſus annoblir,
Toi, dont un geſte, un mot, m'attendrit & m'enflamme ;
Si j'aime tes talens, je reſpecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, *a*)

a) La foi, en poëſie, ſignifie la bonne foi.

Les vertus que tu peins je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur; la vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un Dieu dans les siécles antiques,
On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
Très désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, & non pas en amant.
Une femme sensible, & que l'amour engage,
Quand elle est honnête-homme, à mes yeux est un sage.
Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta *b*)
Le démon Belphégor, & madame Honesta,
L'Esope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmêlé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ses sons affétés,
Echo des fades airs que Lambert a notés: *c*)
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.
Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vuë aussi noble, aussi Romaine qu'eux.
Le ciel pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage.
Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux

Ait

b) La Fontaine, dans son prologue de Belphégor, dédié à Mlle. Champmêlé, fameuse actrice pour son tems. La déclamation était alors une espèce de chant. La Mothe a fait des stances pour Mlle. Duclos, dans lesquelles il la loué d'imiter la Champmêlé, & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre défaut beaucoup plus grand, c'est un familier excessif & ridicule, qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toûjours se ressentir de la grandeur du sujet, & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel & si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

c) Lambert, auteur de quelques airs insipides, très célèbres avant Lulli.

Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui fait penser n'en eſt point étonnée,
Elle s'en affermit loin d'être conſternée ;
C'eſt le creuſet du ſage ; & ſon or altéré
En renaît plus brillant, en ſort plus épuré.
En tout tems, en tous lieux, le public eſt injuſte ;
Horace s'en plaignait ſous l'empire d'Auguſte.
La malice, l'orgueil, un indigne déſir
D'abaiſſer des talens qui ſont notre plaiſir,
De flétrir les beaux arts qui conſolent la vie ;
Voilà le cœur de l'homme ; il eſt né pour l'envie.
A l'égliſe, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il eſt, il fut ingrat, & le ſera toûjours.
Du ſiécle que j'ai vu tu ſais quelle eſt la gloire ;
Ce ſiécle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégouts le ſort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'eſſuia Quinault, ce que ſouffrit Molière,
Fénelon dans l'exil terminant ſa carrière,
Arnaud qui dut jouïr du deſtin le plus beau,
Arnaud manquant d'aſyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il eſt vrai, commence à ſe répandre ;
Avec moins de talens on eſt plus éclairé ;
Mais le goût s'eſt perdu, l'eſprit s'eſt égaré.
Ce ſiécle ridicule eſt celui des brochures,
Des chanſons, des extraits, & ſurtout des injures.
La barbarie approche ; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ſes loix ont régné ;
Et fuyant à regret ſon parterre & ſes loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.

A LA MÊME.

NOus ſommes trois *a*) que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empreſſés:
L'un vous égale & l'autre vous imite,
Et le troiſiéme avec moins de mérite
Eſt plus heureux; car vous l'embelliſſez.
Je vous dois tout; je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits:
Mais quoi! les vers ne plaiſent déformais,
Que quand c'eſt vous qui les faites entendre.

a) Deux dames qui jouaient la tragédie, & l'auteur.

COUPLETS

chantés à Ferney le 11 Août 1765, veille de Ste. Claire, à mademoiſelle CLAIRON, *par deux jeunes enfans.*

Dans la grand' ville de Paris
On ſe lamente, on fait des cris;
Le plaiſir n'eſt plus de ſaiſon.
La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

Melpomène & le Dieu d'amour,
La conduiſirent tour-à-tour;
En France elle donne le ton.
Paris répète,

Que je regrète
Notre Clairon.

Dès qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidèle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

Je ſuis à peine en mon printems,
Et j'ai déja des ſentimens :
Vous êtes un petit fripon.
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire,
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

Couplet ajouté.

Nous ſommes privés de Vanlo;
Nous avons vu paſſer Rameau;
Nous perdons Voltaire & Clairon.
Rien n'eſt funeſte,
Car il nous reſte
Monſieur Fréron.

LE CŒUR, PAR MR. LE CH. DE B.

LE Cœur eſt tout, diſent les femmes;
Sans le cœur point d'amour, ſans lui point de bonheur :
Le Cœur ſeul eſt vaincu, le Cœur ſeul eſt vainqueur.
Mais qu'eſt-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toûjours du Cœur ?
En y penſant beaucoup, je me ſuis mis en tête
Que du ſens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on eſt convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'eſt pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raiſonne;
Platon ſe perd tout ſeul & n'égare perſonne:
Raiſonner ſur l'amour c'eſt perdre la raiſon,
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'eſt la nature qui la donne;
A bon droit nous la béniſſons
Pour nous avoir formé des Cœurs de deux façons.
Car que deviendraient les familles
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient faits comme ceux des filles?
Avec varieté nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à ſa guiſe,
Prince, manant, abbé, none, reine, marquiſe,
Celui qui dit *ſanctus*, celui qui crie *allah*,
Le bonze, le rabin, le carme, la ſœur griſe,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tient là.
C'eſt peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.

Nature en fait de Cœurs ſe prête à tous les goûts,
J'en ai vus de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,
Meſdames & meſſieurs comment les voulez-vous ?
On fait partout d'un Cœur tout ce qu'on veut en faire :
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaiſſe, il s'ouvre, il ſe reſſerre,
C'eſt un merveilleux inſtrument :
J'en jouais bien dans ma jeuneſſe,
Moins bien pourtant que ma maîtreſſe.
O vous qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur eſt bon à tout, partout on s'en amuſe;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque tems il s'uſe,
Et chacune & chacun finiſſent en tout lieu
Par en avoir trop ou trop peu.

Ainſi, comme un franc hérétique,
Je médiſais du Dieu de la terre & du ciel,
En amour j'étais tout phyſique,
C'eſt bien un point eſſentiel;
Mais ce n'eſt pas le point unique,
Il eſt mille façons d'aimer;
Et ce qui prouve mon ſyſtême,
C'eſt que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
En cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

REPONSE

A LA PIÉCE INTITULÉE LE CŒUR.

Certaine dame honnête, & ſavante, & profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Diſait en ſe pâmant, que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printems j'ai vu paſſer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je ſens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas! faibles humains, quels deſtins ſont les nôtres!
Qu'on a mal placé la grandeur!
Qu'on ſerait heureux ſi les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres!

Illuſtre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires, & votre empire;
Et dans vos vers heureux comme vous pleins d'appas,
C'eſt votre cœur qui vous inſpire.

Quand Lizette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur?
Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchiſe,
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'égliſe.

REPONSE

A Mr. le Ch. de B.

CRoyez qu'un vieillard cacochime,
Agé de ſoixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame & ſon corps au régime.

Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & St. Aulaire,
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples ſont trompeurs:
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printems donne.
Les bergères & les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La parque, de ſes vilains doigts,
Marquait d'un ſept avec un trois
La tête froide & peu penſante
Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languiſſante.

Il porta le ſceptre des rois,
Et le garda juſqu'à nonante.

Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſuportable.

C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suiſſe admire
Le crayon, la proſe & les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'eſt à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour, & du vin.

AU

AU MÊME.

CE beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives ſombres.
Vous êtes un Orphée en ces lieux deſcendu
Pour venir enchanter les ombres.

AU MÊME.

SI vous brillez dans votre aurore
Quand je m'éteins à mon couchant,
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore :
Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant :
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art-charmant
Dont le Dieu des vers vous honore ;
Tout cela peut m'humilier ;
Mais je n'y vois point de remède,
Il faut bien que l'on me ſuccède,
Et j'aime en vous mon héritier.

REPONSE

A une jolie petite pièce intitulée LES TORTS, *dans laquelle on disait que si* Jean Calvin *avait eu* tort *de faire brûler* Michel Servet, *on avait* tort *de le dire dans un territoire calviniste.*

NOn, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;
Et le sage qui ne craint rien,
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits ;
Et dans votre petit pays,
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le malin
A caché sa queuë & sa griffe,
Sous la tiare d'un pontife,
Et sous le manteau de *Calvin.*

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux,
Employant le fer & les feux
Pour servir le Père céleste.

Oui, jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame sera fière & tendre :

J'oferai gémir fur la cendre
Et des *Servets* & des *Dubourgs*.

De cette horrible frénéfie
A la fin le tems eft paffé;
Le fanatifme eft éclipfé,
Mais il refte l'hypocrifie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Petits ficophantes d'églife,
Prédicans à fermons croqués,
Ai-je tort quand je vous méprife?

---

*A MADAME DE POMPADOUR, ALORS MADAME d'*ETIOLE*, en 1745, pendant qu'elle deffinait.*

AInfi donc vous réuniffez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire;
Pompadour, vous embelliffez
La cour, le Parnaffe & Cythère.
Charme de tous les cœurs, tréfor d'un feul mortel,
Qu'un fort fi beau foit éternel;
Que vos jours précieux foient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs reviennent avec Louïs.
Soyez tous deux fans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

EXTRAIT D'UNE LETTRE,

A LA MÊME. 1745.

Sincère & tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui ſera bientôt le plus beau nom de France.
Ce Tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque reſſemblance
Avec le roi qui le donna?
Il eſt comme lui ſans mélange,
Il unit comme lui la force & la douceur,
Plait aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, & jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambaſſadeur manchot du roi de P..... (qui n'eſt pas manchot) derrière ſon tombereau d'Allemagne, qu'il appellait *carroſſe*, n'approche pas du Tokai que vous m'avez fait boire. Il n'eſt pas juſte que le vin d'un roi du Nord ſoit meilleur que celui d'un roi de France, ſurtout depuis que le roi de P..... a mis de l'eau dans ſon vin par ſa paix de Breſlau.

Dufréni a dit dans une chanſon, que les rois ne ſe faiſaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enſemble; il ſe trompe, *François I* avait ſoupé avec *Charles-Quint*, & vous ſavez ce qui s'enſuivit. Vous retrouverez en remontant plus haut, qu'*Auguſte* avait fait cent ſoupers avec *Antoine*. Non, madame, ce n'eſt pas le ſouper qui fait l'amitié, &c.

IMPROMPTU

fait à un ſouper dans une cour d'Allemagne.

IL faut penſer, ſans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de ſomme :
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient ;
Sans rien aimer il eſt triſte d'être homme :
Il faut avoir douce ſociété
De gens ſavans, inſtruits ſans ſuffiſance,
Et de plaiſirs grande variété,
Sans quoi les jours ſont plus longs qu'on ne penſe.
Il faut avoir un ami, qu'en tout tems
Pour ſon bonheur, on écoute, on conſulte,
Qui puiſſe rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs, & les plaiſirs plus grands.
Il faut le ſoir un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots ;
Et ſans être yvre il faut ſortir de table.
Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, s'endormir dans ſes bras,
Et le matin recommencer encore.
Mes chers amis, avouez que voila
De quoi paſſer une aſſez douce vie :
Or dès l'inſtant que j'aimai ma Silvie,
Sans trop chercher je trouvai tout cela.

REPONSE
A DES VERS DE MONSIEUR CH.

AImable amant de Polymnie,
Jouïſſez de cet âge heureux
Des voluptés & du génie ;
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon ame appeſantie
Ne ſont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la ſaiſon paſſée
Par d'autres fleurs eſt remplacée.
Une ſultane avec dépit
Dans le vieux ſerrail délaiſſée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand-ſeigneur l'a chaſſée.
Quand Elie était décrépit,
Il s'enfuit laiſſant ſon eſprit
A ſon jeune élève Eliſée.
Ma muſe eſt de moi trop laſſée ;
Elle me quitte, & vous chérit,
Elle ſera mieux careſſée.

PORTRAIT DE MADAME ....

L'Efprit, l'imagination,
Les graces, la philofophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaifie ;
Affez folide en amitié,
Dans tout le refte un peu légère :
Voilà, je crois, fans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

VERS A LA MÊME.

DEs contraires bel affemblage,
Vous, qui fous l'air d'un papillon
Cachez les fentimens d'un fage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon ;
Allez chercher l'illufion
Compagne heureufe du bel âge.
Que votre imagination
Toûjours forte, toûjours légère,
Entre Boufflers & Voifenon,
Répande cent traits de lumière ;
Que Diane, que les Amours
Partagent vos nuits & vos jours ;
S'il vous refte en ce train de vie,
Dans un tems fi bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,

Ne m'oubliez pas, je vous prie ;
J'aurais encor la fantaisie
D'être au nombre de vos amans ;
Je cède ces honneurs charmans
Aux doyens de l'académie.
Mais quand j'aurai quatre-vingt ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpasser la galanterie,
S'ils me surpassent en beaux talens.

Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence :
On m'assûre qu'en plus d'un sens
Il est de tout de même en France.

LETTRE

LETTRE

AU ROI DE DANNEMARCK.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse & de joie. V. M. donne de bonne heure des grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde : elle se fait des sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfaisante. C'est dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser & à sentir : si ma caducité & mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, je viendrais me jetter aux pieds de V. M. Du tems que j'avais de l'imagination, SIRE, je n'aurais fait que trop de vers, pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étenduë des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à V. M. autant de bonheur, qu'elle aura de véritable gloire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre & sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés, que l'injustice opprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états.
Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
Les bornes des pays gouvernés par tes mains :
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, tu veux que l'on soit juste.
Hélas! assez de rois que l'histoire a fait grands,
Chez leurs tristes voisins ont porté les allarmes.
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes.
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérans.

SUR LE LOUVRE. 1749.

MOnument imparfait de ce ſiécle vanté,
Qui ſur tous les beaux arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toûjours en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, ſoient en droit de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique,
On laiſſe enſevelis ces chefs-d'œuvre divins !
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains ?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître & notre appui;
Embelli ces climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

EPITRE

A MONSIEUR DES MAHIS. 1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez deſſous les courtines
Et des Graces & des neuf ſœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous poſſédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe,
Je m'affaiblis, & vous croiſſez ;
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je jouïs peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous ;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être ;
Mais je ne ſerai point jaloux,
Le plaiſir permet-il de l'être ?

LETTRE

DE M. D. B. CAP. AU RÉGIMENT DE B. A M. D. V.

Collioure 15 Décembre 1756.

VOus voila quitte, monſieur, du tribut qu'il faut payer à l'hyver... Il a fait ici pendant quelques jours un tems bien propre à procurer des rhumes, & préciſément je me ſuis trouvé alors en chemin pour venir de Bellegarde ; mais tout paraît doux à qui en revient. C'eſt le ſéjour des vents & de l'ennui : la lecture y a été ma reſſource.

Sur ce mont qui de l'Ibérie
Sépare notre région,
L'illuſtre & ſavante Emilie,
Et l'interprète de Newton,
Ont daigné par mainte leçon
Eclairer mon faible génie.
Quoiqu'éloigné du Rouſſillon,
V.. pour mon inſtruction
S'eſt joint à cette compagnie.
Que je l'écoute avec ardeur!
Il m'apprènd que l'ordre du monde
Tout brillant qu'il eſt de ſplendeur,
N'eſt dû qu'à la cauſe féconde
Qui fait naitre une ſimple fleur.
Une force qui tout dirige,
Fait à ſa racine, à ſa tige,
Prendre deux chemins différens :
Quoi qu'en diſent nos Zoroaſtres,
C'eſt cette force qui des aſtres
Cauſe les divers mouvemens;

C'eſt cet eſprit qu'un grand prophète,
Des loix du Très-Haut l'interprète,
Voyait ſe mouvoir ſur les mers;
C'eſt cette ame, à qui Pythagore
Donnait le ſoin de faire éclore
Ses merveilles de l'univers.

Vous voyez, monſieur, que Bellegarde a été pour moi le Parnaſſe; il a réveillé ma veine; mais c'eſt le dernier effort d'une muſe expirante: recevez-en l'hommage, avec les vœux que je fais d'avance, &c.

R E P O N S E

A MONSIEUR D. B... 1750.

CE n'eſt pas Bellegarde, monſieur, c'eſt, n'en doutez pas; la compagnie des philoſophes, très bonne dans un pareil ſéjour, qui a réveillé votre veine. Les ſyſtêmes philoſophiques ſont de vrais poëmes. Tous ceux qui veulent rendre les cauſes ou naturelles ou morales des événemens du monde, que ce ſoit le renverſement d'une montagne, ou celui d'un empire, il n'importe, tous ces gens-là ſont des poëtes, tous ont beſoin de dire, *Muſa*, *mihi cauſas memora.* On peut regarder la colère d'*Achille*, de *Junon* & de *Sathan* comme les hypothèſes d'*Homère*, de *Virgile* & de *Milton*; & les tourbillons, l'attraction & les monades, comme les machines de *Deſcartes*, de *Newton* & de *Leibnitz*; le merveilleux & le ſublime ſe trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'eſt dommage que vous n'ayez pas vu la ſuite du nouveau ſyſtême qu'il vous a plu de crayonner, vous qui avez dit, monſieur, de ſi jolies choſes ſur un principe abſtrait & purement hypothétique, avec quelle grace & quelle poëſie n'auriez-vous pas chanté le feu & la lumière! Rien n'eſt plus merveilleux que l'action du feu, principe phyſique de tous les phénomènes de la nature.

Oui, mon cher B... il eſt l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre, & ſa clarté l'inonde;
Effets d'une même action,
L'un maintient les reſſorts de la machine ronde,
Et l'autre tend ſans ceſſe à leur deſtruction.
Sa plus belle production
Eſt cette lumière éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la refraction;
Il y voit aujourd'hui du haut de l'Empirée,
La cauſe de l'attraction.
Les rayons convergens de ce brillant fluïde,
Vers mille & mille points de ce vaſte univers
Balancent tous les corps ſur leurs centres divers.
D'un unique ſoleil l'impulſion rapide
Les diſperſerait tous dans un immenſe vuide.
Dieu compaſſa d'abord leurs grandeurs & leurs rangs;
Il élance le feu du centre à la ſurface,
Allume les ſoleils: de lumineux torrens
Auſſi-tôt rempliſſent l'eſpace,
Entrainent les globes errans;
Tout ſe meut; & ſelon les degrés différens
De la diſtance & de la maſſe,
Tout s'approche, ou s'éloigne, ou conſerve ſa place,
Par l'effort des feux conſpirans.

Celui que je viens de faire, monſieur, m'a mis hors d'haleine. L'entouſiaſme que vous m'avez communiqué m'abandonne; je prends la proſe pour vous aſſurer que je ſuis, &c.

A MONSIEUR D. M.

Délices du 24 Juillet 1756.

VOus ne comptez pas trente hyvers ;
Les graces ſont votre partage ;
Elles ont dicté vos beaux vers ;
Mais je ne ſais par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous deſeſpérez ;
Croyez-moi, la raiſon ſévère
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagère.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez ſûr que vous guérirez :
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raiſon
Que je hais d'un ſi bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi, qui ſais l'hiſtoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide

Dans la même isle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise:
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophête quelquefois.
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique;
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers, & pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

LETTRE

LETTRE DE MONSIEUR F.

Tout le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre Mr. *B...*; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muët *vis-à-vis* Mr. *B...* J'ai pris des engagemens vis-à-vis le public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Penſées raiſonnables*, que je donnai en 1759, au mois de Juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de Mr. *Gervaiſe Holmes* en 1750. Tout Paris vis-à-vis les *Penſées raiſonnables* eſt pour la lettre de Mr. *Gervaiſe Holmes*, & tout Londres eſt pour les *Penſées*. Je peux dire *vis-à-vis* de Londres, & de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les *Penſées*, & je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le *Journal de Trevoux* du mois de Juin 1751, & l'*Avant-coureur* du 5 Juillet, ſont de mon avis. Il eſt vrai que le *Journal chrétien* ſe déclare abſolument contre les *Penſées raiſonnables*. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le mercure de Février 1753, pag. 55 & ſuivantes, comme *tout le monde le ſait*.

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conſeillé de ne point répondre à Mr. *B...* directement, attendu qu'il eſt mort il y a deux ans; mais avec tout le reſpect que je dois à ces meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du fond des choſes, que j'ai expliquées ailleurs. Et pour le prouver je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 25e tome de ma *Bibliothèque impartiale*, pag. 75, rapporté très infidélement dans le *Journal littéraire*, année 1759. Il s'agit, comme on ſait, des compoſſibles, & des idées contraires, qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avouë que le révérend père *Hayet* a traité cette matière dans ſon dix-

feptiéme tome, avec fa fagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103e tomes de ma *Bibliothèque Germanique*, ont de quoi confondre le père *Hayet*: ils verront aifément la différence entre les compoffibles, les poffibles fimples, les non-poffibles & les impoffibles; il ferait aifé de s'y méprendre, fi on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 & 11 de ma differtation de 1760, qui a eu un fi prodigieux fuccès.

Feu Mr. de *Cahufac* me manda quelque tems avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à Mr. l'abbé *Trublet*, que lui abbé tenait de Mr. de *la Motte*, que non-feulement madame de *Lambert* avait un mardi, mais qu'elle avait auffi un mercredi, & que c'était dans une des affemblées du mercredi qu'on avait agité la queftion fi Mr. *Needham* fait des anguilles avec de la farine, comme l'affure pofitivement Mr. de *Maupertuis*. Ce fait eft lié néceffairement au fyftême des compoffibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures groffières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière affemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compoffibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-fept journaux. J'ai déja répondu à cette calomnie abominable, dans ma *Bibliothèque Germanique*, d'une manière victorieufe.

Je diftingue trois fortes d'ennuis. 1° L'ennui qui eft fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amufer, ni perfuader. 2° L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela fe fubdivife en quarante-huit fortes. 3° L'ennui provenant de l'ouvrage; cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'eft pourquoi je reviens à Mr. *B*..., mon adverfaire, que j'eftimai toûjours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit en 1730 fon *Ame des bêtes*. Un mauvais plaifant dit à ce fujet, que Mr. *B*... était un excellent citoyen; mais qu'il n'était pas affez inftruit de l'hiftoire de fon pays; cette plaifanterie eft déplacée, comme il eft prouvé dans le *Journal Helvétique*, Octobre 1739. Enfuite il donna fes *Admirables penfées*, fur les penfées qu'un homme avait données à propos des penfées d'un autre.

On ſait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occaſion que je conçus le premier deſſein de mes *Penſées raiſonnables*. J'apprends qu'un ſavant de Vittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à Mr. *Pitt* en Angleterre, & à mylord *Holderneſſe*; je ſuis étonné qu'ils ne m'ayent point fait de réponſe. Je perſiſte dans le deſſein de faire l'*Encyclopédie* tout ſeul; ſi Mr. *Cahuſac* n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article aſſez important, c'eſt la fameuſe réponſe de Mr. *Pfaf*, recteur de l'univerſité de Vittemberg, au révérend père *Crouſt*, recteur des révérends pères jéſuites de Colmar. On en fait coup ſur coup trois éditions, & tous les ſavans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes ſous preſſe, dans leſquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils coûteront trois livres le tome, c'eſt marché donné.

Il y a longtems que je n'ai eu de nouvelles du célèbre profeſſeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par ſon zèle pour les manuſcrits : ſon *Catéchiſme chrétien*, ainſi que mon *Philoſophe chrétien*, & le *Journal chrétien*, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarrures du Sr. *Des-Accords*.

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez approfondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de *Pythagore*, par le père *Gretzer*, dans ſon vingt-uniéme volume in-folio. Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit tomes de *la Théologie* de mon illuſtre ami Mr. *Onekre*. J'en rendrai compte dans mon prochain *Journal*. Il y a des ſouſcripteurs qui me doivent plus de ſix mois, je les prie de me lire & de me payer.

REPONSE A ....

J'Ai été touché, monſieur, de votre lettre du 12 Février. On m'a dit que vous êtes dévot, cependant je vous vois de la ſenſibilité & de l'honnêteté. Vous m'apprenez que vous avez été taillé de la pierre il y a douze ans; je vous félicite de vivre ſi vous trouvez la vie plaiſante: j'ai toûjours été affligé que dans le meilleur des mondes poſſibles il y eût des cailloux dans les veſſies, attendu que les veſſies ne ſont pas plus faites pour être des carrières que des lanternes; mais je me ſuis toûjours ſoumis à la Providence; je n'ai point été taillé; j'ai eu & j'ai ma bonne doſe de mal en autre monnoie; chacun a la ſienne; il faut ſavoir ſouffrir & mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne ſais quelles lettres que je vous écrivis il y a plus de trente années; vous m'apprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé *Vaugé*, qui n'en peut répondre, attendu qu'il eſt mort. Si ces lettres ont été ſon ſeul héritage, je conſeille aux hoirs de renoncer à la ſucceſſion. J'ai lu ce recueil, je m'y ſuis ennuyé, mais j'ai aſſez de mémoire dans ma ſoixante & douziéme année pour aſſûrer qu'il n'y a pas une de ces lettres qui ne ſoit falſifiée; je défie tous les *Vaugé* morts ou vivans, & tous les éditeurs de rapſodies, de montrer une ſeule page de ma main qui ſoit conforme à ce qu'on a eu la ſotiſe d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on eſt en poſſeſſion de ſe ſervir de mon nom; je ſuis bien aiſe qu'il ait fait gagner quelque choſe à de pauvres diables; il faut que le *pauvre diable* vive; mais il faudrait au moins qu'il me conſultât, pour gagner ſon argent plus honnêtement.

Vous m'apprenez, monſieur, que l'auteur de l'*Année littéraire* a fait uſage de ces lettres, vous ne me dites pas quel uſage, & ſi c'eſt celui qu'on fait ordinairement de ſes feuilles; tout ce que je peux vous répondre, c'eſt que je n'ai jamais lu l'*Année littéraire*, & que je ſuis trop propre pour en faire uſage.

Vous craignez que l'impreſſion de ces chiffons ne me faſſe

mourir de chagrin, raffûrez-vous, je ne fuis point abandonné dans ma vieilleffe décrépite, j'ai dans ma maifon un jéfuite qui m'a donné des leçons de patience; car fi j'ai haï les jéfuites quand îls étaient puiffans & un peu infolens, je les aime quand ils font humiliés : je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, & cela regaillardit; mes payfans font tous à leur aife; ils ne voyent jamais d'huiffiers avec des contraintes. J'ai bâti comme Mr. de *Pompignan*, une jolie églife, où je prie DIEU pour fa converfion, & pour celle de *Catherine Fréron;* je le prie auffi qu'il vous infpire la difcrétion de ne plus laiffer prendre des copies infidelles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien, je fuis vieux, vous n'êtes pas jeune, je vous pardonne de tout mon cœur votre faibleffe, j'ai pardonné dans d'autres jufqu'à l'ingratitude; il n'y a que la méchanceté orgueilleufe & hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile; quant à préfent, rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoye quelquefois de Paris.

A MONSIEUR CHARDON.

Février 1768.

MONSIEUR,

CIceron & *Démosthène* à qui vous ressemblez plus qu'au maréchal de *Villeroi*, n'ont pas gagné toutes leurs causes; je ne suis du tout point étonné que la forme l'ait emporté sur le fond: cela est triste, mais cela est ordinaire. Il ne serait pas mal pourtant que l'on trouvât un jour quelque biais pour que le fond l'emporta sur la forme.

J'ai revu le pauvre *Sirven* qui croit avoir gagné son procès, puisque vous avez daigné prendre son parti. Il n'y a pas moyen qu'il aille se présenter au parlement de Toulouse; on l'y punirait très sérieusement de s'être adressé à un maître des requêtes. Vous savez assez, monsieur, par le petit libelle que vous avez reçu de Toulouse, que les maîtres des requêtes n'ont aucune jurisdiction, & que le roi ne peut leur renvoyer aucun procès: ce sont là les loix fondamentales du royaume. *Sirven* serait justement pendu ou roué pour s'être adressé au conseil du roi, ce serait un esclave que le conseil des dépêches renverrait à son maître pour le mettre en croix. Voilà une famille ruinée sans ressource; mais comme c'est une famille de gens qui ne vont point à la messe, il est juste qu'elle meure de faim. Je plains beaucoup les sots qui se font persécuter pour *Jean Calvin;* mais je hais cordialement les persécuteurs; il y a plus de quatorze cent ans qu'on s'acharne en Europe pour des fadaises indignes d'être jouées aux marionettes. Cette démence atroce jointe à tant d'autres doit faire aimer la solitude; c'est du fond de cette solitude qu'un pauvre vieillard malade qui n'a pas longtems à vivre, vous présente, monsieur, les sentimens de reconnaissance, d'attachement, & de respect, dont il sera pénétré pour vous jusqu'au moment où il rendra aux quatre élémens sa très chétive existance.

A MONSIEUR MARIN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE.

A Ferney ce 5 Juillet 1769.

VOus ſavez, monſieur, que vers la fin de l'année paſſée, il parut une brochure intitulée *Examen de la nouvelle hiſtoire de Henri IV, par Mr. le marquis de B****.

On eſt inondé de brochures en tout genre; mais celle-ci ſe diſtinguait par un ſtile brillant, quoi qu'un peu inégal. Le titre porte qu'elle avait été luë dans une ſéance d'académie, & cela était vrai. De plus, tout ce qui regarde l'*Hiſtoire de France* intéreſſe tous ceux qui veulent s'inſtruire, & ce qui concerne *Henri IV* eſt très précieux. On traite dans cet écrit pluſieurs points d'hiſtoire qui avaient été juſqu'ici aſſez inconnus.

1°. On y aſſurait que le pape *Grégoire XIII* n'avait pas reconnu la légitimité du mariage de *Jeanne d'Albret*, & d'*Antoine de Bourbon* père de *Henri IV*.

2°. Que cette même *Jeanne d'Albret* avait pris la qualité de *majeſté fidéliſſime*.

3°. On affirmait que *Marguerite de Valois* eut en dot les ſénéchauſſées de Quercy & de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés & aux abbaies de ces provinces.

Il y avait beaucoup d'anecdotes très curieuſes; mais dont la plûpart ſe ſont trouvées fauſſes par l'examen que Mr. l'abbé *Boudot* en a bien voulu faire.

Ce qui me choqua le plus dans cette critique, fut l'extrême injuſtice avec laquelle on y cenſure l'ouvrage très utile & très eſtimable de Mr. le préſident *Hénaut*. Ce fut pour moi, vous le ſavez, monſieur, une affliction bien ſenſible quand vous m'apprites que pluſieurs perſonnes me faiſaient une injuſtice encore plus abſurde en m'attribuant cette même critique dans laquelle il y a des traits contre moi-même. Je demandai la permiſſion à Mr. le préſident *Hénaut* de réfuter cet ouvrage, & je priai Mr. l'abbé *Boudot*, par votre entremiſe, de conſulter les manuſcrits de la bibliothèque du roi ſur pluſieurs

articles. Il eut la complaiſance de me faire parvenir quelques inſtructions ; mais le nombre des choſes qu'il falait éclaircir était ſi conſidérable, & cette critique fut bientôt tellement confonduë dans la foule des ouvrages de peu d'étenduë qui n'ont qu'un tems ; enfin, je tombai ſi malade que cette affaire s'évanouït dans les délais.

Elle me ſemble aujourd'hui ſe renouveller par une nouvelle *Hiſtoire du P.* qu'on m'attribuë. Je n'en connais d'autre que celle de Mr. *Le Page*, avocat à Paris, diviſée en pluſieurs lettres, & imprimée ſous le nom d'*Amſterdam*, en 1754.

Pour compoſer un livre utile ſur cet objet, il faut avoir fouillé pendant une année entière au moins dans les régiſtres ; & quand on aura percé dans cet abîme il ſera bien difficile de ſe faire lire. Un tel ouvrage eſt plutôt un long procès verbal qu'une hiſtoire.

Si quelque libraire veut faire paſſer cet ouvrage ſous mon nom, je lui déclare qu'il n'y gagnera rien ; & que loin que mon nom lui faſſe vendre un exemplaire de plus, il ne ſervirait qu'à décréditer ſon livre. Il y aurait de la folie à prétendre que j'ai pu m'inſtruire des formes judiciaires de France, & raſſembler un fatras énorme de dates, moi qui ſuis abſent de France depuis plus de vingt années, & qui ai preſque vécu avant ce tems loin de Paris à la campagne, uniquement occupé d'autres objets.

Au reſte, monſieur, ſi on voulait recueillir tous les ouvrages qu'on m'impute, & les mettre avec ceux que l'on a écrits contre moi, cela formerait cinq à ſix cent volumes dont aucun ne pourrait être lu, Dieu merci.

Il eſt très inutile encor de ſe plaindre de cet abus ; car les plaintes tombent dans le gouffre éternel de l'oubli, avec les livres dont on ſe plaint. La multitude des ouvrages inutiles eſt ſi immenſe, que la vie d'un homme ne pourrait ſuffire à en faire le catalogue.

Je vous prie, monſieur, de vouloir bien permettre que ma lettre ſoit publique pour le moment préſent ; car le moment d'après, on ne s'en ſouviendra plus ; & il en eſt ainſi de preſque toutes les choſes de ce monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE
A L'AUTEUR DU MERCURE. 1761.

SIc vos, non vobis. Dans le nombre immense de tragédies, comédies, opéra comiques, discours moraux & facéties au nombre d'environ cinq cent mille qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie sous mon nom, intitulée *Zulime*; la scène est en Afrique; il est bien vrai qu'autrefois ayant été avec *Alzire* en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant d'aller voir *Idamé* à la Chine: mais mon voyage d'Afrique ne me réussit point. Presque personne dans le parterre ne connaissait la ville d'Arsénie, qui était le lieu de la scène; c'est pourtant une colonie Romaine nommée *Arsinaria*, & c'est encore par cette raison-là qu'on ne la connaissait pas.

Trémizène est un nom bien sonore, c'est un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée: la piéce ne donna nulle envie de s'informer du gissement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, & *quæ desperat tractata nitescere posse relinquit*. Des corsaires se sont enfin saisis de la piéce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête ils ont supprimé deux ou trois cent vers de ma façon & en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très bien fait, je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, & qu'il est aussi mauvais que l'était le mien: les rieurs auront beau jeu, au lieu d'avoir une piéce à siffler, ils en auront deux.

Il est vrai que les rieurs seront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux piéces; je suis de ce nombre; & de tous ceux qui prisent ces bagatelles ce qu'elles valent, je suis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du siécle passé autant que dégouté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faisant le commentateur de *Pierre Corneille*. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le secondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter *Héraclius* que de faire *Tancrède*, on risque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce *Tancrède*, beaucoup de spectateurs étaient venus armés d'un manuscrit qui courait le monde, & qu'on assurait être mon ouvrage : il ressemblait à cette *Zulime*.

C'est ainsi qu'un honnête libraire, nommé *G....*, s'avisa d'imprimer une *histoire générale*, qu'il assurait être de moi, & il me le soutenait à moi-même ; il n'y a pas grand mal à tout cela, quand on vexe un pauvre auteur les dix-neuf vingtiémes du monde l'ignorent, le reste en rit, & moi aussi. Il y a trente à quarante ans que je prenais sérieusement la chose. J'étais bien sot ! Adieu, je vous embrasse.

REPONSE

A MONSIEUR DE V.....

VOus savez penser comme écrire :
Les graces avec la raison
Vous ont confié leur empire ;
L'infâme superstition,
Sous vos traits délicats expire :
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'olympe de sa lyre,
Tandis que les fléches qu'il tire,
Ecrasent le serpent Python :
Il est Dieu, quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé ;
Il l'est, quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé ;
Mais entre les genoux d'Issé,
Je le crois Dieu bien davantage.

AU MÊME.

Ferney ce 11 Décembre 1765.

J'Ouvre une caiſſe, monſieur; j'y vois, quoi? moi-même en perſonne, deſſiné d'une belle main.
Je me ſouviens très bien que,

Ce Danſel, beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre ſéjour
Deſſiné le maigre contour
D'un vieux viſage à faire rire.
En vérité c'était l'amour,
S'amuſant à peindre un ſatyre
Avec les crayons de la Tour.

Il eſt vrai que dans l'eſtampe on me fait terriblement montrer les dents; cela fera ſoupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez paſſé tant de tems ſans m'écrire.

Bérénice diſait à *Titus* :

Voyez-moi plus ſouvent, & ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire:

Ecrivez-moi ſouvent, & ne me peignez point.

Mais ſi je ſuis flatté de votre galanterie, je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, & je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, ſouvent a guerre; à plus forte raiſon qui terre a.

Dii tibi formam,
Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y ſurtout la ſanté, & ayez la bonté de m'en dire

des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'abſence ne m'empêchera jamais de m'intéreſſer à votre bien être & à vos plaiſirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez; ſi vous en êtes dehors, vous vous ſouviendrez, monſieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, & je ne vous démentirai jamais.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 Février 1762.

NOus apprenons que nos voiſins les Français ſont animés autant que nous, au moins, de l'eſprit patriotique. Pluſieurs corps de ce royaume ſignalent leur zèle pour le roi, & pour la patrie. Ils donnent leur néceſſaire pour fournir des vaiſſeaux, & on nous apprend que les moines, qui doivent auſſi aimer le roi & la patrie, donneront de leur ſuperflu.

On aſſure que les bénédictins qui poſſèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaiſſeaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très important dans l'état, puiſqu'il poſſede ſans contredit les meilleures vignes de Bourgogne, & la plus groſſe tonne, augmentera la marine d'une partie de ſes futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis eſt d'un million ſept cent mille livres tournois, & il a déja dépenſé quatre cent mille francs à cette maiſon pour la gloire de DIEU. Il va faire conſtruire des vaiſſeaux pour la gloire du roi.

On aſſure que Clervaux ſuivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux ſoient très peu de choſe; mais poſſédant quarante mille arpens de bois, il eſt très en état de faire conſtruire de bons navires.

Il ſera imité par les chartreux, qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il eſt de leur intérêt que la mer ſoit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots, & des ſoles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaiſſeaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes, qui ſont auſſi néceſſaires dans un état que les chartreux, & qui ſont auſſi riches qu'eux, ſe propoſent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eſt ſi aſſuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eſt évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les Juifs de Bordeaux ſe ſont cottiſés. Des moines qui valent bien des Juifs, ſeront jaloux, ſans doute, de maintenir la ſupériorité de la nouvelle loi ſur l'ancienne.

Pour les frères jéſuites, on n'eſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée des dits frères.

P. S. Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleſtins a propoſé aux abbés réguliers, prieurs, ſous-prieurs, recteurs, ſupérieurs qui fourniront les vaiſſeaux, d'envoyer leurs novices ſervir de mouſſes, & leurs profès ſervir de matelots. Le dit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'état : ce diſcours a fait un grand effet, & tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poſte.

A MONSIEUR PAULET,

AU SUJET DE SON HISTOIRE DE LA PETITE VÉROLE.

Ferney 22 Avril 1768.

JE crois, monsieur, que *Don Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine; je suis né faible & malade, & je ressemble aux gens qui ayant d'anciens procès de famille, passent leur vie à feuilleter les jurisconsultes sans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ soixante & quatorze ans que je soutiens comme je peux mon procès contre la nature, j'ai gagné un grand incident, puisque je suis encore en vie; mais j'ai perdu tous les autres, ayant toûjours vécu dans les souffrances.

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus intéressé que le vôtre. Je vous suis très obligé de m'avoir fait faire connaissance avec le *Rhasez*. Nous étions de grands ignorans, & de misérables barbares quand ces Arabes se décrassaient. Nous nous sommes formés bien tard en tout genre; mais nous avons regagné le tems perdu. Votre livre, surtout, en est un bon témoignage. Il m'a beaucoup instruit; mais j'ai encore quelques petits scrupules sur la patrie de la petite vérole. J'avais toûjours pensé qu'elle était native de l'Arabie déserte, & cousine germaine de la lèpre, qui appartenait de droit au peuple Juif, peuple le plus infecté qui ait jamais été dans notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte, je ne vois pas comment les troupes de *Marc-Antoine*, d'*Auguste* & de ses successeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Presque tous les Romains eurent des domestiques Egyptiens *Verna canopi.* Ils n'en eurent jamais d'Arabes. Les Arabes restèrent presque toûjours dans leur grande presqu'isle jusqu'au tems de *Mahomet.* Ce fut dans ce tems que la petite vérole commença à être connuë. Voilà mes raisons; mais je me défie d'elles, puisque vous pensez différemment.

Vous m'avez convaincu, monsieur, que l'extirpation serait très préférable à l'inoculation. La difficulté est de pouvoir

mettre une ſonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes d'Europe portés à faire une ligue offenſive & défenſive contre ce fléau du genre humain. Mais ſi vous obtenez quelques arrêts contre la petite vérole ; je vous prierai auſſi, ſans aucun intérêt, de préſenter requête contre ſa groſſe ſœur.

Je ne ſais laquelle de ces deux demoiſelles a fait le plus de mal au genre-humain, mais la groſſe ſœur me parait cent fois plus abſurde que l'autre. C'eſt un ſi énorme ridicule dans la nature d'empoiſonner les ſources de la génération, que je ne ſais plus où j'en ſuis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature eſt très aimable & très reſpectable, ſans doute ; mais elle a des enfans bien infâmes.

Je conçois bien que ſi tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient enſemble, ils pourraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux ſœurs. Nous avons actuellement plus de douze cent mille hommes qui montent la garde en pleine paix ; ſi on les employait à extirper les deux virus qui déſolent le genre-humain, ils ſeraient du moins bons à quelque choſe. On pourrait même leur donner encore à combattre le ſcorbut, les fiévres pourprées & les autres faveurs de ce genre, que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un Hôtel-Dieu où régne une contagion éternelle, où les malades, entaſſés les uns ſur les autres, ſe donnent réciproquement la peſte & la mort. Vous avez des boucheries dans de petites ruës ſans iſſuë, qui répandent en été une odeur cadavereuſe, capable d'empoiſonner tout un quartier. Les exhalaiſons des morts tuënt les vivans dans vos égliſes, & les charniers des Innocens ou de St. Innocent ſont encore un témoignage de barbarie, qui nous met fort au-deſſous des Hottentots & des Nègres.

Nous ſerons longtems fous & inſenſibles au bien public. On fait de tems en tems quelques efforts & on s'en laſſe le lendemain. La conſtance, le nombre d'hommes néceſſaire, & l'argent manquent pour tous les grands établiſſemens. Chacun vit pour ſoi. *Sauve qui peut* eſt la deviſe de chaque particulier. Plus les hommes ſont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inſpiré d'eſtime.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE
DE
MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT A L'AUTEUR,
EN LUI ENVOYANT QUELQUES OUVRAGES EN VERS.

A Aubenaz le 4 Février 1768.

MONSIEUR,

UNe femme qui n'eſt pas madame *Desforges Maillard*; une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les piéces renfermées ſous cette envelope; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque choſe; parce qu'il eſt auſſi amuſant d'aſſembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de ſymétriſer des penſées que des pompons : vous ne vous appercevrez que trop, monſieur, que ces vers ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aiſément ſont rarement aiſés.

Elle ſe rappelle vos préceptes ſur ce ſujet & ceux de *Boileau*, qui partage avec vous l'art de graver ſes écrits dans la mémoire de ſes lecteurs, & d'inſtruire l'eſprit ſans lui demander des efforts. Vos principes & les ſiens ſont admirables; mais ils ne s'accordent pas avec la légéreté d'une perſonne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipatie pour tout ce qui eſt pénible. Heureuſement je rime ſans prétention, & mes ouvrages reſtent dans mon porte-feuille. S'ils en ſortent aujourd'hui, c'eſt parce qu'il y a longtems que je déſirais d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaiſir, & que je me ſuis imaginée que quelques piéces de vers ſerviraient de paſſeport à ma lettre, je n'ai point eu d'autres motifs, monſieur;

Il eſt des femmes beaux eſprits;
A Pindare autrefois dans les jeux olympiques,

Corinne,

Corinne, des fuccès lyriques,
Très fouvent difputa le prix :
Pindare affurément ne valait pas Voltaire ;
Corinne valait mieux que moi :
Qu'il faudrait être téméraire
Pour entrer en lice avec toi !
Mais je le fuis affez pour défirer de plaire
A l'écrivain dont le goût eft ma loi.
Si tu daignais fourire à mes ouvrages,
Quel fort égalerait le mien !
Tu réunis tous les fuffrages,
Et moi je n'afpire qu'au tien.

Il ferait bien glorieux pour moi, monfieur, de l'obtenir ; n'allez pourtant pas croire que j'ofe me flatter de le mériter, mais croyez que rien ne peut égaler les fentimens d'eftime & d'admiration avec lefquels j'ai l'honneur d'être.

REPONSE.

VOus n'êtes point la Desforge Maillard ;
De l'hélicon ce trifte hermaphrodite
Paffa pour femme, & ce fut fon feul art ;
Dès qu'il fut homme il perdit fon mérite ;
Vous n'êtes point, & je m'y connais bien,
Cette Corinne & jaloufe & bizarre
Qui par fes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraifon l'emportait fur Pindare.
Sapho plus fage, en vers doux & charmans
Chanta l'amour, elle eft votre modèle,
Vous poffédez fon efprit, fes talens ;
Chantez, aimez ; Phaon fera fidèle.

Voila, madame, ce que je dirais fi j'avais l'âge de vingt-un ans ; mais j'en ai foixante & quatorze paffés ; vous avez des beaux yeux, fans doute, cela ne peut être autrement, & j'ai prefque perdu la vuë : vous avez le feu brillant de la jeuneffe, &

le mien n'eſt plus que de la cendre froide : vous me reſſucitez ; mais ce n'eſt que pour un moment, & le fait eſt que je ſuis mort.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R E P O N S E

AU SR. FEZ, LIBRAIRE D'AVIGNON.

Du 17 Mai 1762, aux Délices.

VOus me propoſez par votre lettre datée d'Avignon, du 30 Avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes erreurs ſur *les faits hiſtoriques & dogmatiques*, que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je ſuis obligé en conſcience de vous avertir qu'en reliſant en dernier lieu une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs. Et comme en qualité d'auteur je me ſuis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voila au moins pour douze mille livres. Il eſt donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs ſi j'acceptais votre marché.

De plus voyez ce que vous gagnerez au débit du dogmatique, c'eſt une choſe qui intéreſſe particuliérement toutes les puiſſances qui ſont en guerre, depuis la mer Baltique juſqu'à Gibraltar. Ainſi je ne ſuis pas étonné que vous me mandiez *que l'ouvrage eſt déſiré univerſellement.*

Mr. le général de *Laudhon*, & toute l'armée impériale ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires que vous vendez, dites-vous, deux livres piéce, ci L. 60000.

Le roi de Pruſſe qui aime paſſionnément le *Dogmatique*, & qui en eſt occupé plus que jamais, en fera débiter à-peu-près la même quantité, ci . 60000.

Vous devez auſſi compter beaucoup ſur Mgr. le prince *Ferdinand ;* car j'ai toûjours remarqué quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, qu'il

L. 120000.

De l'autre part.	L. 120000.
était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques ; ainsi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires, ci	40000.
A l'égard de l'armée Française, où l'on parle encore plus français que dans les armées Autrichiennes, & Prussiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires, qui à quarante sols piéce font	200000.
Vous avez, sans doute, écrit à Mr. l'amiral *Anson*, qui vous procurera en Angleterre & dans les colonies, le débit de cent mille de vos recueils, ci	200000.
Quant aux moines & aux théologiens que le dogmatique regarde plus particuliérement, vous ne pouvez en débiter auprès d'eux moins de trois cent mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de	600000.
Joignez à cette liste environ cent mille amateurs du dogmatique parmi les séculiers, pose . .	200000.
somme totale.	L. 1360000.

sur quoi il y aura peut-être quelques fraix, mais le produit net sera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc assez admirer votre désintéressement, de me sacrifier de si grands intérêts pour la somme de trois mille livres une fois payée.

Ce qui pourrait m'empêcher d'accepter votre proposition, ce serait la crainte de déplaire à Mr. l'Inquisiteur de la foi, ou pour la foi, qui a, sans doute, approuvé votre édition. Son approbation une fois donnée, ne doit point être vaine ; il faut que les fidèles en jouissent ; & je craindrais d'être excommunié si je supprimais une édition si utile, approuvée par un jacobin, & imprimée à Avignon.

A l'égard de votre auteur anonime, qui a consacré ses veilles à cet important ouvrage, j'admire sa modestie ; je vous prie de lui faire mes tendres complimens, aussi bien qu'à votre marchand d'encre.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SAchez, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouiſſance
Des plaiſirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art qui doit tout comprendre,
Eſt de modérer ſes vœux.
Gardez de vous y méprendre:
Les plaiſirs dans l'âge tendre,
S'empreſſent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,
Il faut ſavoir les quitter ;
Les quitter pour les reprendre ;
Paſſez du fracas des cours
A la douce ſolitude ;
Quittez les jeux pour l'étude ;
Changez tout hors vos amours :
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraſſés
Ne volent point empreſſés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés.
Laiſſez la fleur étrangère

Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît ſous vos pas:
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnait la même loi,
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres & des lyons,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons;
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de ſa carrière,
Dans le vaſte champs des airs,
La tranquille Philomèle
A ſa compagne fidèle
Module ſes doux concerts:
Jouïſſez donc de la vie,
Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie,
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi:
On voit ſouvent plus d'un roi
Que la triſteſſe environne;
Les brillans de la couronne
Ne ſauvent point de l'ennui:
Ses valets de pied, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,

Sont plus fortunés que lui.
La princeſſe & la bergère
Soupirent également,
Et ſi leur ame diffère,
C'eſt en un point ſeulement :
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtamment,
Et bien mieux que ſon alteſſe....
Comme je ſacrifîrais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma maîtreſſe !
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable :
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

EXHORTATION

A L'AGONIE D'UN CURÉ DE C. D.

Curé de court dimanche, & prêtre d'Apollon
Que je vois ſur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans dans une paix profonde
Enterré, confeſſé, baptiſé votre monde,
Après tant d'oremus chantés ſi plaiſamment,
Après cent requiem entonnez ſi gaîment ;
Pour nous, je l'avoûrai, c'eſt une peine extrême
Qu'il nous faille aujourd'hui prier Dieu pour vous-même.
Mais tout paſſe & tout meurt, tel eſt l'arrêt du ſort,

L'inſtant où nous naiſſons eſt un pas vers la mort.
Le petit père André n'eſt plus qu'un peu de cendre,
Frère Frédon n'eſt plus, Diogène, Alexandre,
Céſar, le poëte Mai, La Fillon, Conſtantin,
Abraham, Brioché, tous ont même deſtin;
Ce cocher ſi fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux eſprits, père du vaudeville,
Dont vous aviez été le très digne aumônier,
Près St. Euſtache encor, eſt pleuré du quartier;
Vous les ſuivrez bientôt; c'eſt donc ici, mon frère,
Qu'il faut que vous ſongiez à votre grande affaire:
Si vous aviez été toûjours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien;
Mais qui peut, entre nous, garder ſon innocence,
Quel curé n'a beſoin d'un peu de pénitence?
Combien en a-t-on vu juſqu'au pied des autels
Porter un cœur paîtri de penchans criminels;
Et dans ce tribunal où par des loix ſévères,
Des fautes des mortels ils ſont dépoſitaires;
Convoiter les beautés qui vers eux s'accuſaient,
Et commettre la choſe alors qu'ils l'écoutaient?
Combien en a-t-on vu dans une ſacriſtie
Conduire une dévote avec cérémonie,
Et ſur un banc trop dur travailler en ce lieu
A faire à ſon prochain des ſerviteurs de DIEU!
Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par ſon pouvoir aimable,
Que digne imitateur des ſaints des premiers tems,
Vous ayez pu dompter la révolte des ſens.
Vous viviez en châtré, c'eſt un bonheur extrême;
Mais ce n'eſt pas aſſez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.

Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce ſentiment, cette yvreſſe du cœur,
La charité, mon fils! Le chrétien vit pour elle,
Qui ne ſait point aimer n'a qu'un cœur infidèle;
La charité fait tout; vous poſſédez envain
Les mœurs de nos prélats, l'eſprit d'un capucin,
D'un cordelier nerveux la timide innocence,
La ſcience d'un carme avec ſa continence,
Des fils de Loyola toute l'humilité;
Vous ne ſerez chrétien que par la charité.
Commencez donc, curé, par un effort ſuprême;
Pour mieux ſavoir aimer, haïſſez-vous vous-même;
Faites-nous humblement un expoſé ſuccint
De cent petits péchés dont vous futes atteint,
Vos jeux, vos paſſe-tems, vos plaiſirs & vos peines,
Olivette, amoris, vos amours & vos haines,
Combien de muids de vin vous vuidiez dans un an,
Si Brunette avec vous a dormi bien ſouvent.
Après que vous aurez aux yeux de l'aſſemblée
Etalé les péchés dont votre ame eſt troublée;
Avant que de partir il faudra prudemment
Dicter vos volontés, & faire un teſtament:
Bellébat perd en vous ſes plaiſirs & ſa gloire;
Il lui faut un paſteur & des chanſons à boire;
Il ne peut s'en paſſer: vous devez parmi nous
Choiſir un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous;
Il ſera votre ouvrage & vous pouvez le faire
De votre eſprit charmant unique légataire:
Tel Elie autrefois loin des prophânes yeux,
Dans un char de lumière, emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,

Con-

Consolait Elisé, qui lui servait de page;
Et dans un testament qu'on n'a point par écrit,
Avec un vieux pourpoint lui laissa son esprit.

GALIMATHIAS PINDARIQUE,

sur un carrousel donné par l'impératrice de Russie. 1768.

SOrs du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire;
Et qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend,
Et qu'il faut toûjours qu'on admire.
Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide;
Prens un sujet moins insipide,
Viens cueillir un plus beau laurier;
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.
La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone,
Elle la possède & la donne;
Mars, Thémis, les jeux, les amours
Sont en foule autour de son trône.

Viens chanter cette Thaleſtris *a*)
Qu'irait courtiſer Alexandre ;
Sur tes pas je voudrais m'y rendre,
Si je n'étais en cheveux gris.
Sans doute, en dirigeant ta courſe
Vers les ſept étoiles de l'ourſe,
Tu verras, dans ton vol divin,
Cette France ſi renommée
. . . .
Car ta muſe eſt accoutumée
A ſe détourner en chemin ;
Tu verras ce peuple volage
Dont les modes & le langage,
Régnent dans vingt climats divers ;
Ainſi que ta brillante Grèce,
Par ſes arts, par ſa politeſſe,
Servit d'exemple à l'univers.
Mais il eſt encor des barbares
Dans le ſein même de Paris ;
Des pédans jaloux & bizarres,
Inſenſibles aux bons écrits ;
Des fripons aux regards auſtères,
Perſécuteurs atrabilaires
Des grands talens & des vertus ;
Et ſi, dans ma patrie ingrate,
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Annitus. *b*)

a) Thaleſtris, reine des Amazones, ſortit de ſes états pour venir voir Alexandre le grand, auquel elle avoüa de bonne foi qu'elle déſirait avoir des enfans de lui, ſe croyant digne de donner des héritiers à ſon empire. *Quinte-Curce.*

b) Annitus fut le délateur, & l'accuſateur calomnieux de Socrate.

Je m'apperçois que je t'imite.
Je veux, aux campagnes du Scythe,
Chanter les jeux, chanter les prix
Que la beauté donne au mérite;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuſes entrepriſes,
Chanter les vertus, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos ſotiſes.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

qui l'invitait à faire ce voyage.

Dieux! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même inſtant!
Heureux qui voit vos auguſtes merveilles,
O Catherine! heureux qui vous entend!
Plaire & régner, voila votre talent;
Mais le premier me flatte davantage.
De votre eſprit vous étonnez le ſage;
Il ceſſerait de l'être en vous voyant.

MADRIGAL A MADAME DE ***

SUR UN PASSAGE DE POPE.

Pope l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a pas compté l'amour?
Qu'il eſt à plaindre! il n'eſt heureux, ni ſage.

A LA MÊME,

en lui envoyant les œuvres myſtiques de Fénelon.

QUand de la Guyon le charmant directeur
Diſait au monde, Aimez DIEU pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cet amour extrême :
On le traita de chimère & d'erreur.
On ſe trompait ; je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

A LA MÊME.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante,
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la trace eſt ſi piquante,
Que ſans eſprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus ;
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus
Et de l'eſprit, & de la beauté même.

A MADAME DE **.

LES DEUX AMOURS.

CErtain enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connaît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe.
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs & croît par les plaiſirs.
De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

A LA MÊME.

TOut eſt égal, & la nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins;
Vous avez tout, c'eſt là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien ſemble mon appanage;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

NOUVEAU PROLOGUE

de LA PRINCESSE DE NAVARRE, *envoyé à Mr. le maréchal duc de* RICHELIEU, *pour la représentation qu'il fit donner à Bordeaux.*

Le 26 Novembre 1764.

NOus osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses loix.
Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire;
Il porte ici le goût, les beaux arts, & les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs & des Romains les spectacles pompeux,
De l'univers encor occupent la mémoire;
Aussi bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Euterpe & Terpsicore
Ont enchanté les Grecs & savent plaire encore
A nos Français polis & qui pensent comme eux.
La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les loix font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix & des arts.

A MONSIEUR L. . . . . .

Connaiſſez mieux l'oiſiveté,
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouïr en paix, dans l'hyver de la vie,
De ces fruits qu'au printems ſema notre induſtrie:
Courtiſans de la gloire, écrivains, ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis; mais c'eſt ſur des lauriers.

SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la ſuperſtition
Fit ce préſent à la ſotiſe,
Ne le di pas à la raiſon,
Ménageons l'honneur de l'égliſe.

A UN BAVARD.

Il faudrait penſer pour écrire:
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

A L'OCCASION DE L'EXPULSION DES JÉSUITES.

LEs renards & les loups furent longtems en guerre,
Nos moutons reſpiraient, nos bergers diligens
Ont chaſſé par arrêt les renards de nos champs;
Les loups vont déſoler la terre:
Nos bergers ſemblent entre nous
Un peu d'accord avec les loups.

QUATRAIN

pour être mis au bas du portrait de Confucius.

DE la ſimple vertu ſalutaire interprête,
Qui n'adora qu'un DIEU, qui fit aimer ſa loi,
Toi, qui parlas en ſage, & jamais en prophête,
S'il eſt un ſage encor, il penſe comme toi.

A MADAME LA DUCHESSE DE .....

ETre femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'eſt le portrait de la V...
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

LETTRE

LETTRE
A MONSIEUR M....

5 Mars 1765.

MOins le hibou de Ferney, monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remerciemens; il s'intéreſſe vivement à vous, il connait tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'appanage:
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis, vous ſerez détrompé de tout, vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre. Vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

A MONSIEUR DE LA P...
en lui envoyant un exemplaire de SEMIRAMIS.

MOrtel de l'eſpèce très rare
Des ſolides & beaux eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix:
Vous pourriez donner mieux; mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

A MONSIEUR DE F....

Vous philofophe ! ah ! quel projet !
N'eft-ce pas affez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raifonneur vénérable ?

D'inutiles réflexions
Compofent la philofophie ;
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des paffions ?

C'eft un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer ;
Les fentir & les infpirer
Eft à jamais votre partage.

L'efprit, l'imagination,
Les graces, la plaifanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philofophie.

A MADAME DE ....

Oui, Philis, la coquetterie
Eft faite pour vos agrémens ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands fentimens,
Eft fœur de la friponnerie.
Vénus verfa fur vous tous fes dons précieux,
Ce ferait être injufte, & les mal reconnaître,
Que de vous obftiner à faire un feul heureux,
Lorfqu'avec vous le monde entier veut l'être.

A MADAME DE B....

VOs yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle;
Vous êtes ſimple & naturelle;
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du tems de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

A MONSIEUR S. D. M.

ELève du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Elève heureux de la raiſon,
Et d'un Dieu plus charmant, qui t'inſtruiſit à plaire;
J'ai lu tes vers brillans, & ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'amour,
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plait! que ſa beauté me touche!
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes deſirs:
Elle a chanté pour toi; je vois que ſur ta bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

A MONSIEUR DE V...

SUR SON ÉLOGE DE CHARLES V.

VOtre héros ſi peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

VERS A MONSIEUR DE B......

LEs neuf mufes font fœurs & les beaux arts font frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en fouffrit, & des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'eft dans fon union qu'eft fon grand avantage :
Alors elle en impofe aux pédans, aux bigots,
Elle devient l'effroi des fots,
La lumière du fiécle & le foutien du fage ;
Elle ne flatte point les riches & les grands ;
Ceux qui dédaignaient fon encens,
Se font honneur de fon fuffrage,
Et les rois font des courtifans.

A L'AUTEUR DE RICHARDET.

VOus ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière ;
Il eft chez vous plus d'un oifeau
Dont la voix tendre & printanière
Plait par un ramage nouveau ;
Celui qui n'a plume qu'aux aîles,
Et qui fait fon nid dans les cœurs,
Répandit fur vous fes faveurs ;
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a foumis des belles.

SUR L'ELECTION DU COMTE PONIATOWSKI AU TRONE DE POLOGNE.

DAns le fond de mon hermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas ! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toûjours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite est mon seul recours;
Je ne ferai plus de voyage.
Que la gloire avec les amours
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de la patrie,
Qui lui promet de si beaux jours :
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

AUX HABITANS DE LYON. 1754.

IL est vrai que Plutus est au rang de vos Dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville;
Il n'est point de plus bel asile;
Ailleurs il est aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que Dieu de la richesse :
Vous en faites le Dieu des arts;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole, & les eaux du Permesse.

A MADAME DU CHATELET

*jouant à Sceaux le rôle d'*ISSÉ *en 1747.*

ETre Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose & les vers,
Car à Du Maine il remit cet empire;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire;
Non pour tirer les accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir & pour entendre
La belle Iris qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

SUR LE BAISER QUE LA DAUPHINE DONNA A ALAIN CHARTIER, *fameux auteur du tems de* CHARLES VI.

VOus connaissez ce poëte fameux
Qui s'endormit au palais de sa reine:
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux;
Et si jamais votre bouche vermeille
Voulait payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je sommeille.

A MADEMOISELLE GOSSIN
jouant ALZIRE.

CE n'eſt point moi qu'on applaudit,
C'eſt vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guſman convertit.

REPONSE A UN ACTEUR DE SOCIETÉ,
qui avait joué le rôle de Colas *dans* BASTIEN *&* BASTIENNE.

DE nos hameaux vous êtes l'enchanteur,
De mes écrits vous voilez la faibleſſe ;
Vous y mêlez par un art ſéducteur
Ce qu'ils n'ont point, la grace, la nobleſſe ;
C'eſt bien raiſon qu'un ſorcier ſi flatteur
Pour ſon épouſe eût une enchantereſſe.

LETTRE A MONSIEUR BESSIN,
CURÉ DE PLAINVILLE PRÈS DE BERNAY EN NORMANDIE.

Ferney du 13 Janvier 1765.

VOus m'avez envoyé, monſieur, des vers bien faits, & bien agréables, & vous m'apprenez en même tems que vous êtes curé ; vous méritez d'avoir la première cure du Parnaſſe, vous ne chanterez jamais d'antienne, qui vaille vos vers. Si je ne vous ai pas répondu plutôt, c'eſt que je ſuis vieux, malade, & aveugle. Je ne ſerai pas enterré dans votre paroiſſe ; mais c'eſt vous que je choiſirais pour faire mon épitaphe,

J'ai l'honneur d'être, &c.

AU LANDGRAVE DE HESSE,

ſous le nom d'une dame, pour le remercier d'une boëte ornée de ſon portrait.

Septembre 1766.

J'Ai baiſé ce portrait charmant,
Je vous l'avouerai ſans myſtère:
Mes filles en ont fait autant;
Mais c'eſt un ſecret qu'il faut taire,
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment,
Et vous verrez qu'également
En tous les tems vous ſavez plaire.

POUR MADAME DE ST. J.

Août 1766.

J'Etais dans ma ſolitude
Sans eſpoir & ſans lien,
Et de n'aſpirer à rien
C'était ma pénible étude:
Je vous vois, je ſens très bien
Qu'il faut que mon cœur déſire:
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de St. Julien.

POUR MADAME D'ES....

QUI JOUE DU VIOLON A MERVEILLES.

Août 1766.

SOus tes doigts l'archet d'Apollon,
Etonne mon ame & l'enchante,
Et ſi j'entens ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon.
Tu parles, & mon cœur plus tendre,
De tes chants ne ſe ſouvient plus.
Mais tes regards ſont au-deſſus
De tout ce que je viens d'entendre.

A MESDAMES D. L. C. ET G.

PRÉSENTÉS PAR UN ENFANT DE DIX ANS. 1765.

A Tout âge il eſt dangereux
De vous voir & de vous entendre,
Sans faire un choix entre vous deux;
A toutes deux il faut ſe rendre.

A madame D. L. C.

Par vous l'amour fait tout dompter,
Songez que je ſuis de ſon âge;
Et ſi vous avez ſon viſage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A MONSIEUR VAN HAREN.

DEmosthène au confeil, & Pindare au Parnaffe,
L'augufte vérité marche devant tes pas.
Tyrtée a dans ton fein répandu fon audace,
Et tu tiens fa trompette orgâne des combats.

Je ne puis t'imiter; mais j'aime ton courage;
Né pour la liberté tu penfes en héros :
Mais qui nâquit fujet ne doit penfer qu'en fage,
Et vivre obfcurément, s'il veut vivre en repos.

Notre efprit eft conforme aux lieux qui l'ont vu naître,
A Rome on eft efclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave eft de vivre fans maître,
Et mon premier devoir eft de fervir le mien.

REPONSE A Mr. CLOSIER DE MONTPELLIER,

qui avait envoyé à l'auteur un poëme fur la GRACE.

LOrfque vous me parlez des graces naturelles
Du héros votre commandant, a)
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles, b)
C'eft un langage qu'on entend;
La grace du feigneur eft bien d'une autre efpèce.
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien;
Je l'adore, & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer, voila notre fageffe.
Tout docteur, il eft vrai, fait le fecret de DIEU,

a) Mr. le maréchal duc de Richelieu. b) Made. d'Egmont, fa fille.

Elus de l'autre monde ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élu de cette vie.

PLACET

pour un homme à qui le roi . . . . devait de l'argent.

GRand roi! tous vos voiſins vous doivent leur eſtime,
Vos ſujets vous doivent leurs cœurs,
Vous recevez partout un encens légitime
D'amour, de reſpects & d'honneurs.
Chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerrière.
O vous! qui me devez quelques mille ducats,
Prince ſi bien payé de la nature entière
Pourquoi ne me payez-vous pas?

A M.

L'Art n'y fait rien, les beaux noms, les beaux lieux
Très rarement nous donnent le bien être:
Eſt-on heureux? hélas! pour le paraître,
Et ſuffit-il d'en impoſer aux yeux?

J'ai vu jadis l'abbeſſe de la joie,
Malgré ce titre à ſa douleur en proie:
Dans Sans-ſouci certain roi renommé
Fut de ſoucis quelquefois conſumé.

Il n'en eſt pas ainſi de mes retraites,
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaiſirs elles portent le nom,
Vous le ſavez, car c'eſt vous qui les faites.

LETTRE AU ROI STANISLAS.

Aux Délices le 15 Août 1760.

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous instruisez le monde, vous l'embellissez, vous le soulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que V. M. en a fait dans ses états : elle a bâti de belles églises royales ; j'édifie des églises de village. *Diogène* remuait son tonneau, quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des princes, & des particuliers, est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de V. M. que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, est un nouveau service que V. M. rend au genre-humain : si jamais il se trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'absurdité de cet homme. Les philosophes de ce siécle ont heureusement prévenu les soins de V. M. Elle bénit DIEU, sans doute, de ce que depuis *Descartes* & *Newton* il ne se trouve plus d'athée. V. M. réfute très bien ceux qui croyaient autrefois que le hazard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : Elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun philosophe de nos jours, qui ne regarde le hazard comme un mot vuide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé partout la main du Tout-puissant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influë sur les mœurs. Il

n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'état, & le monarque; ils sont soumis aux loix; ils donnent l'exemple de l'attachement, & de l'obéissance; ils condamnent, ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques & furieuses également ennemies de l'autorité royale, & du repos des sujets; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joye de la moitié de son revenu au soutien du royaume: c'est à vous, sire, à les séconder de votre autorité, & de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux, que quand les philosophes sont rois, & quand ils ont beaucoup de sujets philosophes encouragés de votre voix puissante, la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours que l'amour de DIEU, du monarque, & de l'état; confondez ces hommes insensés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur *Lange* dit que les jésuites sont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin* jésuite dit, que les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* sont athées, parce qu'ils n'étaient pas molinistes. Frère *Berthier* soupçonne d'athéisme l'auteur de l'*Histoire générale*, parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens conduits par des nuées bleuës soient venus du pays de Jacin dans le 7me siécle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine: Frère *Berthier* devrait savoir que des nuées bleuës ne conduisent personne à Pékin, & qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme Breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la ruë Tireboudin, & de la ruë Troussevache; & le Breton a été obligé de faire assigner son accusateur au Châtelet.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles; ils font le bien général, tandis que leurs sujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un prince roi, tel que vous, sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclo-

pédiste ; il n'eſt d'aucune faction : il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire : il rend la raiſon reſpectable, & toutes les factions ridicules : il tâche de rendre les jéſuites utiles en Lorraine, quand ils ſont chaſſés du Portugal : il donne douze mille livres de rente, une belle maiſon, une bonne cave, à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il faſſe du bien : il fait que la vertu & la religion conſiſtent dans les bonnes mœurs, & non pas dans les diſputes : il ſe fait bénir, & les calomniateurs ſe ſont déteſter.

Je me ſouviendrai toûjours, ſire, avec la plus tendre, & la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans vos palais ; je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la ſociété, comme vous faiſiez la félicité de vos peuples ; & que ſi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je ſouhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb*, & *Muley-Iſmaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent cinq ans : ſi DIEU accorde de ſi longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le bienfaiſant ? Je ſuis avec un profond reſpect &c.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ÉCRITE A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

A Poſtdam 15 Avril 1752.

. . . .
. . . .

» JE réponds à toutes vos queſtions. La plûpart des anec-
» dotes ſur Mlle. *Lenclos* ſont vraies, mais pluſieurs ſont
» fauſſes. L'article de ſon teſtament dont vous me parlez n'eſt
» point un roman ; elle me laiſſa deux mille francs ; j'étais en-
» fant ; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on diſait bons

„ pour mon âge. L'abbé de *Châteauneuf*, frère de celui que » vous avez vu ambaſſadeur à la Haye, m'avait mené chez » elle, & je lui avais plu je ne ſais comment. C'eſt ce même » abbé de *Châteauneuf* qui avait fini ſon *hiſtoire amoureuſe ;* c'eſt » lui à qui cette célèbre vieille fit la plaiſanterie de donner » ſes triſtes faveurs, à l'âge de ſoixante & dix ans. Vous de- » vez être perſuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui » ne courent plus ſous ſon nom, ſont au rang des *Menſonges* » *imprimés*. Il eſt vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers ; elle » aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'eſt un métier » trop dangereux, & la miſérable fumée de la réputation fait » trop d'ennemis & empoiſonne trop la vie. La carrière de » *Ninon* qui ne fit point de vers, & qui eut & donna long- » tems beaucoup de plaiſir, eſt aſſurément préférable à la » mienne.

» On pouvait ſe paſſer d'écrire en forme ſa vie, mais du » moins on a obſervé la bienſéance de ne l'écrire que long- » tems après ſa mort. Les biographes qui ont écrit ma pré- » tendue hiſtoire, dont vous me parlez, ſe ſont un peu preſſés » & me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable « dans tout ce que ces meſſieurs ont écrit. Les uns ont dit » d'après l'équitable & véridique abbé *des Fontaines*, que je » reſſemblais à *Virgile* par ma naiſſance, & que je pouvais » dire apparemment comme lui,

„ *O fortunatos nimium ſua ſi bona norint*
„ *Agricolas !*

» Je penſe ſur cela comme *Virgile*, & tout me parait fort égal. » Mais le hazard a fait que je ne ſuis pas né dans le pays des » églogues & des bucoliques. Dans une autre vie qu'on s'eſt » aviſé de faire encor de moi comme ſi j'étais mort, on me » dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a » point de tel emploi au parlement. Mais qu'importe ? On » ajoute une belle avanture d'un carroſſe avec l'épouſe de Mr. » le duc de *Richelieu* dans le tems qu'il était veuf. Tous les » autres contes ſont dans ce goût, & j'aime autant les amours » du révérend père de *la Chaiſe* avec Mlle. du *Tron*. On ne

» peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des so-
» tises, les libraires Hollandais de les vendre, & les laquais
» de les lire.

» L'article du *journal des savans* dont il est question, n'est
» point dans le *journal de Paris ;* il est dans celui qu'on falsifie
» à Amsterdam, & se trouve sous l'année 1750. *Le parlement
» a condamné*, dit ce journal, *l'histoire de* Louis XI *de Mr.*
» du Clos, *successeur de Mr. de* Voltaire *dans la place d'histo-
» riographe de France, à cause de ce passage : La dévotion fut
» de tout tems l'asile des reines sans pouvoir.* Ce sont deux ca-
» lomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condamner ce
» livre, & le parlement ne se mêle point du tout d'examiner
» si une reine est dévote ou non. On ajoute une troisiéme
» calomnie, c'est *que je suis exilé de France, & réfugié en Prusse.*
» Quand cela serait, il me semble que ce ne serait pas une
» de ces vérités instructives qui sont du ressort du *journal des
» savans.* Le fait est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses
» bontés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui, qu'il
» a fait demander au roi mon maître par son envoyé que je
» pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan, que j'y
» resterai tant que je pourai lui être de quelque utilité dans
» son goût pour les belles-lettres, & que ma mauvaise santé
» & mon âge me permettront de profiter de ses lumières & de
» ses bontés ; que le roi mon maître en me cédant à lui, m'a
» daigné accorder une pension, & m'a conservé la charge de
» gentilhomme ordinaire de sa chambre. J'en demande pardon
» aux calomniateurs & à ceux qui se mêlent d'être jaloux ;
» mais la chose est ainsi. Je n'y puis que faire ; & j'ajoute
» qu'un homme de lettres serait bien indigne de l'être s'il était
» entêté de ces honneurs, & s'il n'était pas toûjours aussi prêt
» à les quitter, que reconnaissant envers ceux qui l'en ont
» comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté au roi de Prusse,
» & je la préférerai toûjours à tous les rois.

» Je vous envoye un exemplaire de l'édition que l'on a faite
» à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaises. C'est de toutes
» la plus passable ; il y a pourtant bien des fautes. Une des
» plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siécle
» de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est
» un

„ un double emploi ; & il eſt bien vrai, ſurtout en fait de li-
„ vres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité.
„ C'eſt par cette raiſon que je me donnerai bien de garde de
„ vous envoyer les petites piéces fugitives que vous me de-
„ mandez. Tous ces vers de ſociété ne ſont bons que pour les
„ ſociétés ſeules & pour les ſeuls momens où ils ont été faits.
„ Il eſt ridicule d'en faire confidence au public. De quoi s'eſt
„ aviſé ce compilateur des lettres de la reine *Chriſtine*, de groſſir
„ ſon énorme recueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques
„ années à la reine de Suède d'aujourd'hui ? Comment a-t-il
„ eu cette lettre ? comment a-t-il pu en eſtropier les vers au
„ point où il l'a fait ? Le public n'avait pas plus à faire de ces
„ vers que de la plûpart des lettres inutiles de la chancellerie
„ de la reine *Chriſtine*. Il eſt vrai qu'en écrivant à la reine
„ *Ulrique* avec cette liberté que ſes bontés & la poëſie per-
„ mettent, je feignais que *Chriſtine* m'avait apparu, & je
„ diſais :

„ A ſa jupe courte & légère,
„ A ſon pourpoint, à ſon collet,
„ Au chapeau garni d'un plumet,
„ Au ruban ponceau qui pendait
„ Et par devant & par derrière,
„ A ſa mine galante & fière
„ D'Amazone & d'avanturière,
„ A ce nez de conſul Romain,
„ A ce front altier d'héroïne,
„ A ce grand œil tendre & hautain,
„ Moins beau que le vôtre & moins fin,
„ Soudain je reconnus Chriſtine,
„ Chriſtine des arts le maintien,
„ Chriſtine qui céda pour rien
„ Et ſon royaume & votre égliſe,
„ Qui connut tout & ne crut rien,
„ Que le ſaint père canoniſe,
„ Que damne le luthérien,
„ Et que la gloire immortaliſe.

„ Voilà, monfieur, le morceau de cette lettre, que le com-
„ pilateur a falfifié. Ne vous fiez point à ces mains lourdes
„ qui fanuent les fleurs qu'elles touchent : mais comptez que
„ la plûpart de toutes ces petites piéces font des fleurs éphé-
„ mères qui ne durent pas plus que les nouveaux fonnets
„ d'Italie & nos bouquets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli
„ de ces bagatelles paffagères dans toutes les miférables édi-
„ tions qu'on a données de moi, & auxquelles DIEU merci je
„ n'ai aucune part. Soyez perfuadé que de même qu'on ne
„ doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais feulement
„ ce qu'ils ont fait de digne de la poftérité ; de même on ne
„ doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne
„ d'être lu. Avec cette règle honnête il y aurait moins de li-
„ vres & plus de goût dans le public. J'efpère que la nouvelle
„ édition qu'on a faite à Drefde fera meilleure que toutes les
„ précédentes. Ce fera pour moi une confolation, dans le re-
„ gret que j'ai d'avoir trop écrit.

„ J'aurais voulu fupprimer beaucoup de chofes qui échapent
„ à l'efprit dans la jeuneffe, & que la raifon condamne dans
„ un âge avancé. Je voudrais même pouvoir fupprimer les
„ vers contre *Rouffeau*, qui fe trouvent dans l'épitre *fur la*
„ *calomnie*, parce que je n'aime à faire de vers contre per-
„ fonne, que *Rouffeau* a été malheureux, & qu'en bien des
„ chofes il a fait honneur à la littérature françaife. Mais il me
„ réduifit malgré moi à la néceffité de répondre à fes outrages
„ par des vérités dures. Il attaqua prefque tous les gens de
„ lettres de fon tems qui avaient de la réputation ; fes fatyres
„ n'étaient pas, comme celles de *Boileau*, des critiques de
„ mauvais ouvrages, mais des injures perfonnelles & atroces.
„ Les termes de *bélitre*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, des-
„ honorent fes épitres, dans lefquelles il ne parle que de fes
„ querelles. Ces baffes groffiéretés révoltent tout lecteur hon-
„ nête-homme, & font voir que la jaloufie rongeait fon cœur
„ du fiel le plus acre & le plus noir. Voici les deux volumes
„ intitulés *le porte-feuille*. Ce n'eft qu'un recueil de mauvaifes
„ piéces dont la plûpart ne font point de *Rouffeau*. Il n'y a
„ que la rage de gagner quelques florins qui ait pu faire pu-
„ blier cette rapfodie. La comédie de l'*Hypocondre* eft de lui ;

„ & c'eſt apparemment pour décrier *Rouſſeau* qu'on a imprimé
„ cette ſotiſe. Il avait voulu à la vérité la faire jouer à Pa-
„ ris ; mais les comédiens n'ayant oſé s'en charger, il n'oſa
„ jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mau-
„ vais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

„ Vous ſerez plus fâché de voir dans ce recueil une lettre
„ ſur la mort de *la Motte*, où l'on outrage la mémoire de
„ cet académicien diſtingué, l'accuſant des manœuvres les
„ plus lâches, & lui reprochant juſqu'à la petite fortune que
„ ſon mérite lui avait acquiſe. Cela indigne à la fois & contre
„ l'auteur & contre l'éditeur.

„ Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres de *Rouſ-*
„ *ſeau* devaient pour ſon honneur les ſupprimer à jamais. Elles
„ ſont dépourvuës d'eſprit & très ſouvent de vérité. Elles ſe
„ contrediſent : il dit le pour & le contre : il louë & il déchire
„ les mêmes perſonnes : il parle de DIEU à des gens qui lui
„ donnent de l'argent, & il envoye des ſatyres à *Broſſette* qui
„ ne lui donne rien.

„ La véritable cauſe de ſa dernière diſgrace chez le prince
„ *Eugène*, puiſque vous la voulez ſavoir, vient d'une ode in-
„ titulée *la Palinodie*, qui n'eſt pas aſſûrément ſon meilleur ou-
„ vrage. Cette petite ode était contre un maréchal de France
„ miniſtre d'état, *a*) qui avait été autrefois ſon protecteur.
„ Ce miniſtre mariait alors une de ſes filles au fils du maré-
„ chal de *Villars*. Celui-ci informé de l'inſulte que faiſait
„ *Rouſſeau* au beau-père de ſon fils, ne dédaigna pas de l'en
„ faire punir, toute mépriſable qu'elle était. Il en écrivit au
„ prince *Eugène*, & ce prince retrancha à *Rouſſeau* la penſion
„ qu'il avait la généroſité de lui faire encore, quoiqu'il crût
„ avoir ſujet d'être mécontent de lui, dans l'affaire qui fit
„ paſſer le comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la ma-
„ réchale de *Villars*, dont je ſerais forcé d'atteſter le témoi-
„ gnage s'il en était beſoin, peut dire ſi je ne tâchai pas
„ d'arrêter les plaintes de Mr. le maréchal, & ſi elle-même
„ ne m'impoſa pas ſilence en me diſant que *Rouſſeau* ne mé-
„ ritait point de grace. Voilà des faits, monſieur, & des faits

a) Le maréchal de *Noailles*.

„ autentiques. Cependant *Rousseau* crut toûjours que j'avais „ engagé Mr. le maréchal de *Villars* à écrire contre lui au „ prince *Eugène*.

„ Si je ne fus pas la cause de sa disgrace auprès de ce „ prince, je vous avouë que je fus cause malgré moi qu'il fut „ chassé de la maison de monsieur le duc d'*Aremberg*. Il pré- „ tendit dans sa mauvaise humeur que je l'avais accusé auprès „ de ce prince d'être en effet l'auteur des couplets pour les- „ quels il avait été banni de France. Il eut l'imprudence de „ faire imprimer dans un journal de *du Sauzet* cette imposture. „ Je me sentis obligé pour toute explication d'envoyer le jour- „ nal à Mr. le duc d'*Aremberg*, qui chassa *Rousseau* sur ce seul „ exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a produit la „ détestable & honteuse licence qu'on a prise trop longtems „ en Hollande d'insérer des libelles dans des journaux, & de „ deshonorer par ces turpitudes un travail littéraire imaginé „ en France pour avancer les progrès de l'esprit humain. Ce „ fut ce libelle qui rendit les dernières années de *Rousseau* „ bien malheureuses. La presse, il le faut avouer, est devenue „ un des fléaux de la société, & un brigandage intolérable.

„ Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment, quoi- „ que je ne me fusse jamais ouvert à Mr. le duc d'*Aremberg* „ sur ce que je pensais des couplets infâmes, & de la subor- „ nation de témoins, qui attirèrent à *Rousseau* l'arrêt dont il „ fut flétri en France, cependant j'ai toûjours cru qu'il était „ coupable. Il savait que je pensais ainsi; & c'était une des „ grandes sources de sa haine; mais je ne pouvais avoir une „ autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la mère du „ petit malheureux qui fut séduit pour déposer contre *Saurin* „ servait chez mon père; c'est ce que vous trouverez dans le „ *factum* fait en forme judiciaire par l'avocat *du Cornet* en fa- „ veur de *Saurin*. J'interrogeai cette femme, & même plusieurs „ années après le procès criminel. Elle me dit toûjours *que* „ DIEU *avait puni son fils, pour avoir fait un faux serment & „ pour avoir accusé un homme innocent*; & il faut remarquer que „ ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en faveur „ de son âge & de la faiblesse de son esprit. Je n'entre point „ dans le détail des autres preuves; vous devez présumer qu'il

„ eſt bien difficile que deux tribunaux ayent unanimement „ condamné un homme dont le crime n'eût pas paru avéré. „ Si vous voulez après cette réflexion ſonger quelle bile noire „ dominait *Rouſſeau*, ſi vous voulez vous ſouvenir qu'il avait „ fait contre le directeur de l'opéra, contre *Bérin*, contre „ *Pécour* & d'autres, des couplets entiérement ſemblables à „ ceux pour leſquels il fut condamné ; ſi vous obſervez que „ tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abomina- „ bles, étaient ſes ennemis & les amis de *Saurin ;* votre con- „ viction ſera auſſi entière que celle des juges. Enfin quand „ il s'agit de flétrir ou le parlement ou *Rouſſeau*, il eſt clair „ qu'après tout ce que je viens de vous dire il n'y a pas à „ balancer.

„ C'eſt à cet horrible précipice que le conduiſirent l'envie & „ la haine dont il était dévoré. Songez-y bien, monſieur ; la „ jalouſie, quand elle eſt furieuſe, produit plus de crimes que „ l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre jugement, c'eſt la dé- „ votion dont *Rouſſeau* voulut couvrir ſur la fin de ſa vie de „ ſi grands égaremens & de ſi grands malheurs. Mais lorſqu'il „ fit un voyage clandeſtin à Paris dans ſes derniers jours, & „ lorſqu'il ſollicitait ſa grace, il ne put s'empêcher de faire des „ vers ſatyriques, bien moins bons à la vérité que ſes premiers „ ouvrages, mais non moins diſtillans l'amertume & l'injure. „ Que voulez-vous que je vous diſe ? La *Brinviliers* était dé- „ vote, & allait à confeſſe après avoir empoiſonné ſon père ; „ & elle empoiſonnait ſon frère après la confeſſion. Tout cela „ eſt horrible. Mais après les excès où j'ai vu l'envie s'empor- „ ter, après les impoſtures atroces que je l'ai vu répandre, „ après les manœuvres que je lui ai vu faire, je ne ſuis plus „ ſurpris de rien à mon âge. Adieu, monſieur. Vous trouverez „ dans ce paquet des lettres de Mr. de *la Rivière*. Je l'ai connu „ autrefois : il avait un eſprit aimable ; mais il n'a bien écrit „ que contre ſon beau-père. C'eſt encor là une affaire bien „ odieuſe du côté de *Buſſi-Rabutin*. Le *factum* de *la Rivière* „ vaut mieux que les ſept tomes de *Buſſi ;* mais il ne falait „ pas imprimer ſes lettres &c.

LETTRE

A MONSIEUR THOMAS.

Septembre 1765.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtems, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix des textes faits pour le ſéminaire de St. Sulpice; aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux docteurs : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Deſcartes ;* mais on lira ſon éloge, qui eſt en même tems le vôtre. Ah, monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé ! Quel morceau que l'*hiſtoire de la perſécution* du nommé *Voët* contre *Deſcartes !* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démoſthène* pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand-homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit conſeiller de province qui mépriſait le philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé le génie de *Deſcartes* de ſes chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des *tourbillons* était un homme ſupérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique ſur le czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands-hommes; c'eſt à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une

philoſophie ſublime dans votre poëme. Le ſiécle eſt monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de *Deſcartes* un éloge de la ſolitude qui m'a bien touché. Plût-à-DIEU que vous vouluſſiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poëſie, & la philoſophie m'ont donné ! J'ai dans ma mazure un ami, qui eſt, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais paſſer le reſte de ma vie ; c'eſt Mr. *Damilaville*, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais ſi vous daigniez venir tenir ſa place. Il eſt vrai que dans l'été nous avons un peu de monde & même des ſpectacles ; mais je n'en ſuis pas moins ſolitaire : vous travailleriez avec le plus grand loiſir : vous feriez renaître ces tems que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philoſophie réuniſſaient des amis ſous le même toit. J'ai bien peur que ma propoſition ne ſoit auſſi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus conſolante pour votre ſerviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V......

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 Août 1761.

VOus m'aviez donné, mon cher chancelier, le conſeil de ne commenter que les piéces de *Corneille* qui ſont reſtées au théâtre. Vous vouliez me ſoulager ainſi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais conſenti, moins par pareſſe, que par le deſir de ſatisfaire plutôt le public ; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de tems qu'on ne penſe ; & ayant déja commenté toutes les piéces de *Corneille* qu'on repréſente, je me vois en état de faire quelques notes utiles ſur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses, qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entiérement oubliés, & dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont un terme pour signifier cette plaisanterie, ce vrai comique, cette gayeté, cette urbanité, ces saillies qui échapent à un homme sans qu'il s'en doute; & ils rendent cette idée par le mot humeur, *humour*, qu'ils prononcent *yumor*; & ils croyent qu'ils ont seuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre langue, employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste, quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité, je parle à un homme instruit, qui sait que nous avons appliqué mal à propos le mot d'*urbanité* à la politesse, & qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'*Horace* dit, *Frontis ad urbanæ descendi præmia*, & jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satyre que nous avons sous le nom de *Pétrone*, & que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul *Petronius*.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *esprit*. Cet homme a *des parties*. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties; on a une sorte d'esprit, une sorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague; & quand on vous dit, cet homme a *de l'esprit*, vous avez raison de demander duquel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de *Corneille*, & que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse! On assignait, on *apointait* un tems, un rendez-vous; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas son *prometteur*, était *désapointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation: nous disions autrefois *forclos*; ce mot très expressif n'est demeuré qu'au

qu'au barreau. Les *affres* de la mort, les *angoiffes* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expreffions abfolument néceffaires, dont les Anglais fe font heureufement enrichis. Une ruë, un chemin fans iffuë, s'exprimait fi bien par *non-paffe*, *impaffe*, que les Anglais ont imité; & nous fommes réduits au mot bas & impertinent de *cu-de-fac*, qui revient fi fouvent, & qui deshonore la langue françaife.

Je ne finirais point fur cet article, fi je voulais furtout entrer ici dans le détail des phrafes heureufes que nous avions prifes des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'eft pas d'ailleurs que notre langue ne foit abondante & énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeffes, c'eft cette multitude de livres frivoles, dans lefquels on ne trouve que le ftile de la converfation, & un vain ramas de phrafes ufées & d'expreffions impropres. C'eft cette malheureufe abondance qui nous appauvrit.

Je paffe à un article plus important, qui me détermine à commenter jufqu'à *Pertharite.* C'eft que dans ces ruines on trouve des tréfors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de *Pyrrhus* & d'*Andromaque* eft dans *Pertharite?* Qui croirait que *Racine* en ait pris les fentimens, les vers même? Rien n'eft pourtant plus vrai; rien n'eft plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr fon fils au berceau, fi elle ne l'époufe.

Son fort eft en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit précifément dans la même fituation,

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner.

Grimoald dans *Corneille* veut punir

Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur fi peu reconnaiffant.

Pyrrhus dit dans *Racine :*

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald :*

Comte, penses-y bien, & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne croi que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus :*

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans lui faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un azile,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

L'imitation est visible ; la ressemblance est entière. Il y a bien plus, & je vais vous étonner. Tout le fonds des scènes d'*Oreste* & d'*Hermione* est pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige*, personnages inconnus de cette malheureuse piéce inconnuë. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils eussent suffi pour faire tomber *Pertharite ;* & c'est à quoi *Boileau* fait allusion quand il dit,

Qui de tant de héros va choisir Childebrand.

Mais *Garibald*, tout *Garibald* qu'il est, ne laisse pas de jouer avec son *Edvige* absolument le même rôle qu'*Oreste* avec *Hermione. Edvige* aime encore *Grimoald*, comme *Hermione* aime *Pyrrhus :* elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde. Hermione* veut qu'*Oreste* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque.*

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine.

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

GARIBALDE.

Le pourez-vous, madame, & ſavez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toûjours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, &c.

ORESTE.

Et vous le haïſſez! Avouez-le, madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jettées au hazard, ſans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a miſes en œuvre; il a tiré de l'or en cette occaſion *de ſtercore Ennii.*

Corneille ne conſultait perſonne, & *Racine* conſultait *Boileau;* ainſi l'un tomba toûjours depuis *Héraclius*, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit aſſez communément que *Racine* amollit & avilit même le théâtre par ces déclarations d'amour, qui ne ſont que trop en poſſeſſion de notre ſcène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en uſait ainſi avant lui, & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille.*

Il n'y a aucune de leurs piéces qui ne ſoit fondée en partie ſur cette paſſion : la ſeule différence eſt qu'ils ne l'ont jamais bien traitée, qu'ils n'ont jamais parlé au cœur, qu'ils n'ont jamais attendri : l'amour n'a été touchant que dans les ſcènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Caſtro*, & *Corneille* a mis de l'amour juſques dans le ſujet terrible d'*Œdipe*.

Vous ſavez que j'oſai traiter ce ſujet, il y a quarante-ſept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier*, à qui je montrai le troiſiéme acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre

de 1714 à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un fujet où cette paffion eft fi impertinente. Je fuivis fon confeil ; je lus l'efquiffe de la piéce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque fouvenir d'amour dans *Philoctète*, afin, difaient-ils, qu'on pardonnât l'infipidité de *Jocafte* & d'*Œdipe* en faveur des fentimens de *Philoctète.*

Le peu de chœurs même que je laiffai ne furent point exécutés. Tel était le déteftable goût de ce tems-là. On repréfenta, quelque tems après, *Athalie*, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la fcène pouvait fe paffer d'un genre qui dégénère quelquefois en idile & en églogue. Mais comme *Athalie* était foutenuë par le patétique de la religion, on s'imagina qu'il falait toûjours de l'amour dans les fujets profanes.

Enfin, *Mérope*, & en dernier lieu *Orefte*, ont ouvert les yeux du public. Je fuis perfuadé que l'auteur d'*Electre* penfe comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus fublime & le plus effrayant fujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureufe habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au fujet : on en fentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers fe moquaient de nous, mais nous n'en favions rien. Nous penfions qu'une femme ne pouvait paraître fur la fcène fans dire *j'aime*, en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame ; mes feux*, & *mes vœux ; mon cœur*, & *mon vainqueur.* Je reviens à *Corneille*, qui s'eft élevé au-deffus de ces petiteffes, dans fes belles fcènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, &c. Je reviens à vous dire que toutes fes piéces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreffantes.

Ne vous effrayez pas fi tous ces commentaires produifent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'académie à me continuer fes bontés, fes leçons, & furtout donnez-lui l'exemple.

REPONSE AU MÊME,

SUR LA NOUVELLE ÉDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney 5 Janvier 1767.

CHer doyen de l'académie,
Vous vites de plus heureux tems;
Des neuf fœurs la troupe endormie
Laiffe repofer les talens:
Notre gloire eft un peu flétrie.
Ramenez-nous fur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon fens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi fi jamais vous vites dans aucun bon auteur de ce grand fiécle de *Louis XIV* le mot de *vis-à-vis* employé une feule fois pour fignifier *envers*, *avec*, *à l'égard?* Y en a-t-il un feul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi? *Il fe ménageait vis-à-vis fes rivaux*, au lieu de dire avec fes rivaux. *Il était fier vis-à-vis de fes fupérieurs*, pour fier avec fes fupérieurs &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui eft très rarement jufte & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le barreau, & la fociété; car dès qu'une expreffion vicieufe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi fi Racine a *perfiflé* Boileau? fi Boffuet a *perfiflé* Pafcal? & fi l'un & l'autre ont *miftifié* La Fontaine en abufant quelquefois de fa fimplicité? Avez-vous jamais dit que *Cicéron* écrivait *au parfait;* que *la coupe* des tragédies de *Racine* était heureufe? On va jufqu'à imprimer que les princes font quelquefois mal *éduqués*. Il parait que ceux qui parlent ainfi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaife éducation. Quand *Boffuet*, *Fénelon*, *Péliffon*, voulaient exprimer qu'on fuivait fes anciennes idées, fes projets, fes engagemens, qu'on travaillait fur un plan propofé, qu'on rempliffait fes promeffes, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne difaient point, J'ai fuivi mes *erremens*, j'ai travaillé fur mes *erremens*.

Errement a été subſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple employe au lieu d'*arrhes* : *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de *Pierre Corneille*, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

> Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
> Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres ;* des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De-là *erremens ;* & aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le ſtile barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que ſa majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, monſieur, la langue parait s'altérer tous les jours ; mais le ſtile ſe corrompt bien davantage : on prodigue les images, & les tours de la poëſie, en phyſique ; on parle d'anatomie en ſtile ampoulé ; on ſe pique d'employer des expreſſions, qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuſes & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude ſi importante, devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet ; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas ſon génie, n'ont pu copier que ſes défauts ?

Boileau, il eſt vrai, a dit après *Horace :*

> Heureux, qui, dans ſes vers, ſait, d'une voix légère,
> Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtiles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de *Thalie* ſur le viſage de *Melpomène*, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toûjours conformer ſon ſtile à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour

ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce ; il pèſe dans ſes balances d'épicier, le mérite du duc de *Sulli*, & du grand miniſtre *Colbert ;* & ne penſez pas qu'il s'abaiſſe à citer le nom du duc de *Sulli :* il l'appelle l'*ami d'Henri IV*, & il s'agit de vendre des ſauciſſons & des harengs frais ! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états ; il ne s'agit plus que d'en faire un uſage raiſonnable : mais on veut toûjours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout ſort de ſa ſphère.

Des hommes, même de beaucoup d'eſprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'eſprit. Le jéſuite *Caſtel*, par exemple, dans ſa *mathématique univerſelle*, veut prouver que, ſi le globe de *Saturne* était emporté par une comète dans un autre ſyſtême ſolaire, ce ſerait le dernier de ſes ſatellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de *Saturne*. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raiſon pour laquelle le ſatellite le plus éloigné prendrait cette place, c'eſt que les ſouverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers préſomptifs.

Cette idée ſerait plaiſante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philoſophes, imaginerait une raiſon comique d'une choſe dont ils chercheraient la cauſe en vain. Mais que le mathématicien faſſe ainſi le plaiſant quand il doit inſtruire, cela n'eſt pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le giganteſque, ſemblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'eſt à qui renchérira ſur le ſiécle paſſé. On appelle de tous côtés les paſſans pour leur faire admirer des tours de force qu'on ſubſtitue à la démarche ſimple, noble, aiſée, décente des *Péliſſons*, des *Fénelons*, des *Boſſuets*, des *Maſſillons*. Un charlatan eſt parvenu juſqu'à dire dans je ne ſais quelles lettres, en parlant de l'angoiſſe & de la paſſion de JESUS-CHRIST, que ſi *Socrate* mourut en ſage, JESUS-CHRIST *mourut en Dieu* : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort, comme ſi on ſavait comment ils meurent, comme ſi une ſueur de ſang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme ſi c'était DIEU qui fût mort.

On deſcend d'un ſtile violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoutant ; on dit de la muſique du célèbre *Ra-*

meau l'honneur de notre siécle, qu'elle *ressemble à la course d'une oye grasse, & au galop d'une vache.* On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense ; *rem verba sequuntur ;* & à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la deshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *traité de la prosodie*, c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable *Quinault*, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles scènes de ses opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que *Quinault* ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, madame *Denis* & moi, à Mr. de *Bausrant* son neveu, que *Quinault* savait assez de latin pour ne lire jamais *Ovide* que dans l'original, & qu'il possédait encore mieux l'italien. Ce fut un *Ovide* à la main qu'il composa ces vers harmonieux & sublimes de la première scène de *Proserpine.*

Les superbes géants armés contre les Dieux,
Ne nous causent plus d'épouvante,
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brulante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du *Tasse*, il n'aurait pas fait son admirable opéra d'*Armide.* Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout

Tout ce qui n'eſt pas dans cette piéce air détaché compoſé ſur les canevas du muſicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne ſont pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

On commence à ſavoir que *Quinault* valait mieux que *Lulli.* Un jeune homme d'un rare mérite, déja célèbre par les prix qu'il a remportés à notre académie, & par une tragédie qui a mérité ſon grand ſuccès, a oſé s'exprimer ainſi en parlant de *Quinault* & de *Lulli :*

Aux dépends du poëte on n'entend plus vanter
De ces airs languiſſans la triſte pſalmodie
Que réchauffa Quinault du feu de ſon génie.

Je ne ſuis pas entiérement de ſon avis. Le récitatif de *Lulli* me paraît très bon, mais les ſcènes de *Quinault* encor meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites *que les étrangers ont peine à diſtinguer quand la conſonne finale a beſoin ou non, d'être accompagnée d'un* e *muet*, & vous citez les vers du philoſophe de Sans-ſouci.

La nuit compagne du repos,
De ſon crèp couvrant la lumière,
Avait jetté ſur ma paupière
Les plus létargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarraſſent quelquefois les étrangers ; le philoſophe de Sans-ſouci était très jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à ſon inſu par ceux qui recherchent toutes les piéces manuſcrites, & qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées.

Je peux vous aſſûrer que le philoſophe de Sans-ſouci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force,

eodem animo ſcribit quo pugnat: & je vous dirai en paſſant que l'honneur d'être encore dans ſes bonnes graces, & le plaiſir de lire les penſées les plus profondes exprimées d'un ſtile énergique, font une des conſolations de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un ſouverain chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment & ſans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

Mr. l'abbé de *Dangeau* en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutefois convenir avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien en chantant *la nuit eſt loin encore* prononce pour avoir plus de graces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-ſouci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera je crois de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois *St. Gelais* ait juſtifié le *crép* par ſon *Bucephal.* Puiſqu'un aumônier de *François I* retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe?* Mais je ſuis un peu fâché que *Melin* de *St. Gelais*, en parlant au cheval de *François I*, lui ait dit,

> Sans que tu ſois un Bucephal,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-ſouci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le *Siécle de Louïs XIV*, à l'article des muſiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet très déſagréable dans la muſique lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer

> Si vous aviez la rigueur
> De m'ôter votre cœur,
> Vous m'ôteriez la *vi-eu.*

Arcabone eſt forcée de dire:

> Tout me parle de ce que *j'aim-eu.*

Médor eſt obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu.*

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade, font preſque toûjours la *gloir-eu*, la *victoir-eu.* Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes déſinances. Voilà pourquoi *Quinault* a grand ſoin de finir, autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines : & c'eſt ce que recommandait le grand muſicien *Rameau* à tous les poëtes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il eſt inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu*, *victoir-eu*, *ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant ; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenuë de cette finale déſagréable, & ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encor à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne ſont jamais ſenſibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens & les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiécles barbares. Mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaiſon des Grecs & de leurs diſciples les Romains, qui ſeuls ont connu la vraie proſodie. Il faut ſurtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureuſement diſpoſés que ceux des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout compoſé de brèves & de lon-

gues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu Mr. de *la Mothe;* il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphire & le granite nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toûjours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encor une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'ortographe? J'avouë qu'étant très dévot à *St. François*, j'ai voulu le distinguer des *Français.* J'avouë que j'écris *Danois* & *Anglais:* il m'a toûjours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce stile négligé à un *Français* ou à un *François*, qui *avait*, ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

F I N.

TABLE

des piéces contenues dans ce volume.

Discours historique & critique à l'occasion de la tragédie des GUEBRES. . . . . pag. 1.
LES GUEBRES, *ou* LA TOLÉRANCE, *tragédie.* . 15.

Le Temple de l'amitié. . . . . 96.
Le Mondain. . . . . , 101.
Lettre de Mr. de Melon, *ci-devant secrétaire du régent du royaume, à madame la comtesse de* Verruë, *sur l'Apologie du luxe.* . . . . 106.
Défense du Mondain, ou *l'Apologie du luxe.* . . . 107.
Sur les événemens de l'année 1744; discours en vers. . . 112.
Le Cadenat. . . . . 116.

PIÉCES DÉTACHÉES.
L'Antigiton : à mademoiselle le Couvreur. . . . . 119.
La mort de mademoiselle le Couvreur, *fameuse actrice.* 122.
Au camp devant Philipsbourg. . . . . . . 124.
Avertissement sur le Précis de l'Ecclésiaste. . . 126.
Précis de l'Ecclésiaste. . . . . 127.
Avertissement de l'éditeur sur le Précis du Cantique des Cantiques. . . . . 138.
Lettre de Mr. Eratou, *à Mr.* Clocpicre *aumônier de S. A. S. M. le Landgrave.* . . . . 139.
Précis du Cantique des Cantiques. . . . . . 143.
Le Pauvre Diable. . . . . 152.

La Vanité. . . . . pag. 166.
Le Russe à Paris. . . . . 169.
Apologie de la Fable. . . . . 176.
Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la maladie du Dauphin plusieurs citoyens de Paris s'étaient mis à genoux un cierge à la main devant la statuē équestre de HENRI IV. . 178.
Discours à mon vaisseau. . . . . 181.
Les chevaux & les ânes ; ou *Etrennes aux sots.* . . . 184.
Première lettre du prince royal de Prusse à Mr. de Voltaire. 189.
Réponse de Mr. de Voltaire *au prince royal de Prusse.* . 193.

De l'usage de la science dans les princes,
à Mgr. le prince royal de Prusse, depuis roi de Prusse. . 197.
Réponse à une lettre dont le roi de Prusse honora l'auteur à son avénement à la couronne. . . . . 201.
Au R. de P...... . . . . 203.
Au même. . . . . 206.
Lettre du R. de P...... à Mr. de Voltaire. . . 209.
—— *du même.* . . . . 211.
Réponse. . . . . 212.
Lettre au R. de P...... . . . . 215.
—— *au même.* . . . . 218.
—— *au même.* . . . . 221.
—— *au même.* . . . . 223.
—— *au même.* . . . . 226.
—— *au même.* . . . . 230.
—— *au même.* . . . . 234.
—— *au même.* . . . . 237.
Ode au roi de Prusse, sur son avénement au trône. . 240.
—— *sur le fanatisme.* . . . . 244.
—— *pour messieurs de l'académie des sciences, qui ont été au cercle*

polaire, & sous l'équateur, déterminer la figure de la terre. . . . . pag. 251.
Ode sur la paix de 1736. . . . . 256.
— *sur la mort de l'empereur* CHARLES VI. . . 262.
— *à la reine de Hongrie.* . . . . . . 265.
— *sur l'ingratitude.* . . . . 268.
— *sur la mort de son altesse royale madame la princesse de* Bareith. . . . . 272.
Réflexions. . . . . 279.
Stances sur les poëtes épiques. . . . . . . 285.
Stances. . . . . 287.
*La vie de Paris & de Versailles : à Madame de ***.* . 289.
A madame la comtesse D. L. N. *en lui envoyant l'épître sur la Calomnie.* . . . . 295.
Epître sur la Calomnie. . . . . ibid.
— *à un ministre d'état, sur l'encouragement des arts.* 303.
Réponse à une dame, ou *soi-disant telle.* . . 308.
Lettre sur la tracasserie, à Mr. de Bussi *évêque de Luçon.* 311.
A Mr. de Gervasi, *médecin.* . . . . . 313.
*Lettre à son altesse royale madame la princesse de ***.* . 317.
Epître connuë sous le nom des Vous *& des* Tu. . . 320.
Lettre à Mr. le cardinal du Bois. . . . . . . 322.
— *de Mr. le cardinal de* Fleuri, *à Mr. de* Voltaire. . 324.
Réponse de Mr. de Voltaire. . . . . . . 325.
Lettre de Mr. le cardinal Albéroni, *à Mr. de* Voltaire. . 326.
Réponse de Mr. de Voltaire. . . . . . . 327.
Lettre à Mgr. le prince de Vendôme. . . . . 328.
— *à Mr. l'abbé de* Chaulieu. . . . . . 331.
Réponse à la précédente. . . . . . . 333.
Lettre à Mr. le président Henaut, *auteur d'un ouvrage excellent sur l'histoire de France.* . . . . . 335.

Lettre à Mr. le président Henaut. . . . pag. 337.
—— *à Mr. de* Fontenelle. . . . . . . 340.
Réponse de Mr. de Fontenelle. . . . . . . 342.
Lettre à Mr. le duc de Sulli. . . . . . . 345.
A Mr. le duc de la Feuillade. . . . . . 348.
A Mr. le maréchal de Villars. . . . . . . 349.
A Mr. de la Faluère *de* Genonville, *ami intime de l'auteur, sur une maladie.* . . . . 351.
Aux manes de Mr. de Genonville. . . . . . 353.
A madame de Fontaine-Martel. . . . . . . 355.
Lettre écrite de Plombières à Mr. Pallu, *conseiller d'état.* 358.
A Mr. de Formont, *en lui renvoyant les œuvres de* Descartes *& de* Mallebranche. . . . . 361.
Epître à Mad......... . . . . . . 363.
A la même. . . . . 365.
A Mr. de Cideville. . . . . 367.
A Mr. le marquis des Issarts, *ambassadeur de France à Dresde.* 368.
A Mr. le comte Algarotti, *qui était alors à la cour de Saxe.* 370.
Réponse à Mr. le cardinal Quirini. . . . . . 373.
A madame de Gondrin, *depuis madame la comtesse de* Toulouse, *sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719.* . . . . 375.
Epithalame sur le mariage de Mr. le duc de Richelieu *avec mademoiselle de* Guise. . . . . 378.
A Mr. le maréchal duc de Richelieu, *à qui le sénat de Gènes avait érigé une statuë.* . . . . 380.
Au même, sur la conquête de Mahon. . . . . 383.
Epître au roi, présentée à sa majesté, au camp devant Fribourg. 385.
Lettre à son altesse sérénissime madame la duchesse du Maine, *sur la victoire remportée par le roi à Laufelt.* . . . 387.
Epître de l'auteur en arrivant dans sa terre près du lac de Genève. 391.

Epître sur l'agriculture. . . . . pag. 396.
—— *à* Boileau, *ou Mon testament.* . . . . 401.
—— *à l'auteur du nouveau livre des* trois imposteurs. 406.
—— *à Mr. de* St. Lambert. . . . . . . 410.
Réponse au même. . . . . 413.
Epître au même. . . . . 414.
A Daphné, *célèbre actrice. Epître traduite de l'anglais.* . 416.
A mademoiselle Clairon. . . . . 423.
A la même. . . . . 426.
Couplets chantés à Ferney le 11 Août 1765, veille de Ste. Claire, à mademoiselle Clairon, *par deux jeunes enfans.* . ibid.
Le Cœur, *par Mr. le ch. de* B. . . . . . . 428.
Réponse à la piéce intitulée le cœur. . . . . 430.
Réponse à Mr. le ch. de B. . . . . 431.
Au même. . . . . 433.
Au même. . . . . ibid.
Réponse à une jolie petite piéce intitulée les Torts, *dans laquelle on disait que si* Jean Calvin *avait eu* tort *de faire brûler* Michel Servet, *on avait* tort *de le dire dans un territoire calviniste.* . . . . 434.
A madame de Pompadour, *alors madame d*'Etiole, *en 1745, pendant qu'elle dessinait.* . . . . 435.
Extrait d'une lettre, à la même. . . . . . 436.
Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne. 437.
Réponse à des vers de Mr. Ch. . . . . . . 438.
Portrait de madame .... 439.
Vers à la même. . . . . ibid.
Lettre au roi de Dannemarck. . . . . . . 441.
Sur le louvre. . . . . 442.
Epître à Mr. des Mahis. . . . . 443.
Lettre de Mr. D. B. *capitaine au régiment de B. à Mr.* D. V. 444.

Réponse à Mr. D. B. . . . . . . pag. 445.
A Mr. D. M. . . . . 447.
Lettre de Mr. F. . . . . 449.
Réponse à .... 452.
A Mr. Chardon. . . . . 454.
A Mr. Marin, *secrétaire général de la librairie.* . 455.
Lettre à l'auteur du mercure. . . . . . . 457.
Réponse à Mr. de V..... . . . . . . 458.
Au même. . . . . 459.
Extrait de la gazette de Londres. . . . . . 460.
A Mr. Paulet, *au sujet de son histoire de la petite vérole.* 462.
*Lettre de madame la marquise d'*Antremont *à l'auteur, en lui envoyant quelques ouvrages en vers.* . . . . 464.
Réponse. . . . . 465.
Réponse au Sr. Fez, *libraire d'Avignon.* . . . . . 466.
Sur l'usage de la vie. Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain. . . . . . . 468.
Exhortation à l'agonie d'un curé de C. D. . . 470.
Galimathias pindarique, sur un carrousel donné par l'impératrice de Russie. . . . . 473.
A l'impératrice de Russie, qui l'invitait à faire ce voyage. 475.
Madrigal à madame de *** *sur un passage de* Pope. . ibid.
A la même, en lui envoyant les œuvres mystiques de Fénelon. 476.
A la même. . . . . ibid.
A madame de **. *Les deux amours.* . . . . . 477.
A la même. . . . . ibid.
Nouveau prologue de LA PRINCESSE DE NAVARRE, *envoyé à Mr. le maréchal duc de* Richelieu, *pour la représentation qu'il fit donner à Bordeaux.* . . . . 478.
A Mr. L...... . . . . 479.
Sur un reliquaire. . . . . ibid.

A un bavard. . . . . pag. 479.
A l'occasion de l'expulsion des jésuites. . . . . 480.
Quatrain pour être mis au bas du portrait de Confucius. ibid.
A *madame la duchesse de* .... ibid.
Lettre à Mr. M. . . . . 481.
A Mr. de la P.... *en lui envoyant un exemplaire de* SEMIRAMIS. . . . . ibid.
A Mr. de F.... . . . . 482.
A madame de .... ibid.
A madame de B.... . . . . 483.
A Mr. S. D. M. . . . . ibid.
A Mr. de V... *sur son éloge de* CHARLES V. . . . ibid.
Vers à Mr. de B...... . . . . 484.
A l'auteur de Richardet. . . . . ibid.
Sur l'élection du comte Poniatowski *au trône de Pologne.* 485.
Aux habitans de Lyon. . . . . ibid.
A madame du Châtelet *jouant à Sceaux le rôle d'*Issé *en 1747.* 486.
Sur le baiser que la dauphine donna à Alain Chartier, *fameux auteur du tems de* CHARLES VI. . . . . . . ibid.
A mademoiselle Gossin *jouant* ALZIRE. . . . . 487.
Réponse à un acteur de société, qui avait joué le rôle de Colas *dans* BASTIEN & BASTIENNE. . . . . ibid.
Lettre à Mr. Bessin, *curé de Plainville près de Bernay en Normandie.* . . . . ibid.
Au landgrave de Hesse, sous le nom d'une dame, pour le remercier d'une boëte ornée de son portrait. . . . . . 488.
Pour madame de St. J. . . . . ibid.
*Pour madame d'*Es..... *qui jouë du violon à merveilles.* 489.
A mesdames D. L. C. & G. *présentés par un enfant de dix ans.* . . . . ibid.
A Mr. Van Haren. . . . . 490.



Réponse à Mr. Closier *de Montpellier, qui avait envoyé à l'auteur un poëme sur la* Grace. . . . . . pag. 490.
Placet pour un homme à qui le roi .... devait de l'argent. 491.
A M. . . . . ibid.
Lettre au roi STANISLAS. . . . . 492.
Fragment d'une lettre écrite à un membre de l'académie de Berlin. . . . . 494.
Lettre à Mr. Thomas. . . . . 502.
—— *à Mr. l'abbé d'*Olivet, *chancelier de l'académie française.* . . . . 503.
Réponse au même, sur la nouvelle édition de la Prosodie. 509.



